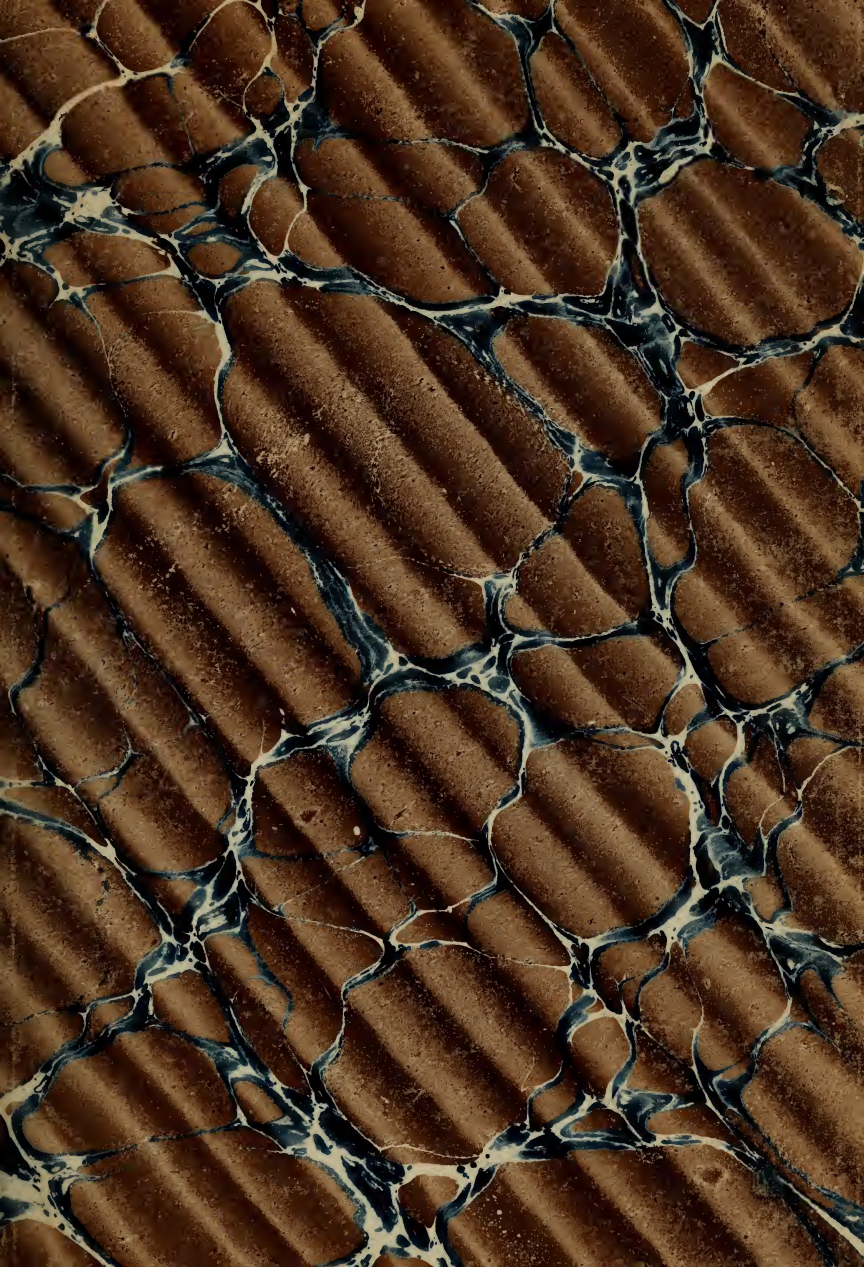

U d'/of OTTAWA
39003001910768



OEUVRES
DE GRENADE.

CATÉCHISME,

OU

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

Où il est traité des Moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever à Dieu qui les a créées ; — de l'excellence de la Religion chrétienne ; — du Mystère de la Rédemption et de la certitude de la venue de Jésus-Christ.

COMPOSÉ EN ESPAGNOL

PAR LE R. P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Traduit en français par M. GIRARD, conseiller du roi en ses conseils.

TOME CINQUIÈME.



A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

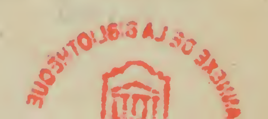
RUE MERCIÈRE, N.° 33.

A PARIS,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N.° 11.

1825.



LE
CATÉCHISME
DE GRENADE.

SUITE DE LA

QUATRIÈME PARTIE.

IV.e DIALOGUE.

Du mystère de la très sainte Trinité.

Le Catéchumène. Puisque par votre bonté je suis maintenant instruit de tout ce que je dois croire touchant le mystère de la divinité de notre Sauveur, il reste, s'il vous plaît, à parler de la très-sainte Trinité, qui est un mystère ineffable, et dont la croyance donne le plus de peine aux infidèles, comme d'une chose qui surpasse la raison humaine. C'est pourquoi je voudrois, tant pour ma consolation particulière, que pour désabuser ceux qui sont trompés, qu'il vous plût de m'enseigner ce que nous devons croire à l'égard de ce mystère.

Le Docteur. Pour vous satisfaire, mon fils, il faut premièrement demander permission à Notre-Seigneur

d'entrer dans ce sanctuaire, et avec cela sa lumière, pour voir ce qui est infiniment élevé par-dessus toutes les choses créées. Mais encore nous devons procéder avec un respect extrême et une modération très-grande, dans un mystère qui doit bien être plutôt adoré qu'examiné trop curieusement. Cicéron ayant à parler de ses dieux, a dit : qu'il y avoit du danger à parler de Dieu, quand même nous en dirions la vérité, si nous ne le faisons pas avec le respect et la retenue que l'on doit à une si haute majesté. Il dit encore en un autre lieu, que nous devons toujours parler sobrement sur cette matière, et cela même avec crainte et révérence. Et en cela il s'accorde fort bien avec l'Apôtre, qui nous enseigne (*Rom.* 12), « que » nous ne désirions point d'apprendre plus que nous » ne devons savoir, mais qu'en cela nous gardions la » médiocrité. » Et Salomon ne nous enseigne-t-il pas le danger qu'il y a dans cette intempérance, lorsqu'il dit (*Prov.* 25) : *Comme il y a beaucoup de danger à manger trop de miel, ainsi celui qui voudra trop curieusement examiner la majesté, sera opprimé de la gloire?* Il n'y a certainement rien de plus doux, à celui qui a son âme bien nette, que de contempler cette beauté infinie; mais celui qui voudra passer au delà des termes de cette connoissance, et comprendre par sa raison ce qui est incompréhensible, s'aveuglera sans doute par l'éclat de cette divine splendeur, comme celui-là s'aveugleroit, qui des yeux corporels voudroit entreprendre de regarder le soleil dans sa propre sphère. Ce fut aussi pour cela que Dieu voulant parler à Moïse

sur la montagne de Sinaï, lui commanda de prescrire certaines bornes, jusqu'où le peuple pourroit s'approcher, sans passer outre, sous peine de la mort. Ainsi, l'homme doit savoir jusqu'où il doit aller dans la connoissance de Dieu, sans en rechercher davantage. Ce terme nous est fort bien marqué dans l'Ecclésiastique, par ces paroles (*c.* 3) : *Ne vous attachez point à savoir les choses qui surpassent la faculté de votre entendement, mais contentez-vous de penser toujours aux choses que Dieu vous a commandées. Et ne vous amusez point à rechercher curieusement les choses qu'il a faites, puisqu'il y en a beaucoup qui excèdent la capacité de votre entendement.* Saint Chrysostôme nous donne le même conseil (1), faisant comparaison de la génération temporelle de Jésus-Christ, avec l'éternelle ; voici ses paroles : « Si nous ne pouvons » pas comprendre, dit-il, de quelle manière se forme » le corps humain dans les entrailles de la mère, comment est-ce que nous comprendrons la manière » dont le Saint-Esprit par sa seule vertu forma le » corps de notre Sauveur dans les entrailles de la » Vierge ? C'est pourquoi, que tous ceux qui auront » l'audace et la témérité d'examiner trop cette génération éternelle du Fils de Dieu, demeurent confus » de honte. Car si nos esprits ne sont pas capables de » comprendre la première, quelle folie, qu'une personne entreprenne de comprendre par la force de » son entendement, ou d'expliquer par des paroles » cette ineffable génération ? Contentez-vous donc, ô

(1) Hom. 4. sup. Matth.

» homme, de la simplicité de la foi, sans vous enqué-
» rir des choses que Dieu a voulu être secrètes. » Voilà, mon frère, le tempérament que nous devons garder, en traitant de ce mystère.

Mais étant comme nous sommes, obligés à croire explicitement et distinctement les articles de notre foi, entre lesquels celui-ci est le principal, nous devons nécessairement en parler en ce lieu ; mais ce sera avec le respect et la modération dont nous avons déjà parlé. C'est pourquoi, (laissant aux théologiens toutes les plus subtiles questions qui regardent ce mystère,) je me contenterai de traiter trois choses. La première marquera les endroits de l'Ecriture qui en parlent ; la seconde nous enseignera la manière de concevoir ce mystère, afin que nous ne nous y imaginions rien de matériel, ni qui soit indigne de la majesté divine ; et la troisième (laissant aussi à part les raisons que quelques docteurs allèguent pour établir la foi de ce mystère,) nous enseignera que ce n'est pas un argument assez fort contre cette vérité, de dire que notre raison ne la peut comprendre ; car le mystère est si haut, et notre raison si basse et si foible, qu'il n'est pas étrange qu'elle n'y puisse pas atteindre.

Pour ce qui regarde la première, vous saurez qu'il a été bien plus nécessaire que cet article de foi, qui concerne la très sainte Trinité, ait été plus distinctement expliqué dans le nouveau Testament que dans le vieux, à cause du mystère de l'incarnation, dans lequel nous confessons que le Fils de Dieu s'est incarné, et a été conçu dans les entrailles d'une Vierge,

par la vertu du saint-Esprit ; ce qui ne se pouvoit entendre, sans entendre aussi le sacrement des trois personnes divines. Mais dans le vieux Testament il n'y avoit pas la même nécessité. Il y eût eu danger même, que ce peuple grossier ne pouvant concevoir la hauteur de ce mystère, n'eût cru qu'il y avoit plusieurs Dieux, et qu'il n'eût pris occasion là-dessus de fonder son idolâtrie, à laquelle il avoit une extrême inclination. Or, à l'égard du nouveau Testament, cet article de notre foi y est expliqué en plusieurs lieux; car nous avons saint Jean qui dit (*c.* 1) : *Ceux qui rendent témoignage au ciel sont trois, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose.* Et le Sauveur envoyant ses disciples pour prêcher l'Evangile partout le monde, leur dit (*Marc.* 16): *Allez et enseignez toutes sortes de personnes, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Je laisse plusieurs autres autorités, parce que celles-ci suffisent ; outre que, comme je viens de dire, il nous est commandé de croire tout ce que le Messie nous aura enseigné de la part de Dieu; et il nous a révélé ce sacrement, ce qui suffit pour nous obliger à le croire.

Et même dans le vieux Testament nous ne manquons pas d'autorités qui prouvent de telle sorte ce mystère, que les hommes sages et saints de ce temps-là l'entendoient fort bien, quoique le peuple grossier et ignorant ne le pût comprendre. L'un des principaux passages qu'il y ait pour cela, est tiré du chapitre 48 d'Isaïe, où Dieu même qui parle dans tout ce chapitre,

dit : *Approchez-vous de moi, et écoutez ces paroles : Je n'ai point parlé d'abord dans un lieu caché, dès le temps avant que cela se fît, j'étois là, et maintenant Dieu et son Saint-Esprit m'ont envoyé.* Dans ces paroles nous devons remarquer premièrement l'attention que Dieu demande pour ce qu'il veut dire, comme une chose digne de grande application, lorsqu'il dit : *Approchez-vous de moi, et écoutez ces paroles ;* il ajoute incontinent : *je n'ai pas parlé dans un lieu caché.* Tous les interprètes tant juifs que chrétiens, entendent par cette *première parole de Dieu*, la loi qu'il donna au peuple sur la montagne de Sinaï, lorsqu'il venoit de le retirer de la captivité d'Egypte, parce que ce fut la première parole que Dieu prononça en public, laquelle fut entendue de tous les enfans d'Israël ; et eux épouvantés infiniment du ton de cette voix, dirent à Moïse (*Exod.* 20. *Deut.* 5) : *Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle plus, de crainte que nous ne mourions.* Ensuite de ces paroles, Dieu dit aussitôt (*Isa.* 48) : *En ce temps-là, avant que cela se fît, j'étois là ;* qui sont des paroles que Dieu continue à dire, pour nous faire entendre qu'il étoit avant ce temps-là, et qu'il étoit présent lorsque la loi fut lue. Il poursuit encore : *et maintenant le Seigneur m'a envoyé et son Esprit.* Qui a-t-il envoyé? Celui qui s'étoit trouvé présent lorsque la loi fut donnée, qui étoit le Fils de Dieu, plus ancien que tous les temps, et qui dispose et ordonne toutes choses avec le Père ; celui-ci dit qu'il fut envoyé par le Sei-

gneur et par son Esprit au monde, après que cette loi écrite eut été donnée, afin de donner la nouvelle loi de grâce. En ceci nous voyons les trois personnes divines très-bien exprimées; les deux qui sont le Père et le Saint-Esprit, avec la troisième qui est le Fils de Dieu, lequel donna cette loi conjointement avec le Père et le Saint-Esprit. Tellement que nous avons dans ces paroles le mystère de la très-sainte Trinité très-bien exprimé. Mais les docteurs des Hébreux, convaincus par ce texte, ont recours incontinent à leurs artifices accoutumés, pour s'opposer à la vérité. Rabi Salomon, qui est entr'eux le plus célèbre et le plus hardi à détourner le sens de l'Ecriture, et à inventer des contes, pour se tirer de ce mauvais pas, dit que ces paroles : *J'étois là, et le Seigneur m'envoya et son Esprit,* ne sont pas les paroles du Fils de Dieu, mais du prophète Isaïe même, qui fut envoyé de la part de Dieu pour prophétiser. Et quand on lui demande comment le prophète Isaïe pouvoit être là présent, vu qu'il naquit six cent septante-six ans après que la loi fut donnée sur la montagne; il répond qu'Isaïe et tous les autres prophètes se trouvèrent présens lorsque la loi fut donnée; et que là ils reçurent leurs prophéties, pour les venir publier au monde dans le temps que Dieu le leur commanderoit; de sorte que selon cette glose, tous les prophètes étoient alors vivans, et moururent aussitôt pour ressusciter après, lorsqu'ils vinrent à prêcher leurs prophéties. Peut on s'imaginer rien de plus fabuleux que cela, ni qui ait moins de fondement? Voilà quels sont les trous où

ces gens-là se vont cacher, pour ne point voir la lumière ; mais s'ils disent que les âmes des prophètes furent créées alors, et qu'ainsi ils furent présens à la publication de la loi, et que de là à plusieurs années ces âmes furent infuses dans les corps organisés, ainsi que notre foi nous oblige de le croire, nous pouvons facilement montrer que cela est contre toute raison et contre les maximes de la bonne philosophie, laquelle nous enseigne que le corps se forme et s'organise premièrement dans le ventre de la mère, et ensuite que Dieu crée l'âme pour l'infuser dans ce corps. Il le fit ainsi lorsqu'il créa le premier homme, parce qu'il forma premièrement le corps de terre, et puis il y infusa l'esprit de vie. Mais outre toutes ces raisons, quelle nécessité est-ce que Dieu avoit d'infuser l'esprit de prophétie lorsqu'il donna la loi, puisqu'il étoit et beaucoup plus dans l'ordre, et plus dans la bienséance, de l'infuser lorsque les occasions des péchés se présentant, il enverroit les prophètes pour prêcher le contraire? Ainsi, cette glose n'ayant aucun fondement pour se soutenir, tombe et s'anéantit, parce que ce qui se dit sans raison se confond de soi-même.

Mais il y a bien d'autres autorités que nous pouvons alléguer avec celle-ci, comme celle du psaume 32, où il est dit : *Les cieux furent créés par le Verbe de Dieu, et leur vertu procéda de l'esprit de sa bouche.* Il est dit encore de ce même esprit divin, qu'au commencement du monde il étoit sur les eaux, pour nous marquer sa vertu et son efficace, en la création des choses. Le maître des sentences allègue sur ce sujet

cette première parole de la Genèse, où il est dit (*Gen.* 1) : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Car au lieu de cette parole Dieu, il y a dans la langue Hébraïque Eloïm, qui signifie *Dieux* en pluriel, ce nom-ci ayant un singulier qui est Eloa, ce qui est en effet admirable. Car comme tout le fondement de notre foi est la connoissance de la très-sainte Trinité, la sagesse divine a voulu que la première parole de toute l'Ecriture signifiât tacitement qu'il y avoit distinction de personnes en cette très-haute et très-simple substance, et qu'ainsi nous devions entendre que l'œuvre de la création leur étoit commune à toutes. Cela se confirme encore par cette excellente œuvre de la formation de l'homme, en laquelle il fut dit (*Gen.* 1) : *Faisons* un homme à *notre* image et ressemblance; et dans ces deux paroles, *faisons* et *notre*, il paroît qu'il y avoit plus d'une seule personne qui mettoit la main à la fabrique de cette noble créature, à qui l'autorité et la prérogative sur toutes les autres étoit attribuée, et ceci nous suffira quant aux témoignages du vieux Testament.

§ 1.

Il nous faut maintenant parler de la seconde chose que nous avons proposée, qui est la manière dont nous devons concevoir ce divin mystère. Pour cet effet, nous devons savoir qu'encore que Dieu soit une chose très-simple, il y a néanmoins en lui plusieurs choses que nous ne saurions connoître en cette vie. Car comme nous ne le connoissons pas ici bas par lui-

même, mais seulement par ses œuvres, l'une desquelles est la création du monde, nous ne pouvons reconnoître de lui par cette œuvre rien au delà de ce qu'elle nous en fait voir, qui est la grandeur de la sagesse par laquelle il l'a tracée; celle de la puissance par laquelle il l'a exécutée, et celle de la bonté par laquelle il a pourvu ses créatures de tont ce qui étoit nécessaire pour leur conservation et pour leur multiplication. Mais comme toutes ces œuvres créées n'égalent pas, ni ne peuvent pas manifester toute sa grandeur, il arrive de là, que nous ne pouvons comprendre par elles que les choses seulement qu'elles nous découvrent. Comme si l'on nous montroit un tableau parfaitement bien fait, nous connoîtrions à la vérité par l'ouvrage l'excellence de l'esprit et de l'art de celui qui l'auroit travaillé; mais nous ne comprendrions rien pour cela de ses autres qualités, ni des arts ou des autres conditions qu'il pourroit posséder, parce que la peinture n'en diroit mot. Or entre les choses que nous ne savons pas de notre grand Dieu, l'une est le mystère de la très-sainte Trinité; c'est-à-dire, que dans cette substance, bien que très-simple, il y a néanmoins distinction de personnes, qui sont, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et quoiqu'ils soient trois personnes, ce n'est néanmoins qu'un seul Dieu, parce que la nature et l'essence qui est en toutes, est une même chose. Ceci est tout-à-fait propre et singulier à Dieu; et c'est ce qui le sépare et le distingue de toutes les créatures raisonnables et intellectuelles, qui sont les anges et les hommes; parce qu'en

ceux-ci, où il y a une substance il y a aussi une seule personne; mais dans cette nature très-haute et très-excellente, il y a cette singularité et cette excellence, qu'encore que l'essence soit une, néanmoins les personnes sont trois en nombre. Cette distinction de personnes, avec cette unité d'essence qui est le mystère de la très-sainte Trinité, ne peut pas venir à notre connoissance par le moyen des choses créées. Mais Dieu a voulu par son infinie miséricorde, nous révéler ce grand secret dans la loi de grâce, dans laquelle les faveurs de ses grâces sont beaucoup plus étendues qu'elles n'étoient auparavant, pour nous donner une plus claire intelligence du mystère de l'Incarnation, ainsi que nous venons de dire.

Le fondement sur lequel la foi catholique s'appuie pour confesser trois personnes, bien que la substance et l'essence soit une en toutes les trois, est pris de ce que dans l'Ecriture on trouve que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, et que le Saint-Esprit est Dieu, et qu'il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu; parce qu'il est tout-à-fait impossible qu'il y ait trois Dieux. Car s'ils sont trois Dieux, il faut qu'il y ait quelque différence entr'eux; et cela ne peut être sans qu'il n'y ait quelque perfection dans l'un qui ne soit pas dans l'autre. Celui à qui manquera cette perfection, ne pourra pas être Dieu, parce que Dieu est infiniment parfait, et qu'il doit avoir en soi toutes les perfections qu'on se peut imaginer; car, comme tout le monde avoue, Dieu est une chose si grande et si parfaite, qu'on ne sauroit s'en imaginer une autre ni plus

grande ni meilleure; et par là il faut conclure qu'il est impossible qu'il y ait plusieurs Dieux, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu; et quoique les personnes divines soient au nombre de trois, et que chacune soit le vrai Dieu, il n'y a pas pour cela trois Dieux, mais un seul; une seule divinité étant, comme nous avons dit, dans toutes les trois personnes.

Je sais bien qu'il y a des docteurs, et entr'autres Richard de Saint-Victor, en un livre qu'il a composé de ce mystère, qui apporte plusieurs argumens, pour faire en ceci tomber la raison d'accord avec la foi. Mais pour moi, je ne prétends pas de convaincre l'entendement dans ce point par mes raisons; j'aime bien mieux l'humilier par la considération de sa bassesse, afin qu'il ne prétende point de porter ses connoissances si étroitement bornées à pénétrer dans cet abîme infini. Néanmoins pour votre consolation, mon frère, je désire vous expliquer en peu de mots une des plus grandes convenances qu'il y ait à mon avis, pour croire ce mystère. Vous vous souviendrez bien de ce que nous avons dit souvent, que Dieu est infiniment bon; étant infiniment bon il doit être infiniment communicatif; parce que selon la doctrine fort célèbre de saint Denis et de tous les docteurs, la nature du bien est de se communiquer aux autres. C'est pourquoi où nous trouvons une infinité de bonté, il faut que nous y mettions aussi une infinité de communication, et cela ne peut être, si ce n'est que Dieu communique sa propre divinité et son essence; parce que tout ce qu'il a communiqué, soit aux anges du ciel ou à toutes

les créatures de la terre, est limité et fini, et comme un néant en comparaison de la communication de sa divinité et de son essence propre; et par conséquent, qui ne peut parfaitement répondre à l'infinité de cette bonté suprême. Sur ce fondement si certain et si solide, nous concluons la procession des personnes divines; parce que le Père éternel communique à son Fils très-cher et très-aimé, sa propre essence et sa propre divinité, et le Père avec le Fils la communiquent conjointement au Saint-Esprit. De cette façon nous ne faisons Dieu ni solitaire, ni avare, ni stérile, qui est une chose éloignée de sa divinité, ainsi qu'il l'a témoigné par Isaïe, lorsqu'il a dit (*c.* 26) : *Moïse qui donne aux autres la faculté d'engendrer, demeurerai-je stérile ?* Tellement que par ce moyen nous exaltons la bonté de Dieu, et nous l'exemptons de stérilité et de solitude. Car s'il n'avoit eu que les anges et les hommes avec les autres créatures inférieures, il auroit été aussi seul qu'Adam avec toutes les bêtes, s'il ne lui eût donné Eve pour compagne, qui étoit de même espèce et de même nature que lui. Et en ce qui regarde la perfection, la distance qu'il y a des anges et des hommes à Dieu, est infiniment plus grande que n'est celle des bêtes brutes à Adam.

Mais pour revenir à l'explication de ce mystère, je vous dois avertir que lorsque nous entendons ces termes de Père, de Fils, de génération, nous ne devons rien concevoir de matériel, et qu'il faut toujours prendre bien garde qu'en toute cette procession des personnes divines, il n'y a rien de corporel, parce que

Dieu étant un esprit très-pur, sans composition ni mélange d'aucune autre chose (car en Dieu il n'y a autre chose que Dieu), il n'y a aussi en cet esprit rien de plus qu'entendement et volonté. Tellement qu'en tout ce qu'il a opéré et qu'il opère en ce monde, c'est seulement par son entendement et par sa volonté; de sorte que par son seul entendement divin, il fit le dessein de ce monde si grand et si beau, et par sa seule volonté il lui plut de le créer, et au même instant il fut créé. C'est pour ceci que le Prophète royal le glorifie et l'exalte si fort, lorsqu'il dit (*Psal.* 135): *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, et parce que sa miséricorde dure éternellement; parce que c'est lui seul qui fait des merveilles. C'est lui qui a fait les cieux par son entendement, et lui qui a fondé la terre sur les eaux. C'est lui qui a fait les lumières du ciel, le soleil pour éclairer durant le jour, et la lune avec les étoiles pour éclairer durant la nuit.* Il a donc fait toutes ces choses par son seul entendement et par sa volonté seule, parce que ç'a été par son entendement qu'il a tracé et disposé l'ordre admirable que les cieux observent dans leurs mouvemens, afin de nous donner la diversité des saisons et de produire les fruits de la terre; et par la toute-puissance et l'empire de sa volonté, toutes ces créatures sont sorties du non être à l'être. Les cieux mêmes qui sont de si grands corps, ne coûtèrent jamais au Créateur qu'un seul acte de son intelligence et de sa volonté. Nous en disons autant de toutes les choses qu'il a créées. Il voulut peupler ce monde d'animaux, de poissons, d'oiseaux,

d'une infinie diversité d'arbres, d'herbes et de plantes. Dans toute cette fabrique si vaste et si belle, il ne lui coûta que ce que le psaume dit (*c.* 148) : *Il a parlé et toutes choses ont été faites ; il a commandé, et elles ont été créées.*

§ 2.

Comme donc nous croyons que Dieu fait toutes choses par son seul entendement et par sa seule volonté, nous devons croire aussi que dans cette procession des personnes divines, il n'y a qu'entendement et volonté. Tellement que le Père éternel par son entendement divin, produit et engendre la personne du Fils, auquel il communique sa propre nature et sa propre substance. et le Père et le Fils qui s'aiment infiniment, par la volonté produisent la personne du Saint-Esprit, lequel essentiellement est amour. Saint Jean en rend témoignage lorsqu'il dit : *Dieu est charité et amour, et celui qui est en la charité est en Dieu.* Ainsi dans ce mystère nous ne posons que deux émanations, l'une par la voie de l'entendement, d'où procède le Fils, et l'autre par la voie de la volonté, d'où procède le Saint-Esprit. Par là nous reconnoissons et adorons trois personnes, mais une seule nature et une seule substance qui est commune à toutes trois. En ceci vous pouvez remarquer la différence qu'il y a de ce divin mystère, à celui de la sainte Incarnation du Fils de Dieu ; parce que nous trouvons ici la distinction de trois substances, assemblées en la seule personne de Jésus-Christ ; savoir la chair, l'âme et le verbe divin ;

et là tout au contraire en une seule substance nous adorons trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Là les substances sont trois et la personne est une. Ici la substance est une et les personnes sont trois, et en l'un et en l'autre reluit la splendeur de cette majesté suprême, laquelle surpasse infiniment tous les entendemens.

Le Catéchumène. Ces choses sont si relevées, que je voudrois bien qu'il vous plût me donner quelques exemples des choses corporelles et qui frappent nos sens, afin de les mieux comprendre. Car nous autres gens grossiers et ignorans, sommes tellement sujets à nos sens corporels, que nous ne savons, comme on dit, lire qu'au livre de notre village.

Le Docteur. Il n'est pas possible, mon enfant, de trouver en tout ce qu'il y a de créé, quelque chose qui puisse parfaitement représenter ce qu'il y a dans le Créateur; parce que la différence qui est entre lui et les créatures étant infinie, il ne peut y avoir en elles d'exemples qui puissent entièrement représenter ce qui est en lui. Néanmoins les docteurs ne laissent pas, pour aider en quelque façon notre ignorance, de nous donner quelques ressemblances, quoique très-imparfaites, de ce grand mystère; l'une est de l'homme qui se considère et s'aime fort soi-même. Prenons donc pour exemple un homme excellent en science et en sagesse par-dessus tous les autres, tel que fut Salomon, à qui Dieu donna tant de savoir et de prudence, et un si grand cœur, que l'Écriture le compare au sable de la mer (3 *Reg.* 2). Supposons

que

que cet homme entre en considération de soi-même et de toutes les excellences qu'il a reçues de Dieu, cette considération produira en son entendement un Salomon intelligible, c'est-à dire une conception et comme une image qui représente tout ce qu'il y a dans Salomon. Cette perfection ainsi représentée se trouvant très-excellente, l'amour se produit incontinent. Or dans cette intelligence nous avons trois choses; la première est Salomon qui connoît sa perfection; la seconde, la conception qu'il en forme dans son entendement; et la troisième, l'amour qui procède de cette connoissance : c'est cela même que nous reconnoissons dans cette émanation très-sublime des trois personnes divines. Ce n'est pas qu'il n'y ait en ceci de très-grandes différences, et celle-ci principalement, qu'en l'homme, cette conception et cet amour de soi-même sont accidens, au lieu qu'en Dieu ce ne sont pas accidens, mais substance, qui n'est autre que celle de Dieu même. Personne ne doit s'étonner de ce que nous disons ici, que le Père éternel se considérant soi-même, engendre et produit la personne du Fils, puisque nous voyons tous les jours une chose semblable à ceci en quelque façon. Lorsqu'une personne se regarde en un miroir, elle produit au dedans une image qui représente parfaitement sa propre figure; quelle sera donc la merveille, ou pourquoi trouvera-t-on impossible, que ce Père souverain et éternel, dont la puissance est infinie, en se contemplant soi-même, produise dans soi-même l'image très-parfaite de son Fils ? Il est vrai qu'il y a aussi en cela

cette différence, que cette image du miroir est accident, au lieu que cette personne subsiste, et a son être par soi-même. Nous pouvons dire aussi que la comparaison subsiste en ce point, que si une personne regardoit toujours dans le miroir, elle produiroit toujours cette figure; et ainsi comme le Père céleste contemple toujours sa divine essence, il produit aussi toujours la personne du Fils. Or il est tellement propre à Dieu de contempler toujours son essence infinie et sa beauté, qu'Aristote a bien pu dire, qu'il n'y avoit rien de si proportionné ni de si convenable à l'entendement divin, que la gloire de sa divinité et de son essence; et qu'il seroit indigne de cette très-haute substance, de s'abaisser à penser à autre chose qu'à soi-même. A quoi saint Thomas ajoute qu'elle ne laisse pas pour cela de connoître et de prendre soin de toutes les autres choses inférieures, parce qu'elle les voit toutes dans sa propre essence comme dans un miroir universel et très-net.

§ 3.

On propose encore une autre comparaison de notre âme et de ses puissances, qui sont la mémoire, l'entendement et la volonté (*Colos.* 2); appliquant la mémoire en laquelle est le trésor de toutes les sciences, au Père, en qui sont toutes les richesses de la divinité; l'entendement au Fils, lequel, comme nous avons dit, est produit par l'entendement du Père; et la volonté, qui est la puissance par laquelle nous aimons, au Saint-Esprit qui procède de la volonté du

Père et du Fils conjointement ; et néanmoins ces trois puissances de l'âme ne sont pas trois âmes, mais une seule.

Il y a un autre exemple aussi fort commun du soleil, qui est la plus excellente des créatures corporelles ; tellement qu'en plusieurs choses il a du rapport à son créateur, ainsi que nous avons fait voir ailleurs. Nous voyons donc trois choses dans le soleil, savoir le soleil même, la lumière qu'il produit, et la chaleur qui procède de tous les deux ; c'est pour cela aussi que l'Apôtre (*Heb.* 1) appelle le Fils de Dieu *splendeur de la gloire du Père*, et le Sage (*Sap.* 7), *blancheur de la lumière éternelle et miroir sans tache de la majesté de Dieu.* En ceci nous devons remarquer, que comme le soleil, sans jamais cesser, produit la lumière, et l'un et l'autre la chaleur ; de même le Père éternel produit sans cesse la lumière éternelle de son Fils, et tous deux ensemble le Saint-Esprit. Tellement que comme si le soleil étoit éternel, la lumière qui en procède seroit éternelle, aussi-bien que la chaleur qui procède de tous les deux ; ainsi le Père étant éternel, le Fils et le Saint-Esprit le sont aussi ; de sorte qu'il n'y a en ceci ni premier ni dernier, mais toutes les personnes divines embrassent une même éternité. Voilà quelle est la comparaison qui se tire de cette excellente créature, laquelle ne laisse pas néanmoins de s'éloigner en quelque chose de la vérité ; parce que la lumière aussi-bien que la chaleur sont accidens, qui n'ont pas l'être par eux-mêmes, au lieu que les personnes divines ont leur être propre et parfait.

§ 4.

Le Catéchumène. Je suis infiniment satisfait de l'explication que vous m'avez donnée de ce divin mystère ; car étant obligé comme je suis de le croire explicitement et distinctement, il m'étoit très-important de savoir ce que j'en devois croire, afin que mon ignorance ne formât point dans mon entendement quelque conception là-dessus, contraire à ce que j'en dois tenir. Néanmoins pour une plus ample satisfaction de mon esprit, je voudrois bien vous proposer ici quelques objections que les incrédules ont accoutumé de faire sur cette matière. Car comme ils ne croient d'ordinaire que les choses qui ont quelque ressemblance à celles qui leur sont familières, ils ne veulent point du tout admettre celles qui n'y ont point de rapport ; et parce que dans les créatures raisonnables où il n'y a qu'une substance, il n'y a aussi qu'une personne, ils trouvent étrange ce que nous professons en ce mystère, que dans l'être des trois personnes il n'y a qu'une seule substance.

Le Docteur. Cicéron (1) avoit fort bien compris ce qui étoit de la nature et de la condition de l'esprit humain; ce fut aussi ce qui lui donna sujet de dire, traitant de l'excellence de Dieu, et afin de tirer les hommes de l'erreur qu'ils commettoient lorsqu'ils vouloient mesurer Dieu par les choses qu'ils comprenoient par leurs sens, qu'il est bien difficile que l'homme pût se séparer des habitudes des sens, quoiqu'il fût entière-

(1) Cic. lib. 1. de natura Deorum.

ment nécessaire de laisser ici bas tout ce qui est visible, pour élever son âme à la contemplation d'une très-haute substance qui est éloignée de toutes les choses corporelles par des distances infinies. Ainsi, pour répondre à ce que vous dites, tant s'en faut que ce que vous m'alléguez soit pour détruire la vérité de ce mystère, qu'au contraire c'est une raison qui fait pour nous ; parce que si la distance du Créateur à la créature est infinie, comme nous avons dit, il doit nécessairement y avoir en lui des choses très-différentes des autres, et celle dont nous parlons en est une. Je vais vous en faire voir la vérité par un exemple des rois de la terre. Nous voyons en leur personne des excellences propres et particulières qui ne se rencontrent dans aucun de leurs sujets, comme sont les couronnes, les sceptres, la justice souveraine, l'empire, et le commandement absolu par tout leur royàume, qui sont des choses réservées aux rois seuls, et auxquels tous les autres n'ont point de part. S'il est donc vrai qu'un roi ait des avantages propres et singuliers, qui ne sont communicables à aucun de ses sujets, quoiqu'ils soient hommes aussi-bien que lui, combien sera-t-il plus juste et plus raisonnable que nous reconnoissions en Dieu des choses singulières qui ne soient point dans ses créatures, puisqu'il est le créateur, et elles des créatures ; la différnce de lui à elles étant infinie! Puisque ceci est une vérité qui ne peut être contestée, quelle folie de vouloir égaler l'être humain, ou quelque autre chose créée que ce puisse être, avec l'être divin ! et parce que dans l'un, n'y ayant qu'une substance, il

n'y a aussi qu'une seule personne, de vouloir assujettir à cette même condition cette très haute et très-excellente nature? O folie insupportable de ceux qui veulent mesurer Dieu par eux-mêmes! Si son être est infini, immense, incompréhensible; s'il est séparé, comme nous avons fait voir, de tous les êtres créés par des espaces infinis, quelle merveille qu'il y ait en lui des choses qui ne sont pas dans toutes ses créatures? Cela même est dû à la singularité de sa gloire et à la disproportion infinie de notre nature. Puis donc qu'il a eu agréable de nous révéler son excellence par la propre parole de son fils unique, et que cela n'implique aucune contradiction, captivons et humilions nos esprits sous l'autorité de cette Majesté suprême, honorons et adorons ce divin Sacrement, et tenons à gloire d'avoir un Dieu si grand et si haut, qu'il surpasse infiniment toutes les facultés de nos êtres et de nos esprits.

§ 5.

Celui-là donc qui voudra naviguer sur cette mer si vaste et si profonde, et se garantir des écueils des hérétiques, doit jeter les yeux principalement sur deux choses. La première sur l'excellence et la souveraineté de cette très haute substance; et l'autre sur sa propre bassesse et sur la foiblesse de son entendement; car Dieu est tel, qu'il n'y a point d'esprit créé qui le puisse comprendre. C'est ce que David nous a voulu signifier, lorsqu'il a dit (*c.* 17): « Que Dieu avoit en» vironné de ténèbres le tabernacle où il faisoit sa de-

» meure. » Et par ces paroles il nous apprend que cette divine substance est tellement haute et élevée, qu'il est impossible à tous les esprits créés de parvenir par leurs propres forces à sa connoissance. C'est aussi pour cette même raison, qu'Isaïe parlant de ces deux séraphins qu'il vit au côté de Dieu, chantant ses louanges, dit (*c.* 6) : qu'*ils couvroient la face et les pieds de Dieu;* pour nous apprendre qu'ils n'étoient pas capables de comprendre l'immensité de son éternité, qui n'a ni commencement ni fin.

Il ne faut donc point que l'homme s'étonne, s'il ne peut s'élever à l'intelligence d'une chose si relevée, et s'il la perd de vue, ayant cette faculté si courte et si bornée. Saint Grégoire a divinement dit : « Que celui » qui ne trouve point la raison dans les choses qui re- » gardent l'immensité de Dieu, trouvera dans sa pro- » pre bassesse et dans son ignorance, la cause pour- » quoi il ne la trouve pas. » C'est aussi pour cela que Salomon nous donne ce sage conseil : *Ne sois point si téméraire que d'oser parler de Dieu, ni si facile que de traiter des choses qui le regardent; car Dieu est au ciel, et toi en terre.* Et par ces paroles il a voulu nous faire voir la hauteur de Dieu et la bassesse de l'homme, lequel est infiniment plus éloigné du savoir et de l'excellence de Dieu, que le ciel ne l'est de la terre. C'est pourquoi une créature si ignorante et qui se trompe si souvent, ne doit pas entreprendre de décider témérairement les choses de Dieu. Toute la science des hommes est si courte, et les bornes de leur entendement ont si peu d'étendue, que plusieurs philosophes ont

dit : Que la plus grande partie de ce que nous savons, est la moindre de ce que nous ne savons pas. C'est-à dire, que tout ce à quoi la lumière de l'entendement humain peut parvenir, est très peu de chose à l'égard de ce qui lui reste à découvrir. La raison en est bien claire, parce que notre entendement renfermé dans cette prison de notre corps, ne peut concevoir que les choses qui lui sont rapportées par les sens corporels, et par celles qui peuvent venir ensuite par la même voie; de sorte qu'il ne peut pas s'étendre aux choses spirituelles, qui sont beaucoup plus excellentes, si ce n'est par quelques conjectures; et c'est à ce propos qu'Aristote a prononcé cette sentence si célèbre : « Que » notre entendement, pour comprendre les choses les » plus relevées et les plus claires de la nature, n'étoit » pas plus éclairé ni plus clairvoyant que les yeux du » hibou pour voir le soleil. » Tellement qu'encore que Dieu soit la chose du monde la plus intelligible, à cause de la perfection et de la constance invariable de son être, c'est néanmoins celle que nous comprenons le moins. C'est pourquoi un philosophe dit fort à propos, que comme il n'y a rien de plus visible que le soleil, ni rien qui se puisse moins voir, à cause de la reverbération de ses rayons contre notre vue, il n'y a rien aussi qui soit de soi-même plus intelligible que Dieu, ni rien qui se puisse moins comprendre, à cause de la sublimité de son être. Ce que Cicéron rapporte dans ses livres de la nature des dieux, vient ce me semble fort à ce propos. Il dit donc, qu'Hiéron, roi de Sicile demanda un jour au philosophe Simonides, ce

que c'étoit que Dieu. Le philosophe lui dit, qu'il lui falloit bien tout un jour de délai pour lui répondre. Ce jour étant passé, le roi lui redemanda la réponse à sa question. Et le philosophe lui demanda deux jours encore, doublant ainsi le temps et les délais chaque fois que le roi le pressoit. Ce prince en étant surpris, lui demanda d'où venoient toutes ces remises. Alors le philosophe lui répondit : Que plus il pensoit à Dieu, plus il trouvoit de difficulté à le connoître. La raison de cette difficulté vient de ce que notre entendement ne peut connoître que ce qui entre par la porte des sens corporels; c'est pourquoi il ne peut concevoir les choses que par le moyen des images et des idées corporelles qui entrent dans nos âmes. Or, comme Dieu, en tant que Dieu, n'a point de corps, parce qu'il est un esprit très-pur et très-simple, il n'y a point d'idée par laquelle son image nous puisse être représentée, ni par conséquent être connue : l'ange ne peut être connu non plus par la même raison, parce qu'il est esprit; c'est pourquoi son image ne peut être représentée à notre entendement. Je dirai bien davantage; qu'il n'y a encore eu aucun philosophe qui ait pu comprendre l'essence de nos âmes, bien que ce soit par la vertu de nos âmes que nous vivons, que nous agissons, que nous usons de tous les sens, que nous disposons et ordonnons toutes choses. Tellement qu'encore que nous fassions tous les jours et à tous momens l'expérience de ses effets, nous ne saurions néanmoins connoître ni sa substance, ni son essence, parce que l'âme est un esprit comme l'ange. S'il est bien vrai que nous

ne pouvons pas comprendre ce qui est en nous, et pour ainsi dire entre nos mains, ne sera-ce pas une folie et une témérité insupportable de croire que nous pouvons comprendre l'être très-haut de cette substance très-spirituelle, sans vouloir nous persuader qu'il y ait quelque chose en elle à quoi notre foible raison ne sauroit s'élever ?

Mais que dis-je, de s'élever, et atteindre jusqu'à Dieu, puisqu'il est certain que nous ne saurions connoître parfaitement la moindre partie de ses œuvres ? C'est aussi pour cela que Salomon a dit : *Comme l'on ne sauroit comprendre quel est le chemin de l'air, ni comment se forment et se joignent les os dans le ventre de la femme enceinte; aussi ne sauroit-on connoître les œuvres de Dieu, qui est l'auteur de toutes choses.* En effet, qui est celui qui pourra jamais comprendre comment d'une matière simple, telle qu'est celle dont nous sommes formés, il se peut faire une si grande diversité de membres et d'os si parfaitement liés les uns aux autres? Comment il se peut faire un si grand nombre d'organes et de sens départis chacun pour faire leurs fonctions distinctes et séparées ? Et comment d'une même matière il se peut faire qu'une partie s'endurcisse en os et en nerfs, et l'autre s'amollisse en chair et en veines. Ce grand sage ne se contentant pas de cet exemple, le fortifie encore par ces paroles, et ajoute : *Je compris fort bien que l'homme ne pouvoit trouver la raison de toutes les œuvres que Dieu fait en ce monde, et que plus il travaillera pour cela, moins il y avancera ; et bien que le sage dise qu'il les*

comprendra, il n'atteindra jamais à ce qu'il s'étoit promis. Salomon dit ceci, à cause de l'imperfection de notre connoissance, qui ne peut être jamais parfaite, puisque nous ne pouvons connoître les différences ni les essences des choses, comme disent les philosophes. Puis donc que nous ne pouvons connoître des choses si palpables et si ordinaires, ne sera-ce pas une présomption extrême de vouloir atteindre à la connoissance de celui qui les a faites, et dont l'être est infiniment plus relevé? Mais que dis-je, connoître les œuvres de Dieu, puisqu'à peine pouvons-nous connoître celles des hommes? Si l'on montre une pièce de quelque ouvrage de soie à une personne qui n'en ait jamais vu, et qu'on lui demande comment une si belle étoffe peut avoir été faite des baves d'un certain vermisseau, que répondra-t-elle? Si l'on vous montre un beau vase de verre rayé, et que l'on vous demande comment une si belle pièce a pu se faire d'une herbe et de quelques grains de sable, et cela avec le seul souffle; si vous n'aviez jamais vu un four à verre, que répondriez-vous? Je veux qu'on demande au plus habile homme du monde, comment les abeilles font leur miel, leur cire, leurs petits vases où elles gardent leur miel; je suis sûr qu'il ne saura que me dire. Et un petit homme si ignorant, qui ne sait seulement pas rendre raison de ce que fait un si petit animal, voudra voler par-dessus les cieux, et comprendre par sa raison, la substance de cet être très-sublime et très-souverain?

Que nous reste-t-il après ceci, si ce n'est de dire avec le Sage : *A peine, Seigneur, pouvons-nous con-*

noître les choses qui sont sur la terre ; et puisque nous ne pouvons sans beaucoup de difficulté comprendre ce que nous avons devant les yeux, qui sera-ce donc qui pourra s'élever à la connoissance de ce qui se passe dans le ciel ?

Tout ce que nous venons de dire n'a été que pour humilier notre entendement, et pour nous empêcher de dire désormais, que ceci ou cela ne peut-être, parce que nous ne le comprenons pas ; puisqu'il y a tant de choses de celles-mêmes que nous touchons tous les jours de nos mains, que nous ne saurions comprendre. Ainsi je conclus que ce que les infidèles prennent pour obstacle à ne point croire cette vérité, est une des principales raisons pour nous la faire croire ? En effet, qu'y a-t-il de plus conforme à la raison, que d'avoir des sentimens très-hauts de celui qui est très-haut, et de lui attribuer le plus haut et le plus parfait de tous les êtres que notre entendement peut concevoir ? Lors même que nous aurons conçu de lui les choses les plus hautes, croyons toujours qu'il y en a une infinité d'autres que nous ne pourrons jamais comprendre ; car Dieu seroit fort petit, s'il pouvoit être compris par notre entendement. Ainsi il ne seroit pas Dieu, ne le pouvant être, s'il n'étoit infini ; et ce qui est infini, est sans doute incompréhensible. Tellement que ne pouvant pas comprendre la grandeur de ce mystère, c'est une marque que c'est une chose divine, puisque la divinité, comme nous venons de dire, étant infinie, elle est par conséquent incompréhensible.

Je me suis étendu bien au long sur cette matière, parce qu'en ce sujet du mystère de la très-sainte Trinité, il me semble que ce qu'il y avoit de mieux à faire, c'étoit d'humilier l'homme, et de lui faire connoître combien sa science est peu étendue, afin qu'avec ses yeux foibles et débiles, il n'entreprît point de contempler directement ce soleil; c'est-à-dire, afin qu'il n'eût point la hardiesse par les forces de son esprit, si bas et si terrestre, d'aller curieusement rechercher les secrets de ce mystère; aussi ne nous est-il pas commandé de le comprendre, mais de le croire.

Le Catéchumène. Je suis infiniment consolé de ce que vous venez de me dire, et j'en comprends bien mieux la raison, qui a fait dire à saint Grégoire, que vous m'avez allégué : « Que celui qui ne trouve pas de » raison dans les choses de Dieu, la trouvera dans sa » propre foiblesse et dans son ignorance. » Mais il est temps maintenant que nous descendions de la hauteur du mystère de la très-sainte Trinité, et de la divinité du Fils de Dieu, à celui de son humanité très-sacrée. Car puisque vous avez jusqu'ici parlé de ce qui regarde ce sanctuaire intérieur de la divinité, qui étoit enfermée dans cette sacrée humanité, n'est-il pas bien juste que vous parliez aussi de ce sanctuaire extérieur, c'est-à-dire de cette humanité sacrée qui paroît au dehors? Car les infidèles, dont les yeux ont été entièrement aveuglés par le prince des tenèbres, afin qu'ils ne pussent apercevoir les splendeurs de la gloire de Jésus-Christ, ont principalement argumenté contre l'humilité de son humanité sacrée, contre la pau-

vreté et l'austérité de sa vie, et contre l'ignominie de sa mort. Et parce que je commence déjà à comprendre combien il y a de gloire enfermée sous cette apparente ignominie, je voudrois bien que vous voulussiez prendre la peine de m'expliquer la convenance et la gloire qui est enfermée sous toutes ces trois choses.

Le Docteur. Tant s'en faut que ce me soit de la peine, c'est plutôt une obligation que je vous ai de me faire cette demande; parce que ce mystère est si profond et si sublime, que les langues mêmes des anges ne le sauroient dignement expliquer. Aussi sans l'obligation qu'ont les hommes d'avoir toujours dans la mémoire ce bienfait suprême par lequel nous avons été rachetés, ce seroit une extrême témérité d'en vouloir parler avec une langue mortelle.

Pour le présent je m'en vais vous enseigner en peu de paroles ce qui est nécessaire pour votre instruction; et bien que dans cette quatrième partie il en ait été traité fort au long, la matière est néanmoins si riche et si abondante, qu'encore qu'il en soit souvent parlé, il y a toujours des choses nouvelles à en dire; outre que les choses mêmes qui ont été dites, se trouvent quelquefois mieux expliquées en un lieu qu'en un autre. Mais parce que vous avez assez de matière pour bien méditer sur les choses que je viens de vous dire, je remettrai le reste à demain.

V.e DIALOGUE.

De l'humanité de notre Sauveur Jésus-Christ.

Le Catéchumène. Je voudrois bien qu'il vous plût de commencer par la partie qui par l'ordre de la doctrine doit être traitée la première, savoir, comment il est possible que Dieu notre Sauveur soit Dieu et homme tout ensemble.

Le Docteur. Vous savez bien que rien n'est impossible à Dieu, sinon seulement ce qui implique contradiction, comme être et non être ; et puisqu'en ceci il n'y a point de contradiction, nous n'avons point de sujet de douter de la puissance de Dieu. Nous confessons bien qu'il a pu assembler en un sujet deux choses aussi différentes, comme l'âme (qui est une substance spirituelle, telle que les anges) avec une chose aussi matérielle qu'est le corps humain. Pourquoi n'avouerons-nous pas aussi qu'il a pu joindre ensemble deux natures, la divine et l'humaine en une même personne? Et comme l'âme et le corps ne sont pas deux hommes, mais un seul; de même la nature divine et la nature humaine unies en une même personne, ne font qu'un seul Jésus-Christ. Nous avons un exemple de ceci bien palpable dans un arbre enté, dont une branche est d'une espèce, et une autre est d'une autre. Encore que ces branches soient de différentes natures, nous ne disons pas pour cela que ce

soient deux arbres, mais un seul, parce qu'elles n'ont qu'une seule racine, et un même tronc qui les nourrit toutes deux; de même, bien qu'en Jésus-Christ notre Sauveur il y ait deux natures, la divine et l'humaine; il n'y a pas pour cela deux Jésus-Christ, mais un seul, parce que la personne divine qui soutient les deux natures, est une.

Le Catéchumène. Je suis satisfait de cette raison de la toute-puissance de Dieu, et de cet exemple, lequel bien que tiré d'une chose matérielle, ne laisse pas à nous autres qui sommes grossiers et matériels, de nous faire assez bien comprendre la raison de ce mystère. Je voudrois donc qu'il vous plût maintenant de commencer à parler de la gloire qui est enfermée sous cette figure si humble de notre humanité.

Le Docteur. J'en suis fort content. Mais il faut auparavant que je vous remette en mémoire ces paroles que notre Sauveur dit aux disciples de saint Jean-Baptiste : *Bienheureux celui qui ne se scandalisera point de moi;* c'est-à-dire, bienheureux celui qui voyant la bassesse de mon humanité, la pauvreté et l'austérité de ma vie, et l'ignominie de ma mort, ne laissera pas pour cela de connoître la gloire de la divinité, qui sera enfermée sous le voile de cette humanité. Toutes ces choses scandalisèrent et firent errer les infidèles, et furent cause qu'ils ne connurent ni ne reçurent notre Sauveur, leur ayant semblé que toutes ces bassesses étoient indignes de cette majesté suprême. Mais afin que vous n'en soyez pas troublé aussi-bien qu'eux, je veux vous faire voir que tant s'en

s'en faut qu'il y ait en ceci de l'ignominie, qu'au contraire il y a une très-grande gloire. Et lorsque votre esprit sera bien confirmé dans la connoissance de cette vérité, nous parlerons aussi de ce qui doit émouvoir la volonté, la porter à l'amour de ce Seigneur, et à l'admiration de ce mystère.

§ 1.

Je commencerai mon discours par la première de ces trois choses; et vous ferai voir que ce n'a pas été une chose indigne du Fils de Dieu, qu'il se soit joint à notre humanité, mais bien au contraire qu'elle lui a été très-glorieuse. Pour mieux entendre ceci, souvenez-vous qu'en notre dernière conférence je vous ai prouvé par les autorités de l'Ecriture, la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur, et que je vous ai fait voir que les prophètes avoient mis en lui deux naissances (*Mich.* 5), l'une de toute éternité, dans laquelle il est né du Père, et l'autre temporelle, où il est né de la Mère; et que c'est pour cela que nous le reconnoissons Dieu et homme, Dieu de toute éternité, et homme dans le temps. Je vous demande si à présent qu'il a plu à Dieu de joindre à soi dans une même personne cette humanité sacrée, par une si étroite union et par des liens si forts, qu'on peut dire avec vérité, que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu, quelles richesses et quelles grâces il vous semble qui furent conférées à cette humanité, lorsqu'elle fut élevée au plus haut et au plus parfait être, et à la plus grande dignité

et la plus haute gloire que la toute-puissance de Dieu peut donner?

Le Catéchumène. Il étoit certes bien juste que toutes les grâces et toutes les excellences qui étoient dans les trésors divins, et que toute la gloire que l'esprit humain et angélique peut concevoir, fût communiquée à cette humanité élevée à un être si haut et si parfait.

Le Docteur. Vous dites bien; aussi est-ce la façon d'agir de Notre-Seigneur, lorsqu'il emploie quelque personne pour exercer des offices ou des dignités, de lui donner très-parfaitement tout ce qui est nécessaire pour en faire les fonctions : et si on disoit autrement, ce seroit marquer du défaut dans les œuvres de Dieu. Ainsi lorsqu'il fit choix des prophètes, pour réprimer les péchés de son peuple, il les fit très-saints et exempts de péché. Jérémie fut sanctifié avant sa naissance dans le ventre de sa mère (*c.* 1); et un séraphin fut envoyé à Isaïe, qui lui nettoya les lèvres avec un charbon de feu ardent, pris sur l'autel de Dieu. Il leur donna avec cela de la force et du courage, pour ne craindre ni la mort ni la haine, ou la persécution de ceux dont ils reprendroient les vices, de sorte que l'un d'eux eut la hardiesse de dire (*Mich. c.* 3) : *Je suis rempli de la force de l'esprit du Seigneur, de jugement et de vertu, afin d'annoncer à la maison de Jacob ses iniquités et ses péchés.* Et dans le nouveau Testament, quelles grâces ne furent point données aux apôtres pour prêcher l'Evangile, et pour planter la foi dans le monde? Qu'y a-t-il de plus ad-

mirable que cette descente du Saint-Esprit sur eux, en forme visible? et que de leur avoir donné la connoissance des langues, afin qu'ils le prêchassent dans toutes les langues du monde? Voilà quelle est la conduite ordinaire de Dieu, afin que ses œuvres soient très-parfaites, comme il est très-parfait.

Dieu ayant donc fait choix de cette sacrée humanité, pour l'effet que nous venons de dire, il étoit bien juste sans doute qu'il lui donnât tout ce qui étoit nécessaire pour une dignité si relevée. Si un roi se marioit avec une simple demoiselle, comme fit le grand roi Assuérus avec Esther, il est bien certain qu'avec la dignité de reine, il lui donneroit tout ce qui appartient à cette dignité royale. Or, le Fils de Dieu ayant épousé cette sainte humanité avec une bien plus étroite union que n'est celle des personnes conjointes par le mariage, il y alloit de sa gloire de l'élever et de l'enrichir de toutes les grâces qui pouvoient contribuer à un si digne effet. Nous disons donc que les richesses, les trésors et la puissance furent si grands, que les dons, les grâces et la beauté qui furent conférées à cette épouse du Roi souverain, furent si abondantes, que si nous mettions d'un côté les beautés de tous les anges, de tous les chérubins et de tous les séraphins, et de tout ce que Dieu a créé, ou qu'il peut créer par son infinie puissance au ciel et sur la terre; et de l'autre côté, cette sacrée humanité toute seule, nous trouverions en elle seule de plus grandes richesses, sans comparaison, de plus grandes grâces, plus de dignité et plus de beauté qu'en tout le reste ensemble.

Je dis bien davantage, que toutes ces grâces et toutes ces beautés créées ne paroîtroient pas plus auprès de celle de la sacrée humanité, que les étoiles en la présence du soleil. Cette vérité ne pouvant recevoir de doute, vous voyez bien que non-seulement ce n'a pas été une ignominie, mais au contraire une très-grande gloire, que la divinité du Verbe se soit jointe à notre humanité, quoique très-vile et très-basse par la condition de sa nature; car c'est en ceci qu'elle a fait paroître la grandeur de sa puissance, élevant par sa grâce en un si haut point d'excellence ce qui étoit si bas par sa nature. Le saint roi et prophète avoit bien prévu ceci en esprit, et c'est ce qui lui avoit fait dire (*c.* 92) : *Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté, et s'est ceint de vertu.* Et nous tirons nécessairement toutes ces conséquences après avoir prouvé, comme nous avons fait, et bien établi la divinité du Messie.

Ajoutez encore à ceci, que si Notre-Seigneur en prenant notre humanité avoit cessé d'être celui qu'il étoit, ou s'il avoit acquis quelque chose de ce qu'il n'avoit pas, ou enfin s'il avoit en quelque manière que ce soit été contraint de faire ce qu'il a fait, nous pourrions dire qu'en ceci il y auroit quelque sorte d'ignominie; mais nous ne pouvons rien concevoir de semblable, parce qu'en se faisant lui-même ce qu'il n'étoit pas, il n'a pas laissé d'être ce qu'il étoit, étant impossible que Dieu cesse d'être Dieu. Il n'a non plus rien acquis par là de nouveau, puisque dans cette substance très-haute et très-simple il ne peut arriver

d'accident, comme il n'a pas aussi été contraint à faire ce qu'il a fait, ce Seigneur suprême n'ayant rien au-dessus de lui qui le puisse contraindre : tellement que ç'a été lui seul, qui, par les entrailles de son infinie miséricorde et de sa bonté, a voulu se revêtir des habits de notre humanité, pour nous procurer les biens et les avantages inestimables qui nous en sont venus. Je vous dis ceci seulement en passant, parce que je toucherai bientôt plus au long cette matière, lorsque je traiterai de la vie entière de notre Sauveur, pour faire voir combien cette humilité et cette humanité qu'il prit pour l'amour de nous, fut remplie de dignité et de gloire.

Le Catéchumène. Je ne pense point qu'il y ait d'esprit au monde qui ne demeure convaincu par les lumières d'une vérité si bien établie. Il est bien vrai que les maîtres des Hébreux, qui m'ont autrefois enseigné, ou pour mieux dire, qui m'ont trompé, en niant la divinité du Messie, ne laissent pas d'avouer que sa dignité sera grande et admirable : tellement que par leurs gloses, sur ces paroles que Dieu a dites par Isaïe (*Isa.* 52) : *Voyez comme mon serviteur sera exalté, élevé et mis en lieu sublime;* ils expliquent : il sera exalté par-dessus Abraham, élevé plus que Moïse, et mis en lieu sublime au-dessus des anges; mais si ces misérables vouloient ouvrir tant soit peu les yeux, pour connoître la divinité de notre Sauveur, si manifestement témoignée dans toute l'Ecriture, ils croiroient facilement toutes les choses que vous venez de me dire, et que vous venez de me prouver si clairement.

Mais je voudrois bien savoir aussi, si vous l'aviez agréable, quels ont été les fruits que cette grande œuvre a produits; car sans doute ce ne doit pas être pour de petits desseins qu'un Dieu s'est fait homme.

Le Docteur. Celui qui pourra nombrer les étoiles du ciel, pourra aussi faire le compte des biens qui en sont résultés. J'en parlerai bientôt ci-après, et pour le présent je me contenterai de vous en expliquer un seulement. Vous saurez donc que la dernière perfection du christianisme et notre dernière félicité consiste en la charité, c'est-à-dire, en l'union de notre esprit avec Dieu par amour, nous faisant une même chose avec lui. Il y avoit en ceci deux grands et puissans obstacles; l'un étoit la hauteur de cette très-pure et très-haute substance infiniment relevée par-dessus toutes les choses créées; l'autre la rudesse et la pesanteur de notre nature, tellement assujettie sous le pouvoir des sens extérieurs, qu'elle ne peut concevoir que ce qu'ils lui présentent, ni aimer que ce qu'elle connoît par leur moyen. Comme donc la pesanteur et la rudesse de la plus grande partie des hommes étoient telles, qu'ils ne pouvoient se disposer sans beaucoup de difficulté à aimer un esprit si haut et si disproportionné à leur bassesse, parce que l'amour assemble et unit les cœurs de telle sorte que de deux il n'en fait qu'un, cette bonté et cette sagesse infinie chercha un remède à ceci, qui fut de s'accommoder à la capacité de sa créature, et de couvrir la splendeur de sa gloire, du voile de notre humanité; afin, comme dit saint Bernard, que l'homme rude et gros-

sier, qui ne se pouvoit attacher qu'à l'amour des choses charnelles, trouvât la chair en cette humanité très-sacrée, et en toutes ses opérations de grands et de puissans motifs d'amour. C'est le moyen dont les médecins ont accoutumé d'user à l'égard de leurs malades, lorsqu'ils ont du dégoût pour les viandes salutaires; alors ils enveloppent les viandes profitables sous le couvert de celles qui sont plus à leur goût, et font par ce moyen que le malade prend ce qui lui est utile pour sa santé. Je crois que vous entendez bien l'application de cet exemple, sans que je me mette en peine de vous l'expliquer; je m'en remets donc à votre prudence.

Mais je veux vous en proposer un autre, qui m'apporte toutes les fois que j'y pense une consolation extrême. Suétone et Tacite entre les cruautés de Néron, en racontent une très-horrible. Ils disent que ce mauvais prince, durant les fêtes publiques de Rome, faisoit lâcher les chiens contre nos saints martyrs, afin qu'ils les missent en pièces à la vue du peuple. Mais les chiens ne voulant pas seulement s'en approcher, ce très-cruel prince usa de cette maudite invention, qui fut de faire dépouiller les martyrs, pour les faire revêtir de peaux de bêtes farouches, afin que les chiens accoutumés à cette chasse, eussent plus de courage et de fierté à les attaquer. Que dirons-nous ici, mon frère? que devons-nous ressentir? Notre Créateur est bien plus miséricordieux que Néron n'a été cruel, et bien plus inventif à trouver les moyens de nous faire du bien, que ce tyran n'a été à faire du mal; car si ce tyran a trouvé un moyen pour exciter la

fureur et la rage des chiens contre les hommes, cette bonté suprême a bien trouvé de meilleures voies pour enflammer les cœurs des hommes en l'amour de Dieu; mais parce que leur ignorance grossière ne leur permettoit pas de mettre leur amour en Dieu, pur et sans chair, il s'est revêtu lui-même de cette chair, afin que ceux qui ne savoient aimer que la chair, trouvassent en lui autant de motifs d'amour, qu'il avoit fait de pas pour l'amour d'eux en cette vie, revêtu de cette même chair. L'expérience nous fait tous les jours voir les effets de ce bien dans toutes les âmes dévotes, lesquelles voletant comme des abeilles sur toutes les fleurs des mystères de la vie et de la mort de notre Sauveur, depuis la crèche jusqu'à la croix, recueillent de ces mystères le miel d'une dévotion très-agréable, qui leur sert d'une nourriture de vie, et qui augmente de plus en plus leur amour envers ce Seigneur, qui endura tant de peines et de travaux pour elles. C'étoient ces inventions qu'Isaïe vouloit qu'on fît savoir à tout le monde, lorsqu'il disoit : *Prêchez aux peuples les inventions que Dieu a trouvées pour notre remède, et souvenez-vous que son nom est très-haut;* comme s'il eût voulu dire, que de telles inventions et de telles œuvres étoient dignes d'une bonté et d'une miséricorde semblables à la sienne. Quand vous entendrez donc, mon frère, ce saint nom de Jésus, qui est le nom d'un homme, donnez-vous bien garde de concevoir seulement un homme, représentez-vous aussi un Dieu infiniment aimable, vêtu de notre humanité, et incorporé avec elle, afin que nous

le pussions plus facilement connoître, aimer et imiter, qui sont les trois choses en quoi notre félicité consiste. C'est pourquoi toutes les fois que vous entendrez prononcer ce nom glorieux, ne vous contentez pas de baisser seulement la tête, baissez aussi, et humiliez encore davantage votre cœur et votre âme. Voilà l'un des fruits, entre plusieurs autres qu'a produits le mystère de la sainte Incarnation.

Le Catéchumène. Que Dieu récompense par sa grâce l'invention que vous avez trouvée pour me donner de si bons sentimens touchant le bienfait de l'Incarnation du Fils de Dieu ; car vous m'avez donné par ce moyen des yeux amoureux, avec lesquels je saurai dorénavant contempler cet aimable Seigneur. Mais puisque vous avez si bien et si solidement fondé la dignité et la gloire de la sacrée humanité, faites-moi voir aussi, je vous prie, comment nous pourrons trouver la même gloire dans la pauvreté, dans l'austérité, et dans l'humilité de sa vie; néanmoins ayant assez de matière pour penser aujourd'hui, et m'entretenir moi-même sur les choses que vous m'avez enseignées, ce sujet sera, s'il vous plaît, réservé pour demain.

VI.e DIALOGUE,

Où il est traité de la pauvreté et de l'humilité dans laquelle notre Sauveur a vécu en ce monde.

Le Catéchumène. Vous savez beaucoup mieux que moi combien la nourriture de la parole de Dieu est de bon goût pour les âmes qui sont bien disposées à la recevoir : un saint roi en faisoit une agréable expérience, lorsqu'il disoit (*Psal.* 118) : *Combien, Seigneur, vos paroles sont douces à ma langue ! elles sont beaucoup plus douces que le miel à ma bouche.* Cela me fait croire que vous ne serez pas importuné de tant de questions que je vous fais touchant nos mystères : je vous dirai donc, comme bien informé des sentimens de cette nation aveugle avec laquelle j'ai vécu, qu'une des choses qui la choquent le plus, est la pauvreté, l'austérité, et la bassesse dans laquelle notre Sauveur est venu au monde; car ils attendoient un Messie plus riche que Salomon, plus vaillant et plus victorieux que César ou qu'Alexandre, qui les feroit tous riches et puissans. Ayant vu tout le contraire dans la vie de notre Sauveur, qui a été pauvre, austère, et humiliée, ils en sont tellement choqués, qu'ils s'en scandalisent au point que vous savez.

Le Docteur. O mon frère ! qu'il y a de différence entre les jugemens des hommes spirituels et ceux des

hommes charnels, et que l'Apôtre a eu grande raison de dire : « Que l'homme animal n'étoit pas capable de » comprendre les choses de l'esprit de Dieu. » Je vous dis ceci, parce qu'encore que Dieu soit infiniment beau dans toutes ses œuvres, il ne l'est pas moins en celle-ci que dans les autres, qui semble aux yeux charnels si laide et si obscure; je dis beau, parce que la vraie beauté des choses spirituelles consiste en la proportion et en la convenance qu'elles ont entr'elles-mêmes, et entre les moyens et les fins auxquelles elles tendent; ce que vous allez voir dans ce que je m'en vais vous dire.

Mais auparavant il faut que vous sachiez que l'amour déréglé de soi-même, est la racine et la source de tout ce qu'il y a de péchés au monde. Car, comme dit saint Augustin, c'est cet amour déréglé qui a bâti la cité de Babylone, dans laquelle se tient l'assemblée de tous les enfans de confusion et de perdition. C'est de ce mauvais amour que naissent trois autres amours, qui causent tous les maux du monde; savoir l'amour des honneurs, l'amour des biens, et l'amour des délices. Pour bien juger de ceci, ressouvenez-vous de combien de maux, de combien de guerres, de combien de proscriptions, de dissensions, d'envies et de haines, l'amour des honneurs a été la cause, lorsqu'il a passé jusqu'au déréglement. J'en puis dire autant de l'amour excessif des richesses, qui est, selon l'Apôtre, la racine de tous les maux. Mais que peut-on dire de l'appétit des plaisirs et des délices sensuelles? De combien de violences, d'adultères, d'excès et

de profusions a-t-il été cause? Il n'est pas nécessaire que je m'arrête à faire ici le dénombrement de tous ces maux, puisque vous savez que tout ce qu'il y a de vices au monde, et que toutes les inventions de péchés et de méchancetés des hommes procèdent de ces trois pernicieuses racines. Si donc il est vrai que l'une des choses que notre Sauveur avoit principalement dessein de faire à son avénement en ce monde, étoit de bannir les péchés du monde (ainsi qu'il nous est témoigné par toutes les écritures) que devoit-il faire, sinon mettre, comme on dit[1], la cognée à la racine de tous ces maux, les condamnant par l'exemple et par l'autorité de sa vie et de sa personne? C'est donc pour cette raison qu'il a très-à-propos fait choix de la pauvreté, pour chasser du monde l'avarice; qu'il a pris l'humilité pour confondre notre orgueil, et la vie austère et pénible pour condamner nos plaisirs et nos délices; et en effet, quelle autre meilleure voie pouvoit-il tenir pour arriver à cette fin?

Mais la chose va bien plus avant; car l'extinction de ces trois mauvais amours ne sert pas seulement à retrancher la racine de tous les péchés; elle nous peut aussi élever au comble de toutes les vertus, et par ce moyen nous faire parvenir à toute la béatitude que l'on peut posséder en cette vie. Car il est très-certain que Dieu seul est le centre de notre félicité, dans lequel notre âme trouve son parfait repos; il est certain aussi que ce qui la retient et qui l'empêche d'y arriver, ce sont les chaînes des affections de cette vie, qui ne sont autres que ces trois mauvais amours, lesquels la

tenant engagée, l'empêchent de s'élever en haut, où est sa félicité, parce qu'elles la retirent toujours en bas, et la tiennent attachée aux choses de la terre; si elle pouvoit être délivrée de cette prison, il est sans doute qu'il n'y auroit plus rien qui pût faire obstacle à son élévation. Car comme si l'on ôte à une pierre les choses qui la soutiennent en haut, et qui l'empêchent de tomber, elle tombera aussitôt d'elle-même en bas, parce que c'est son centre naturel; ainsi, Dieu étant, comme nous avons dit, le centre et la dernière fin de nos âmes, qui sont arrêtées ici-bas par les affections et par les soins des choses terrestres, si on leur ôte ces obstacles de leur chemin, l'âme aussitôt, comme une substance spirituelle qu'elle est, faite à l'image de Dieu, s'avancera vers lui, comme à son centre et à sa dernière fin, où se trouve son parfait repos, sa paix entière et assurée, quoique cette élévation et cet acheminement au souverain bien, ne se puisse pas faire sans la faveur surnaturelle de la grâce divine. Pour venir à bout de ce dessein, quel autre genre de vie pouvoit choisir notre Sauveur, qu'une vie pauvre, laborieuse et humiliée, afin que ceux qui tendent à la perfection et à la vraie félicité, vissent qu'ils ont à suivre les mêmes voies que notre Sauveur leur a tracées; c'est-à-dire, aimer la pauvreté, désirer l'humilité, et embrasser le travail; car sans ces conditions, il est impossible que personne s'élève à la perfection? Tellement qu'outre que ces trois vertus vont couper les vices jusqu'à la racine, elles sont aussi comme trois colonnes très-solides, sur lesquelles s'ap-

puie tout l'édifice spirituel des vertus. En ceci vous pouvez voir combien grande est la malheureuse erreur de ces misérables qui attendent un Messie comblé de plaisirs et de richesses, comme un autre Salomon, et qui pour cette raison ne veulent pas croire en Jésus-Christ, pauvre, humble, et chargé de peines. Je dis tout au contraire, que s'il étoit venu en l'état qu'ils le désirent, je ne croirois pas en lui, parce qu'il ne viendroit pas dans l'état convenable à son dessein, qui a été de nous enseigner par sa doctrine, et beaucoup plus par son exemple, le chemin de la sainteté et de la véritable félicité. Vous voyez donc combien sont aveugles ceux qui ont une opinion contraire à celle-ci; leur aveuglement vient de ne savoir pas connoître la dignité et l'excellence des biens spirituels, et de s'être laissé corrompre à l'apparence des biens temporels.

§ 1.

Traité particulier de la pauvreté de notre Sauveur.

Ayant traité ci-dessus fort au long de l'humilité de notre Sauveur, je veux ici parler un peu de sa pauvreté et de l'austérité de sa vie très-sainte; mais il faut que je vous avoue premièrement, que je ne puis presque contenir mes larmes, lorsque je vois une stupidité si étrange, et une si malheureuse folie, comme est celle de ces misérables qui attendent un Sauveur des corps, et un dispensateur des biens temporels, étant aussi vils qu'ils sont, et aussi indignes du nom

de biens, sans faire cependant aucun compte des biens spirituels, qui sont des biens divins, d'autant plus à estimer que ceux du corps, que l'âme est plus à estimer que le corps. Mais en ceci je remarque la vérité de l'opinion des philosophes, qui disent, que chacun mesure sa félicité à son désir. Ainsi le malade fait son souverain bien de la santé, l'ambitieux de l'honneur, et l'avare des richesses; car l'affection déréglée de ceux-ci, fait qu'ils n'ont point d'autre Dieu que leur trésor, et qu'ils ne veulent point de Sauveur, que pour assouvir leur faim insatiable d'honneurs et de richesses. Mais de grâce, mon frère, l'or et l'argent, s'il n'est en de bonnes mains, n'est-il pas une dangereuse matière d'une infinité de péchés? Un poëte païen (*Ovide*) et des plus profanes, n'étoit-il pas de ce sentiment, lorsqu'il disoit, il y a long-temps que le fer a commencé de faire la guerre au genre humain, mais l'or la lui fait bien encore plus cruelle. Il ajoute que les hommes possédés de la cupidité de ce métal, sont parvenus jusqu'aux plus profondes entrailles de la terre, où ils vont fouillant les richesses que la nature y avoit cachées, jusqu'au centre des enfers, les appelant l'appât et la nourriture de toutes sortes de maux. La vérité de cette proposition se justifie par les désordres et par les ravages que l'ambition et les richesses ont causés dans toutes les républiques où elles sont entrées; la république des Lacédémoniens fut autrefois fort célèbre, tellement que Jonathas le souverain prêtre fit alliance avec elle, pour sa défense, ainsi qu'il est écrit au livre des Machabées (1. *c.* 2). Ayant fleuri égale-

ment en Grèce, dans les exercices de la paix et de la guerre, elle vint enfin à déchoir dès que les richesses y eurent acquis du crédit; mais que dirai-je de la république des Romains, qui tint si long-temps l'empire du monde? Tous les historiens qui en ont écrit, ne tombent-ils pas d'accord, que sa seule prospérité et ses richesses ayant introduit tous les vices dans Rome, causèrent enfin sa ruine? Tite-Live ne dit-il pas que les Romains, par l'excès de leurs richesses, étoient venus à une telle extrémité de maux, qu'ils ne pouvoient plus souffrir, ni leurs vices, ni leurs remèdes? Salluste n'écrit-il pas la même chose dans la préface de sa Catilinaire? Et le poëte Satirique (*Juven.*), après avoir raconté dans sa sixième Satire, toutes les ordures abominables et les vices qui se commettoient à Rome, demandant à soi-même d'où procédoient tant d'abominations, ne conclut-il pas que depuis que Rome eut perdu son ancienne pauvreté, elle fut incontinent le réceptacle de tous les vices? Pouvons-nous voir une preuve plus assurée des maux que les richesses apportent avec elles, que celle-ci? Eût-ce donc été pour nous remplir de cette sorte de biens si dangereux, que le Messie eût dû venir au monde? Il est néanmoins certain qu'Aristote, pour obtenir la félicité dont on peut jouir en cette vie, souhaite plutôt une honnête médiocrité de cette sorte de biens, qu'une grande abondance. Et Salomon confirme cela, lorsque parlant à Dieu, il dit : *Seigneur, je vous ai demandé deux choses, ne me les refusez pas, s'il vous plaît, avant que je meure; ne me donnez, ni les richesses*

ni

ni la pauvreté, mais ce qui suffira seulement pour ma vie et pour mon entretien. Cela étant, comment Jésus-Christ fût-il venu au monde pour donner ce que le Saint-Esprit rejète par la bouche de ce grand sage, comme une chose dangereuse? J'avoue que les richesses sont des choses indifférentes pour le bien ou pour le mal; mais les hommes étant la plupart beaucoup plus enclins au mal qu'au bien, il arrive de là que les richesses sont de grandes occasions pour plusieurs maux; et surtout pour ceux d'orgueil, de présomption, d'ambition, de bonne opinion de soi-même, de mépris d'autrui, d'oubli de Dieu, de plus de confiance aux richesses qu'en lui, des plaisirs de la chair, d'inhumanité envers les misérables, pour n'avoir jamais éprouvé ce que c'est que la misère; semblables en ceci, à ces gens dont parle le prophète (*Amos* 6), qui, buvant dans des tasses d'argent, et qui, étant tout parfumés de bonnes odeurs, n'avoient aucune compassion de la pauvreté de Joseph. Mais qui pourroit exprimer les cruautés, les trahisons, les méchancetés, les meurtres des frères mêmes et des pères, que le désir des richesses a causés? C'est donc avec beaucoup de raison qu'un grand poëte (*Virgile*) s'est emporté en cette exclamation : ô détestable faim de l'or, quelles sortes de maux y a-t-il, à quoi ton insatiable cupidité ne porte les cœurs des hommes? Il appelle fort bien cette faim, une faim détestable, pour nous faire connoître que l'on doit fuir ceux qui en sont possédés, comme ceux qui se sont souillés par l'attouchement des choses sacrées. L'Ecclésiastique nous

fait assez connoître le péril qu'apportent avec elles les richesses, lorsqu'il dit (*c.* 31) : *Bienheureux l'homme qui n'a point été après l'or, et qui n'a point mis son espérance aux trésors. Qui est celui-là, afin que nous lui donnions des louanges? Il a fait des merveilles en sa vie; car ayant été éprouvé par l'or et par l'argent, il a été trouvé parfait en cela, ayant pu transgresser les lois de Dieu sans qu'il l'ait fait, et ayant pu faire le mal, sans le faire.* Toutes ces paroles nous font connoître les périls qui accompagnent les grandes richesses. Aussi plusieurs philosophes, sans être éclairés de la lumière de la foi, ayant reconnu les soins et les dangers qui accompagnoient les richesses, les ont généreusement méprisées. Je ne veux point alléguer ici l'exemple de nos Saints, parce qu'il est tout public, que la première chose qu'ils faisoient étoit de renoncer à toutes les richesses du monde, et par le même moyen à tous les soins qu'elles attirent après elles; afin qu'étant délivrés de ce fardeau, ils fussent dans une entière liberté de n'employer leurs pensées que pour Dieu. Ce qui est si nécessaire pour ceux qui tendent à la perfection, que notre Sauveur a lui-même prononcé (*Luc.* 14), « que si l'homme ne renonce et » ne rejète loin de lui toutes les choses qu'il possède, » il n'est pas digne d'être son disciple. » Et cette vérité est si assurée, que Philon (auteur de très-grande autorité entre les Juifs, et que nous avons souvent cité en ce livre) rapporte dans les siens, que les fidèles de sa nation retirés auprès d'Alexandrie où ils menoient une très-sainte vie, commençoient toujours par un

abandon général de toutes leurs richesses et de tous leurs biens temporels, pour se défaire par le même moyen des soins et des empressemens qu'en apporte la conduite, afin qu'étant dégagés de ces filets, ils pussent voler librement en haut, et y porter toutes leurs pensées et tous leurs désirs : les autres fidèles de la même nation qui étoient à Jérusalem, n'en faisoient pas moins; car ils vendoient toutes leurs possessions, et en apportoient le prix aux pieds des apôtres (*Act. c.* 4), afin qu'ils le distribuassent aux pauvres. Combien étoient éloignés ces saints personnages de demander un Messie qui les vînt enrichir, puisque d'eux-mêmes, et poussés du seul mouvement de leur volonté, ils quittoient la possession de toutes leurs richesses, pour s'occuper entièrement à l'étude de la perfection? Après ceci, qui ne verra point à découvert, combien grand est l'aveuglement de ceux qui espèrent et demandent un Messie terrestre et temporel; puisque les biens qu'il peut donner de cette condition, doivent être méprisés par ceux qui veulent mener une vie parfaite, comme le plus grand obstacle qu'il puisse y avoir à la perfection? Et combien corrompu est le jugement de ces gens-là, qui n'attendent et ne souhaitent un Messie, que pour être remplis de ces sortes d'embarras et d'empêchemens! Comment est-ce que Dieu pour une fin si basse et si abjecte, auroit voulu dès le commencement du monde, et dans tous les siècles suivans, promettre un Sauveur par la bouche de tant de prophètes? Il l'a fait avec une si grande magnificence de paroles, et avec tant d'exa-

gération des grâces et des biens qu'il devoit faire au monde, qu'il ne s'y peut rien ajouter. « Il a invité » les montagnes et les vallons, les arbres et les rivières, les mers, et enfin toutes les créatures, à se réjouir, à chanter des louanges à Dieu, et à frapper » des mains en témoignage de joie, à cause de la venue de ce nouveau roi (*Psal.* 97). » Et tout cela ne s'est-il fait que pour célébrer l'avénement d'un roi qui venoit pour remplir les hommes de ces sortes de biens qui finissent avec la vie, et qui le plus souvent en abrégent même le cours? Quel besoin d'un si grand éclat de paroles et de promesses pour si peu de chose? Et si nous avouons que le Messie étoit le vrai Fils de Dieu, comment est-ce qu'une personne d'une si haute dignité fût descendue du ciel en terre, revêtue d'une chair mortelle, pour nous donner des biens de si peu de valeur? O peuple aveugle et misérable, qui ne sait point estimer d'autres biens que ceux qu'il voit avec ses yeux charnels! Mais si ce prince si grand et si magnifique venoit pour enrichir le monde, comme il est hors de doute, quelles richesses se peut-on proposer plus grandes que les richesses de la grâce et de la gloire, afin que les unes nous faisant devenir gens de bien dans la vie présente, les autres nous rendent bienheureux dans celle qui est à venir? Ce sont en effet ces biens-là qui sont dignes d'un tel roi et d'un tel Sauveur, très-dignes de la libéralité de celui qui les avoit promis, et de toutes ces magnifiques paroles avec lesquelles ils nous avoient été annoncés et prophétisés. Tellement que ceux qui attendent un Messie

temporel ne sont pas dans une moindre erreur, que ceux qui espèrent un paradis sensuel ; c'est pourquoi nous ne devons pas moins reprocher aux Juifs leur Messie, qu'aux Turcs leur paradis, l'un et l'autre étant si vils et si méprisables.

§ 2.

Je dis bien plus, que ceux qui attendent ce Messie temporel, qui par la force de ses armes doit conquérir tout le monde, lui font une si grande offense, que je ne la saurois exprimer sans beaucoup de crainte et de honte ; car ils le font, autant qu'il est en leur pouvoir, entièrement semblable à Mahomet le faux prophète, lequel dit en son Alcoran au chapitre de l'épée, qu'il a été envoyé de Dieu pour répandre sa loi par le monde, non par raisons, ni par miracles, mais par la force des armes. Par là il paroît que ceux qui veulent avoir un Messie temporel et guerrier, le font entièrement semblable à ce méchant homme, qui ne demandoit qu'à répandre le sang humain. Tellement qu'ils nous donnent une bien expresse explication du dernier verset du psaume 109 de David, où il est dit : *Il a bu de l'eau du torrent dans le chemin ;* comme si le prophète avoit voulu dire qu'il se feroit un si grand carnage d'hommes qui seront tués dans ses batailles, que les fleuves regorgeroient du sang humain, et qu'il boiroit de l'eau de ces fleuves ; pour nous faire voir le grand plaisir qu'il recevroit de tant de sang répandu. O le sanglant et le cruel Messie ! ô l'homme dépouillé de toute sorte d'humanité, qui est néanmoins si propre

à la nature humaine ! Les historiens profanes racontent deux grands prodiges qu'il y a eu dans le monde ; l'un a été le cruel Annibal, qui, voyant un fossé rempli de sang humain versé en une bataille qu'il avoit gagnée, reçut de ce spectacle un si grand plaisir, qu'il se mit à dire : ô le beau spectacle ! L'autre est de Valésius, proconsul d'Asie, qui fit en un jour trancher la tête à quatre cents hommes ; et voyant tous ces corps morts devant ses yeux, il s'écria : O action véritablement royale ! Sur quoi je demande non-seulement aux hommes, mais aux créatures mêmes insensibles, si l'on pourroit attribuer quelque chose, ou plus horrible ou plus cruelle, ou plus infâme à ce Messie désiré des Juifs, qu'une action semblable à celles-là ? Isaïe (*c.* 53) appelle le Messie *agneau*, et Daniel *le Saint des saints*. Mais que sauroit-on s'imaginer de plus éloigné de la sainteté, ou de plus indigne de la douceur de l'agneau, qu'une cruauté semblable ; puisque l'Ecriture nous enseigne (*Prov.* 12) que le propre des saints est d'avoir même compassion des bêtes ? N'est-il pas bien plus glorieux au vrai Messie de venir plein de miséricorde pour sauver les hommes, que rempli de colère et de rage pour les massacrer ? Nous croyons aussi et confessons que le premier avénement du Seigneur sera tout rempli de douceur et de miséricorde pour sauver les pécheurs ; mais qu'au second il n'y aura que justice, pour châtier les obstinés et les rebelles. Notre-Seigneur nous a fait voir cela (*Luc.* 9) non-seulement par toutes les œuvres de miséricorde qu'il a faites allant par le monde,

guérissant les malades, délivrant les possédés, mais bien plus manifestement encore en passant par Samarie, où l'on ne voulut ni le recevoir ni lui donner des vivres; les disciples extrêmement touchés de ceci, lui dirent : *Seigneur, voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel pour faire brûler ces inhumains?* Mais ce très-doux agneau leur répondit : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes remplis, le Fils de la Vierge n'est pas venu au monde pour perdre les hommes, mais pour les sauver.*

LE CATÉCHUMÈNE. Vos raisons m'ont si bien persuadé cette vérité, que je m'étonne moi-même d'avoir pu croire autrefois une chose si contraire à la beauté et à la sainteté de ce nouveau roi; mais je voudrois bien apprendre d'où peut être venue cette erreur si grossière, d'être dans l'attente d'un Messie grand guerrier, qui doit enrichir les siens de biens temporels, qui sont communs aux bons et aux méchans, et qui sont le plus souvent la cause des grands maux que vous avez remarqués, puisque les biens spirituels sont sans comparaison plus excellens et plus divins que les autres. L'Ecclésiastique a été si fort touché de cet abus, qu'il dit à son fils spirituel (*c.* 11) : *Mon fils, ne vous mettez pas fort en peine d'amasser des richesses, parce que si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de péché.* Ce n'est pas qu'il nous ait voulu faire entendre par là que les richesses de leur nature aient le péché inséparablement uni avec elles, mais il nous a voulu faire connoître qu'elles sont d'ordinaire des causes et des occasions qui nous portent à pécher.

C'est pourquoi l'Apôtre s'est contenté de dire, « que » ceux qui vouloient être riches tomboient souvent » dans les tentations et dans les piéges de l'ennemi, » qu'elles portoient les hommes à leur mort et à leur » perte, parce que l'avarice est la racine de tous les » vices. »

Le Docteur. Je vous ai déjà dit dès le commencement, que ce qui rendoit les hommes si passionnés pour ces biens, si toutefois on doit les appeler tels, étant fragiles et périssables, étoit pour n'avoir jamais fait d'expérience des autres biens infiniment plus excellens, qui sont les biens spirituels et divins. Et parce que l'argent est le moyen pour acquérir ces biens-là, puisque toutes choses, comme dit le Sage, obéissent à l'argent, il s'ensuit de là que les hommes l'aiment tellement qu'ils en font leur Dieu; c'est pourquoi l'Apôtre a fort bien dit (*Coloss.* 3) que l'avarice étoit une servitude des idoles. Cette erreur procède aussi d'avoir mal entendu les Ecritures, parce qu'on y auroit remarqué deux sortes d'avénement de notre Sauveur au monde; l'une en grande pompe et en grande gloire, lorsqu'il viendra juger le genre humain; l'autre en grande humilité, quand il viendra pour le racheter. Mais les hommes charnels, comme ceux parmi lesquels vous avez vécu, pervertissent tellement les Ecritures, qu'ils attribuent au premier avénement, ce qui ne regarde que le second. C'est pourquoi ils sont toujours en attente d'un Messie riche et puissant, qu'ils croient devoir être l'un des plus grands monarques du monde. Ils prennent une autre occasion

de se tromper dans la manière de parler des prophètes, lesquels nous représentent ordinairement l'excellence des choses spirituelles, par celle des choses corporelles; afin que par la dignité des choses que nous voyons, nous reconnoissions les avantages de celles que nous ne voyons pas. Cela se voit dans tous les livres des prophètes; c'est pourquoi lorsqu'ils ont voulu nous exagérer les richesses et les trésors inestimables de la grâce, qui nous devoient être conférés par le vrai Messie, aussi-bien que l'excellence et la beauté de son Eglise, la valeur et le courage de ses capitaines et de ses soldats, qui étoient les martyrs qui la devoient défendre; la gloire qu'elle auroit de triompher de tous les monarques du monde, en renversant par terre leurs idoles, sans se donner de relâche qu'ils n'eussent planté l'étendard de la croix sur leurs autels; mais surtout la chute du prince des ténèbres, qui étoit adoré dans tout le monde; lors, dis-je, qu'ils prophétisent toutes ces grandes actions, ils les couvrent sous des comparaisons grandes et magnifiques, afin que par la dignité des paroles nous comprenions mieux la majesté des choses. C'est pour cette raison que David, parlant au Seigneur, lui dit (*Psal.* 44) : *O Seigneur très-puissant, armez-vous de votre épée;* où par l'épée nous devons entendre la vertu et la force de l'esprit par lequel ce roi a subjugué tout le monde. Isaïe fait aussi mention de cette même épée, lorsqu'il dit (*c.* 27) : *En ce jour-là le Seigneur tirera son épée forte et dure contre Léviathan, grand et tortueux serpent, et il en tuera la baleine qui est dans la*

mer. Par ces illustres métaphores le Prophète nous signifie la victoire de Jésus-Christ contre le diable, prince de ce monde, qu'il en devoit chasser; et pour nous mieux faire comprendre encore la grandeur de ce pouvoir, le Prophète adressant la parole à ce grand roi et Messie, lui dit : *Levez-vous, levez-vous; revêtez-vous de force, ô puissance du Seigneur; levez-vous comme dans les anciens temps et dans les générations des siècles. Quoi donc? n'est-ce pas vous qui avez abattu l'orgueilleux, et qui avez blessé le dragon?* Toutes les paroles du monde ne sont point capables d'exprimer combien ce combat a été grand, et cette victoire admirable; étant certain que depuis que Dieu créa le monde, il n'y eut jamais une bataille ni plus sanglante, ni plus opiniâtre, ni dans laquelle il y ait eu plus de sang versé qu'en celle-ci, où fut répandu tout le sang des martyrs. Car encore que la persécution de l'antechrist doive être fort grande, néanmoins ne devant être que de fort peu de durée, comme a dit notre Sauveur (*Matt.* 24), et exercée par un seul antechrist, elle ne peut être comparable à celle de dix antechrists, y ayant eu autant d'empereurs romains qui ont persécuté Jésus-Christ et son Eglise. Ces dix persécuteurs avoient été préfigurés par les dix cornes que saint Jean avoit vues à la tête de ce dragon sanguinaire; et ce sont ces dix empereurs qui par le fer et le feu, et par mille autres inventions de très-cruels tourmens, ont persécuté l'Eglise durant plus de deux cents ans. A la fin néanmoins notre grand roi et notre vaillant chef demeura victo-

rieux et triomphant de tous ces combats. Il renversa par terre tous les temples et tous les autels des démons, et soumit sous ses lois tout l'empire romain au temps du grand Constantin, lequel avec un respect extrême adora Jésus-Christ, le reconnut pour son vrai Dieu et pour son Seigneur, et honora avec toute sorte d'humilité et de dévotion ses temples et ses prêtres. Les prophètes remplis de l'esprit de Dieu, voyoient la grandeur de ces combats et la gloire de ce triomphe; et c'étoit pour cela qu'ils en parloient par ces métaphores et par ces comparaisons de guerres, de capitaines, de victoires et de triomphes des ennemis et des persécuteurs de Jésus-Christ et de son Evangile, ne trouvant point d'autres paroles plus illustres pour représenter dignement de si grandes choses, encore qu'ils sussent assez que toutes ces paroles, quelque magnifiques qu'elles fussent, n'étoient point capables d'expliquer de si grandes actions, et que toutes les plus célèbres batailles du monde n'étoient que comme des piqûres de mouches en comparaison de celles-ci. De toutes ces paroles par lesquelles les prophètes exaltent la puissance et les victoires de ce nouveau roi, contre toutes les forces de l'enfer et du monde qui s'opposeroient à son Evangile, les hommes charnels ont pris occasion de croire que le Messie seroit un roi très-puissant, comme ces empereurs dont nous venons de parler. Mais nous devons faire bien plus de considération sur la prophétie de Zacharie, qui dit en termes exprès au neuvième chapitre, que *ce nouveau roi ne sera pas comme les autres rois profanes du monde, et qu'il ne marchera*

pas sur des chars de triomphe; au contraire, qu'*il sera pauvre et ne marchera que sur une ânesse suivie de son ânon.* Mais afin que nous ne crussions pas que pour être ainsi pauvre, il fût sans pouvoir, il ajoute incontinent, que *l'étendue de sa puissance sera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.* Après un témoignage si clair et si évident de ce prophète, il n'y a plus de matière de disputer, mais bien de déplorer l'aveuglement de ce misérable peuple, qui ne veut pas se laisser vaincre par un si évident témoignage. Cette prophétie de Zacharie est comme un flambeau que le Saint-Esprit nous a voulu donner, pour nous éclaircir toutes les métaphores et toutes les comparaisons des choses corporelles, par lesquelles les autres prophètes nous ont annoncé la grandeur des actions que notre Sauveur devoit faire au monde; car puisqu'il devoit être pauvre, ainsi que nous le témoigne si évidemment ce prophète, il n'y a pas d'apparence que nous expliquions corporellement les grandeurs de son royaume, mais spirituellement. Et en effet considérons ce que le Prophète royal dit au psaume 44, qui est tout pour ce nouveau roi : *La reine*, dit-il, *s'est assise à votre main droite avec une robe brochée d'or, ornée d'une infinité de diverses couleurs.* Qui osera dire que cela doit s'entendre à la lettre comme les paroles le signifient; personne ne l'ose dire sans doute. Mais par les ornemens de ces parures corporelles, il faut entendre les ornemens spirituels des vertus, dont l'Eglise qui est ici appelée reine, se trouve parée pour plaire

davantage aux yeux de ce nouveau roi, son Seigneur et son époux. Le Saint-Esprit nous l'a fort bien expliqué de la sorte, lorsqu'un peu plus bas il dit : *Toute la gloire de la fille du roi est au dedans, où elle est garnie de franges d'or et environnée de diverses couleurs.* Par ces paroles il nous fait bien comprendre qu'il n'a pas voulu parler des ornemens corporels, mais des ornemens spirituels dont l'âme est au dedans parée et embellie par la charité, qui est signifiée par l'or; et par les diverses couleurs nous devons entendre cette agréable diversité de toutes les vertus. Et ceci suffira pour vous faire comprendre les conditions du vrai Messie.

Le Catéchumène. Je suis si satisfait sur ce point, que je n'ai plus rien à vous demander; mais parce que les voluptueux, qui n'aiment que leurs corps et leurs plaisirs, ne trouvent pas moins étrange l'austérité de la vie de notre Sauveur que sa pauvreté, je voudrois bien qu'il vous plût de m'en dire quelque chose, afin qu'il ne restât plus rien à la prudence du monde pour se révolter comme elle a fait jusqu'ici contre la raison et la vérité.

VII.e DIALOGUE,

Où il est traité de l'austérité de vie et des travaux de notre Sauveur.

Le Docteur. Je parlerai fort au long de ce que vous me demandez ici dans la quatrième partie de ce livre. Mais pour votre satisfaction, je ne laisserai pas d'en dire maintenant quelque chose ; car la matière est si abondante, qu'encore que nous en parlions souvent, il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire. Pour mieux expliquer ce que j'ai dessein de vous en apprendre à cette heure, je prendrai pour fondement cette commune règle des philosophes qui disent que la convenance des moyens se connoît par la proportion de la fin à laquelle ils sont destinés. Or il est certain que l'une des principales fins pour laquelle notre Sauveur vint au monde, fut pour y sanctifier les hommes et pour y planter, comme dit l'Apôtre, *un peuple agréable à Dieu et sectateur de bonnes œuvres*, c'est-à-dire, qui fût affectionné à toutes sortes de vertus et de sainteté. Mais cette vertu qui dans l'état d'innocence et lorsque la nature humaine étoit encore dans sa pureté. étoit très-agréable et très-facile, est devenue fort difficile et fort désagréable depuis que la même nature a été corrompue par le péché. Celui qui aura tant soit peu de connoissance de la maladie générale dont le genre humain fut attaqué par le pé-

ché originel, comprendra fort bien ce que je dis. Cette maladie se répandit tellement par toutes les parties de nos corps et de nos âmes, qu'elle n'y laissa rien de sain. Ceci nous est fort bien et fort vivement représenté par le saint homme Job assis sur son fumier, que le diable couvrit de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, sans laisser rien d'entier sur sa personne (*c.* 2). Ce fut en cet état que l'homme misérable fut mis par le péché; car il ne resta rien en lui qui fût exempt de corruption. Voulez-vous voir cela? Parcourons un peu toutes les parties et tous les sens de l'homme; considérons ses appétits et ses inclinations, vous verrez la maladie qu'il endure. Ses yeux veulent voir des choses qui lui causent souvent la mort; ses oreilles veulent ouïr des choses plaisantes, vaines et de mauvais propos sur la vie d'autrui, s'ennuyant dès que vous les entretenez de discours graves et honnêtes. La langue ne veut parler que des choses qui sont dans le cœur; elle les arrache par force, et souvent il sécheroit de dépit si elle ne le déchargeoit de tout ce qu'il sait, comme au contraire elle ne peut supporter le silence, ni mettre aucun frein à ses paroles. Que dirai-je de la bouche? ses délices ne sont-elles pas au goût et aux vivres somptueux et délicats? et la chair veut-elle autre chose que des habits également splendides et voluptueux; des lits, des logemens et toutes les autres choses semblables?

Mais c'est assez parler du corps, venons maintenant à l'âme; l'imagination qui est une de ses puissances, est semblable aux terres labourables qui semblent se

réjouir et s'égayer, lorsque sans les cultiver on les laisse produire ce qui leur plaît, quoique ce ne soit d'ordinaire que des chardons et des épines; au lieu qu'on dit qu'elles travaillent lorsqu'on les oblige à porter des blés ou d'autres semences. Il se rencontre en quelque manière la même chose dans notre imagination, et cette maladie se trouve en la partie inférieure de notre âme. Mais la supérieure dans laquelle réside l'entendement et la volonté, en quel état pensez-vous qu'elle soit ? Jetez les yeux sur les tromperies et sur les erreurs des hommes, sur cette infinité d'hérésies et sur cette diversité de sectes de philosophes, si contraires les unes aux autres, et vous verrez combien notre entendement est demeuré aveugle pour connoître la vérité. Il l'est tellement qu'il y a eu une secte de philosophes qui ont soutenu que la vérité étoit ensevelie au fond d'un puits, d'où personne n'étoit capable de la retirer; ce n'est pas que ceux-ci ne se soient trompés comme les autres; nous pouvons néanmoins juger quelle peut être la volonté qui se conduit par un tel guide, et ce que l'on doit attendre d'un aveugle qui en mène un autre, qui ne peut être que la chute de tous les deux.

Entre toutes les puissances de notre âme, celle qui a été la plus maltraitée a été sans doute l'appétit sensitif, qui a son siége dans notre cœur; car c'est où réside l'amour propre, qui est le principe de tous les maux, lorsqu'il vient à se dérégler; parce que c'est de là que procède le plus souvent l'amour déréglé de l'honneur, des richesses et des plaisirs, avec une infinité

finité d'autres passions qui accompagnent celles-ci, comme sont la colère, la haine, l'envie, la crainte, la témérité, le désespoir et les autres; lesquelles dans leur déréglement, sont autant de cruels tyrans qui nous oppriment, autant de chaînes qui nous lient et de bourreaux qui nous tourmentent. Elles troublent la tranquillité de nos âmes et de nos consciences, nous abaissent du ciel en terre, nous dégoûtent de toutes sortes d'exercices spirituels, éloignent nos pensées de Dieu, nous détournent des pensées de notre salut, et souvent nous aveuglent tellement, qu'elles nous font faire notre dieu de l'honneur, des richesses et des délices de la bouche, lorsque par l'amour désordonné de ces choses, nous ne faisons aucune difficulté d'offenser notre Créateur.

Les maladies de notre âme étant en si grand nombre et si violentes, la vertu trouvant en nous-mêmes tant de contradiction et de violence, quelle sera la vie parfaite qui est obligée de combattre contre tant d'ennemis, afin qu'ils n'emportent point le dessus? Quelle sera-t-elle, dis-je, qu'un combat perpétuel, comme l'appelle le saint homme Job (*c.* 7)? une guerre plus que civile; une lutte perpétuelle de l'esprit contre la chair, une croix et une mortification générale de tous les appétits et de tous les sens, telle qu'est la vie de ceux dont l'Apôtre parle, lorsqu'il dit (*Galat.* 5): *Qu'ils ont crucifié leur chair avec tous leurs appétits et toutes leurs concupiscences.* Ce qui est selon saint Bernard, un genre de martyre plus doux à la vérité que celui qui déchire les membres avec le fer, mais

aussi plus fâcheux et plus incommode, parce qu'il dure aussi long-temps que la vie.

Puis donc que la perfection de la vertu trouve tant de contradiction dans nous-mêmes, puisque les inclinations de la chair, l'empire de l'amour propre et toutes les passions qui en procèdent sont si puissantes, quels doivent être notre courage, notre vigilance et notre industrie, pour résister à tant d'ennemis, et pour dompter ces chevaux si rétifs et si furieux? C'étoit pour cela que les saints veilloient avec tant de soin pour se garder de surprises, et qu'ils usoient de tant de rigueur contre leur propre chair. Ils se souvenoient du précepte de l'Ecclésiastique, qui dit : *Que le soin de conserver la chasteté dessèche les hommes, et que la pensée de conserver cette vertu leur fait perdre le sommeil.* C'étoit donc pour ce sujet que les saints bannissoient généreusement toute sorte de négligence et de paresse, s'armant au contraire de courage et de diligence pour résister à ces ennemis familiers et domestiques.

Salomon connut fort bien ceci, et voyant que comme dans les affaires du monde, celles qui sont négligées se perdent, et qu'on gagne celles dont on a eu grand soin, il jugea aussi que dans le chemin de la perfection, la paresse et la négligence gâtoit tout, comme au contraire le travail et la vigilance faisoit tout réussir. Ce fut donc ce qui lui donna sujet de dire (*Prov.* 10) : *Que les mains lâches et abattues amènent la pauvreté; mais les mains des hommes forts et robustes font venir les richesses;* et ce précepte lui

sembla si important pour la conduite de notre vie, qu'il ne cesse point de le répéter presque dans tous les chapitres de ses proverbes, bien que ce soit en d'autres termes.

§ 1.

Mais afin que vous soyez confirmé dans la vérité de cette proposition, non-seulement par l'autorité d'un homme si sage, mais aussi par celle de la raison, souvenez-vous que c'est le propre de la vertu d'être toujours accompagnée de difficulté. C'est pourquoi celui qui veut être vertueux (surtout s'il veut être bien confirmé dans la vertu) doit être armé d'un courage et d'une force qui résiste à tout, afin de surmonter cette difficulté ; car tout homme qui manquera de cette force, (comme font tous les paresseux et tous les voluptueux) peut bien dire adieu à la vertu, parce qu'elle est environnée comme d'un fort rempart, de ce mur de difficulté, lequel il faut nécessairement abattre pour la conquérir. Les philosophes connurent fort bien ceci, et ce fut ce qui leur donna sujet de dire, que les dieux vendoient aux hommes la vertu pour le prix du travail; et en effet la vraie vertu, mais surtout la vertu chrétienne, est un don de Dieu, qui veut aussi que l'homme y emploie de son côté du soin, de la peine et du courage, afin de la pouvoir acquérir.

Mais où pourrons-nous trouver cette force et ce courage? qui est-ce qui le pourra acquérir? Car ce n'est pas en vain que Salomon, qui nous exhorte si souvent à la vertu, s'écrie : *Qui est-ce qui pourra trouver une*

femme forte? Il faut aller chercher bien loin, même jusqu'aux dernières extrémités de la terre, le prix de sa valeur. Quel est ce prix à votre avis? c'est le seul amour de Dieu, et l'amour du travail pour l'amour de Dieu; car celui qui est parvenu à ce degré, ne refusera point d'acquérir la vertu, par la crainte du travail. Notre-Seigneur enseigna ce prix au grand saint François, si attaché à l'acquisition de la perfection évangélique, lorsqu'il lui dit : François, tiens pour douces les choses amères, et méprise-toi toi-même, si tu veux me connoître. Où prendrons-nous donc ce prix? Qui sera celui qui trouvera le miel parmi le fiel, et la douceur dans l'amertume? Qui est-ce qui trouvera le repos dans le travail, et la consolation dans l'affliction? puisque la nature de notre chair y répugne, et que la puissance de l'amour-propre, qui fuit absolument le travail et aime le repos, s'y oppose de toute sa force? Celui qui est en cet état, a déjà laissé derrière soi la nature, il l'a déjà mise sous les pieds. Il s'est déjà élevé au-dessus de soi-même, il est déjà plus qu'homme, puisqu'il a au-dedans de soi son Dieu, qui lui donne la force de surpasser l'homme.

Je conclus donc ce discours par ce que je vous ai déjà dit et vous redis encore, que si le Fils de Dieu venoit au monde pour y établir la perfection de la vertu et de la vie évangélique, et si elle consiste, comme dit saint Bernard, dans un martyre continuel, ou, comme dit le Sauveur (*Luc.* 9), en une générale renonciation de soi-même, c'est-à-dire, en une contradiction continuelle à tous les appétits de la chair

et de tous les sens, comment est-ce que celui qui ne venoit au monde que pour y établir, par son exemple et par sa doctrine, ce genre de vie, devoit régler la sienne? Ne devoit-il pas l'exposer à toutes les peines, à toutes les fatigues, à toutes les persécutions, et à toutes les douleurs qu'il souffrit pendant sa vie et à sa mort? Devoit-il vivre comme un autre Salomon, environné de musiciens et de musiciennes, lui qui ne venoit que pour nous enseigner à mépriser les richesses, les délices, et les vains honneurs, et pour nous attacher à la poursuite de la vertu par les honnêtes travaux? S'il venoit pour être le chef, le capitaine, le guide, l'exemple de tous les saints, le miroir et le portrait de toutes les vertus, sur lequel ils devoient tirer les leurs, pouvoit il venir autrement? Ce fut aussi pour cela qu'il dit avec tant d'indignation aux deux disciples qui alloient à Emmaüs (*Luc.* 24) : *O insensés, et dont le cœur a de la peine à croire les choses qui ont été prédites par les prophètes! Quoi donc! ne falloit-il pas que Jésus-Christ souffrît, et qu'ainsi il entrât dans sa gloire?* comme s'il eût dit : Si la souffrance et l'amour des travaux vertueux est le chemin de la gloire, comment est-ce que celui qui venoit pour être le guide et l'aide pour passer ce chemin, devoit vivre et mourir, sinon en souffrant et en endurant des peines et des travaux? Et en effet, quel pouvoir eût eu sur moi le commandement de notre Sauveur, s'il m'eût commandé de travailler, tandis qu'il eût été bien en repos et à son aise? On raconte de Jules-César, qui fut un des plus grands capitaines

du monde, qu'il ne dit jamais à ses soldats : Allez, mais allons; ni travaillez, mais travaillons; et si ceci est une des conditions d'un bon capitaine, combien devoit-elle être plus éminente dans ce grand général, qui nous a été envoyé du ciel pour faire la guerre au monde, à la chair et au diable!

Le Catéchumène. O que la force de la vérité est grande! car qui est-ce, s'il n'a l'esprit tout-à-fait prévenu et passionné, qui ne voit combien ce moyen a été proportionné et convenable pour la fin que notre Sauveur s'étoit proposée? En effet, qui est-ce qui ne voudra point suivre un tel chef, un tel exemple, un tel guide, comme le Fils de Dieu qui s'est mis à notre tête? Qui est-ce qui se montrera lâche et timide? Qui est-ce qui ne voudra point s'efforcer de faire pour son propre salut, ce qu'un si grand maître a fait et ce qu'il a enduré, non pas pour son bien, mais pour le bien des autres?

VIII.e DIALOGUE,

Où il est prouvé que non-seulement il n'y a pas eu d'ignominie en la mort de notre Sauveur, mais au contraire beaucoup de gloire.

Le Docteur. Ayant déjà vu, que ni dans l'humilité, ni dans la pauvreté, ni dans l'austérité de vie de notre Sauveur, non-seulement il n'y a point eu d'ignominie, mais qu'au contraire il y a eu beaucoup de

gloire et de rapport à la fin qu'il s'étoit proposée, nous allons maintenant vous faire voir la même chose en sa Passion sacrée, qui est la chose qui choque et qui scandalise le plus les infidèles. Pour prouver ceci, nous poserons pour fondement ce que tout le monde avoue pour vrai, et que nous avons ci-devant expliqué fort au long, qui est, que nous ne jugeons pas de la dignité, ou de l'indignité et de l'infamie d'une mort violente, selon la peine, mais selon la cause : car si dans la cause il y a de la coulpe, c'est-à-dire, du crime, pour lequel on souffre la peine, alors l'ignominie est double, et par la peine et par la cause de la peine. Mais si la cause est louable, comme lorsqu'il s'agit de la défense de la foi, de la chasteté, de la patrie, de son devoir, ou pour d'autres occasions semblables, tant s'en faut qu'en des morts de cette sorte il y ait de l'ignominie, qu'au contraire, plus il y aura de cruauté et d'ignominie, plus il y aura aussi de gloire et d'honneur : tellement que Platon dit qu'il ne faut pas tenir pour des hommes, mais pour des héros, c'est-à-dire, des hommes divins, ceux qui offrent leurs vies pour la défense de la patrie. Ce fondement posé, demandons un peu au prophète Isaïe quelle a été la cause de la mort de notre Sauveur, et il nous répondra fort au long (*Isa.* 53) : *Il a véritablement mis sur son dos le fardeau de nos douleurs et de nos infirmités, et nous pensions qu'il fût un lépreux et un homme abattu et frappé de la main de Dieu. Mais en effet, il n'a été blessé que pour nos iniquités, ni brisé que pour nos péchés. Il a reçu sur soi la peine et la discipline qui*

nous a assuré notre repos, et ses plaies nous ont causé notre guérison. Nous allions tous errans et vagabonds comme des brebis égarées, et le Seigneur a pris sur lui la charge de toutes nos fautes. Voilà bien au long la véritable cause de la mort de notre Sauveur. Ce ne sont donc pas ses péchés, mais les nôtres, qui nous faisoient aller vagabonds comme des brebis errantes. Il dit de lui-même encore un peu plus bas : *Qu'il ne commit jamais aucune sorte de méchanceté, et que sa bouche ne proféra jamais une tromperie.* Dans une prophétie si claire, nous voyons bien distinctement les causes de la mort de notre Sauveur : il ne mourut pas seulement pour sa patrie, mais pour tout le monde, c'est-à-dire, pour tout le genre humain, banni du paradis, et condamné à une mort éternelle : il mourut pour le salut et pour le rachat de tous les enfans d'Adam, s'ils veulent au moins profiter du remède qu'il leur a préparé : il mourut pour satisfaire, par le sacrifice de sa mort, pour tous nos péchés. Sur quoi nous devons savoir, que tous les péchés mortels, qui sont toujours accompagnés du mépris de Dieu et de ses commandemens, sont en effet des crimes de lèse-majesté, qui méritent une peine capitale, et une peine de sang ; et c'est pour cela qu'ils sont appelés capitaux, parce qu'ils méritent cette sorte de peine. Or ce très-innocent et très-clément Agneau, touché de compassion pour tant de péchés et pour tant de morts que nous avions méritées, voulut par sa bonté infinie s'offrir à cette peine, et payer cette dette de sang, par l'effusion du sien propre, le-

quel étant d'un prix infini, fût suffisant à satisfaire pour tous. Il nous fit voir cela lui-même lorsqu'il consacra le calice de son sang, et qu'il dit (*Luc.* 22): *Voici le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour la rémission des péchés*, comme s'il eût dit: Vous étiez tous condamnés à une peine de sang, par les lois de la justice divine; mais je veux prendre cette satisfaction sur moi, afin que les lois de cette justice ne soient point violées: je veux offrir mon sang pour celui que vous deviez répandre; je veux souffrir une mort que je ne mérite pas pour celle que vous aviez méritée. De cette sorte nous avons été délivrés de la mort, je ne dis pas seulement de l'éternelle, je dis aussi de la temporelle: il est vrai que pour celle-ci, au regard des justes, Jésus-Christ lui a ôté la plus grande amertume qu'elle eût. C'est pourquoi, bien loin de leur donner de la crainte, elle fait au contraire le plus grand de leurs désirs, parce qu'elle leur sert de degrés et d'échelle pour monter à l'éternité: aussi dit-on que les saints désirent tellement la mort, que la vie est l'exercice de leur patience, ce qui fait que dans l'Ecriture leur mort est appelée un sommeil.

Il arrive de là ce que l'Apôtre avoit dit (2 *Cor.* 5): « Que Jésus-Christ étoit mort pour se mettre en pos-» session des vivans et des morts, afin que ceux qui » vivent par lui, ne vivent plus pour eux-mêmes, » mais pour celui qui est mort pour eux. » Lorsque plusieurs personnes se sont obligées à une même dette, nous voyons que si l'un d'eux vient à l'acquitter, tous les autres sont obligés de rembourser celui qui a payé

pour tous. A prendre les choses par là, qui est-ce qui pourra expliquer ce que les hommes doivent à ce Seigneur, qui par sa seule bonté et sans rien devoir, a voulu néanmoins endurer la mort que nous devions tous? Faisons un peu voir ceci par un exemple, afin que la grandeur de cette obligation soit mieux connue. Proposons-nous un homme dans les fers, et condamné à la mort, et qu'un de ses amis averti de sa condamnation en fût tellement touché, qu'il vînt se jeter dans la même prison, et que se couvrant de ses habits, il jetât son ami dehors par force, demeurant lui-même prisonnier pour souffrir la mort à laquelle son ami avoit été condamné. Je vous demande ce que feroit, ou que ne feroit point cet ami qui se verroit délivré de la sorte? Quelles actions de grâces ne rendroit-il point, et quel nouveau feu ne s'enflammeroit point dans son cœur après un si haut témoignage d'amitié, une si parfaite fidélité, une si grande bonté? Que ne feroit-il point pour les enfans et pour la femme de cet ami, qui auroit si chèrement acheté sa liberté? Or, ce grand Dieu, très-haut et très-puissant, a fait pour délivrer l'homme de la mort qu'il avoit méritée, ce que jamais aucun homme n'a fait pour un autre. Car étant descendu du plus haut des cieux, dans la prison de ce bas monde, il s'est revêtu des habits de notre humanité, il s'est mis à la place de l'homme criminel, pour souffrir la mort à laquelle ce criminel étoit condamné. C'est ici que les paroles me manquent, pour relever une action d'une si grande bonté et d'une charité si extraordinaire, aussi-bien que pour

expliquer la grandeur de l'amour et de la reconnoissance que les hommes doivent à ce libérateur très-clément, pour un remède de cette sorte. Mais puisque l'esprit et les paroles me manquent en un sujet si relevé, les considérations saintes et dévotes d'un lecteur chrétien suppléeront à ce défaut.

Pour revenir à notre discours, je demande quel plus grand témoignage de bonté, de charité et de miséricorde on peut désirer, que celui-ci? Et puisque dans les choses spirituelles, ce qui est bon est aussi ce qui est le plus haut, le plus glorieux et le plus beau, ne s'ensuit-il pas que cette mort, qui sembleroit ignominieuse, se trouve (après en avoir vu la cause) l'action la plus haute, la plus glorieuse, et la plus belle, qui puisse être comprise par aucun entendement humain? et après cela, quelle sorte d'ignominie trouvez-vous dans une mort qui a une telle cause?

Le Catéchumène. Il est bien clair que la gloire de cette passion est d'autant plus grande, que ce bienfait a été plus grand et plus universel, et que tous les enfans d'Adam ne sauroient assez bénir ni glorifier ce Seigneur, quand même ils se fondroient, pour ainsi parler, en son amour, après en avoir reçu un si grand bien, et qui lui a coûté si cher.

§ 2.

Le Docteur. Je vois bien que ceci suffiroit pour vous faire juger qu'en la mort de Jésus-Christ, non-seulement il n'y avoit eu rien d'ignominieux, mais encore que tout y étoit plein de gloire; mais pour

augmenter encore la gloire de ce mystère, je veux vous expliquer une autre cause de la passion de notre Sauveur, qui est : « Qu'il n'a pas seulement enduré » pour la satisfaction des péchés que nous avions com- » mis, mais aussi pour nous acquérir la grâce, par le » mérite et par le sacrifice de sa passion sacrée; afin » qu'étant délivrés de péché, nous vécussions en sain- » teté de justice devant Dieu, comme dit Zacharie. » L'Apôtre nous voulut enseigner la même chose, lors- » qu'il dit : « Que Jésus-Christ ayant été crucifié, » notre vieil homme, c'est-à-dire notre chair et ses » appétits, furent crucifiés avec lui, afin que doréna- » vant nous ne fussions plus esclaves du péché, et que » nous ne lui fussions plus sujets. » Et en ceci con- siste une seconde cause de la passion de notre Sau- veur, qui n'est pas moins glorieuse que la première; car si l'une fut afin de satisfaire pour les péchés, l'au- tre fut pour nous acquérir la grâce, afin de n'y plus retomber; si l'une regarde le passé, l'autre pourvoit à l'avenir; si l'une paie nos dettes, l'autre nous enri- chit par de nouveaux mérites; et si l'une enfin net- toie l'âme de l'ordure des péchés, l'autre l'embellit par la grâce des vertus.

Pour mieux comprendre ceci, j'ai expliqué ci-de- vant vingt fruits singuliers de l'arbre de la croix, dont je ne vous parle pas maintenant, puisque je les ai déjà mis en un autre lieu : néanmoins vous les devez tenir comme s'ils étoient exprimés en cet endroit. Vous sau- rez donc que ces vingt fruits sont autant de bienfaits qui sont découlés de ce suprême bienfait, ou, pour

parler plus intelligiblement, que ce sont vingt aides et autant de secours très-efficaces de la grâce divine, pour guérir les infirmités de la nature humaine, et rendre les hommes parfaits et consommés en toutes sortes de vertus; mais il faut venir à la preuve de cette vérité, et je prétends vous la faire voir bien clairement dans un exemple fort exprès, quoique pris d'une chose fort basse, pour une qui est si grande et si relevée.

Lorsqu'un homme veut faire voir que la composition de la thériaque qu'il a faite, est fort bonne, il ne s'arrête pas aux paroles, il s'en remet à l'épreuve; il se laisse donc piquer par une vipère, qui le fait devenir tout enflé. Alors il prend son remède, qui le fait aussitôt désenfler, et le guérit, donnant plus de réputation à son remède par cette expérience, que par toutes les paroles qu'il eût su dire pour le vanter. Par une expérience semblable, nous pouvons juger combien la passion de notre Sauveur nous a servi d'un puissant remède pour la guérison du mal de la nature humaine mordue par ce vieux serpent, et infectée de son poison et de son écume, comme disent les théologiens. Voyons donc, je vous prie, en quel état se trouvoit le monde, avant qu'il eût reçu cette médecine céleste. Nous savons tous qu'il n'y avoit qu'un seul petit recoin de la Judée, où Dieu fût connu et adoré, quoiqu'il y fût fort mal servi. Car comme les prêtres et les pharisiens qui étoient les guides du peuple, se trouvoient aveuglés par leurs passions, d'envie, d'ambition, et d'avarice; ceux aussi qui suivoient ces mauvais guides, ne pouvoient manquer de tomber dans le

même précipice; mais tout le reste du monde, quel étoit-il? et qui est-ce qui le pourroit bien exprimer? Il étoit entièrement enseveli dans le bourbier, et dans l'abîme de toutes les ordures, de toutes les méchancetés, de toutes les misères, et de tous les vices que l'esprit humain peut concevoir, et que l'appétit sensuel peut souhaiter; celui-ci couroit à toute bride par tous les vices, parce que les dieux que les hommes adoroient en étoient tout remplis, et ils ne pensoient pas pouvoir mieux faire que de les imiter.

Après avoir considéré le monde en cet état déplorable, tournez les yeux pour en considérer le changement depuis la passion de Jésus-Christ. Quelle infinité de martyrs très-courageux, et de pontifes très-saints n'y remarquerez-vous point! Quelle multitude de confesseurs très-glorieux n'y trouverez-vous point, et de moines très-innocens qui vivoient dans les déserts, les uns en solitude, et les autres en la compagnie de plusieurs frères! Que dirai-je encore des saintes compagnies des vierges? combien grand en devoit être le nombre, puisque dans une seule ville proche de Thèbes, on comptoit dix mille moines, et vingt mille vierges, ainsi que vous avez pu voir dans cet ouvrage! Pour mieux entendre ceci, vous devez vous remettre en mémoire tout ce que nous avons écrit de la troisième œuvre merveilleuse que notre Sauveur a faite en ce monde, par la réformation et la sanctification de plusieurs hommes et de plusieurs femmes très-saintes, qui devoient paroître dans le monde par la vertu de sa grâce. En cet endroit nous avons parlé de

la vie de ces moines solitaires qui vivoient dans les déserts d'Egypte, et des autres qui vivoient dans des congrégations très-saintes. Nous y avons aussi fait mention des saints d'Italie, dont saint Grégoire a écrit les vies dans ses dialogues. Nous y avons encore parlé de plusieurs saints qui menoient dans la Grèce une vie plus qu'humaine, et de plusieurs monastères de vierges qui demeuroient ensemble dans des communautés, quelques-unes de deux cent cinquante, d'autres de plus grand nombre, et d'autres aussi de moindre, desquelles, comme nous avons dit, la règle étoit de dormir sur certaines nattes de jonc, et de se nourrir toutes de mêmes viandes, d'employer leurs mains à la laine, et leurs langues à louer Dieu incessamment. Théodoret écrit qu'il y avoit un nombre infini de ces monastères, non-seulement en son pays, mais aussi dans tout l'orient. Que toute la Palestine en étoit remplie, l'Egypte, l'Asie, le Pont, la Cilicie, la Syrie, les terres qui sont entre les fleuves et la partie du monde que l'on nomme Europe. Tout cela nous fait voir bien clairement la grande réformation et le changement de mœurs et de coutumes qu'il y eut dans le monde après la venue de notre Sauveur, non-seulement dans cette petite partie de la Judée dont nous avons parlé, mais aussi dans toutes les autres contrées de la terre. Et en cela vous pouvez remarquer non-seulement la gloire, mais aussi la puissance admirable et les effets miraculeux de la croix, puisque Dieu, qui avant d'y être élevé, n'étoit connu que parmi le peuple d'Israël, depuis ce grand mystère fut adoré et

reconnu dans toutes les nations du monde, ainsi qu'il est bien vérifié par toutes les histoires ecclésiastiques. Quelle plus grande preuve, et quel plus puissant témoignage peut-on désirer de la vertu et de la gloire de la croix, que d'avoir été la cause de tant de biens, et d'un si grand changement au monde?

§ 2.

Confirmation par un bel exemple, et par un beau discours, des choses que nous venons de dire.

Mais pour vous donner encore plus de satisfaction et plus de consolation, je désire vous proposer ici un exemple, qui vient fort à propos pour l'intelligence des choses que je viens de dire. Il est bien vrai qu'il est de telle nature, et qu'il y a tant de choses à en dire, qu'il faudroit, et plus de temps, et une meilleure langue que la mienne pour en parler dignement. Néanmoins j'en toucherai brièvement les principaux points, qui vous fourniront une ample matière de méditation, et une consolation extrême. Souvenez-vous donc des merveilles que fit autrefois Notre Seigneur, pour retirer vos pères de la terre d'Egypte. Elles furent si grandes et en si grand nombre, que celui qui en fut l'auteur dit à Moïse (*Exod.* 34) : *Je ferai de tels signes qu'il ne s'en est jamais vu de semblables sur la terre, ni parmi toutes les nations, afin que le peuple où tu es, voie les choses étranges et terribles que je sais faire.* Il est aisé de voir l'accomplissement de la vérité de cette promesse; car laissant à part toutes

toutes ces terribles plaies que Dieu envoya pour châtier la tyrannie et la rébellion de Pharaon, les ténèbres palpables, les eaux changées en sang, la tempête de grêle, les sauterelles qui ruinèrent tout; mais principalement la mort de tous les premiers-nés des Egyptiens depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de quoi je ne veux pas seulement parler pour venir à de plus grandes choses; dites-moi un peu, quelle merveille fut-ce lorsque la mer s'entr'ouvrit, et qu'elle fit comme un mur de chaque côté, pour faire passer six cent mille hommes à pied sec qui étoient dans la troupe de Moïse, se fermant après cela, pour ensevelir dans ses ondes Pharaon avec tous ses chariots et son armée, afin qu'ils fussent noyés, comme ils avoient fait noyer les enfans innocens des Hébreux! Ce ne fut pas une moindre merveille lorsque les eaux du Jourdain s'ouvrirent, et qu'elles demeurèrent suspendues en l'air pour le même effet. Le saint roi et prophète demeure également étonné de l'une et de l'autre merveille; et c'est ce qui lui donne sujet de dire (*Psal. c.* 113) : *Qu'est ceci, ô mer! pourquoi avez-vous fui? Et vous, ô Jourdain, pourquoi vous êtes-vous retiré en arrière*? Quelle merveille fut-ce encore, lorsque Dieu nourrit quarante ans entiers cette grande armée, de cette manne très-agréable, et qu'il fit sortir de l'eau d'une pierre pour donner à boire à une si grande multitude dans le désert (*Num.* 20)! Quelle merveille que durant tout ce temps, et dans tout ce long chemin, ni ils n'éprouvèrent aucune incommodité aux pieds, ni leurs habits, non plus que leurs chaussures,

ne s'usèrent aucunement ! Mais que dirons-nous de cette autre merveille, lorsque Dieu les conduisit toujours avec une nuée durant le jour, et une colonne de feu durant la nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en la terre qui leur avoit été promise ? Lors même qu'ils y furent entrés, quelle merveille fut-ce que les murailles de Jéricho tombassent d'elles mêmes, par le seul bruit des trompettes sacerdotales (*Josué* 6) ! Quelle merveille, que tandis qu'ils combattoient contre leurs ennemis, Dieu combattit aussi en leur faveur, lançant d'en haut des pierres qui écrasoient leurs adversaires ! Si tout ceci vous semble peu de chose, dites-moi, je vous prie, si on a jamais vu ni même ouï parler d'un aussi grand miracle, comme fut celui que Dieu fit par Josué, lorsqu'il commanda au soleil de s'arrêter au milieu de sa course, afin que les victorieux eussent plus de temps à poursuivre leurs ennemis vaincus, et que le soleil obéissant au commandement d'un homme, demeura trois heures entières fixé en un même lieu ? Trouvez-vous après ceci que Dieu avoit eu raison de dire qu'il feroit des signes qui n'avoient jamais été vus dans le monde ? Mais passons maintenant à une autre chose encore plus admirable. Ce fut lorsque Dieu, (c'est-à-dire l'ange qui représentoit la personne de Dieu) descendit pour donner la loi au peuple. Il le fit avec une si grande majesté et une si grande splendeur, avec tant d'éclairs et de bruit de tonnerre (*Deut.* 4), que les flammes montoient jusqu'au ciel, et tout cela fut accompagné d'un grand et terrible son de trompette qui alloit toujours

en augmentant, et qui augmentoit aussi à proportion la crainte dans les cœurs de ceux qui l'entendoient. Ce fut de cette sorte que Dieu commença de parler à haute voix, tellement que tous l'ouïrent, lorsqu'il leur donna les lois qu'ils devoient observer. Mais ils en demeurèrent tellement épouvantés, qu'ils crièrent de loin à Moïse (*Exod.* 20) : *Parlez-nous dorénavant vous-même, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle plus, de crainte que nous ne mourions.* Et Moïse leur répondit : *Ne craignez point, car Dieu n'est venu de cette sorte que pour vous éprouver, et pour vous faire concevoir une extrême crainte de sa puissance, afin de vous détourner du péché.* Le même prophète parle bien hautement au peuple de cette venue de Dieu, lorsqu'il lui dit (*Deut.* 4) : *Recherchez dans tous les temps passés, depuis le jour que Dieu créa l'homme sur la terre, si depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, il est arrivé rien de semblable, et si jamais peuple a ouï parler Dieu comme vous l'avez vu et ouï.* Vous voyez en ceci, mon frère, une partie des merveilles que notre grand Dieu fit pour délivrer ce peuple, et pour le rendre fidèle et obéissant à ses lois. Je désire maintenant que vous deveniez bon philosophe, et que vous me disiez vous-même ce que devoit inférer et conclure le peuple qui avoit vu toutes ces merveilles.

Le Catéchumène. Il me semble en premier lieu qu'il devoit demeurer bien établi et bien confirmé en sa foi, et dans la connoissance du vrai Dieu par la vue de tant de miracles. Car puisqu'un seul pouvoit

suffire pour cela, à combien plus forte raison un si grand nombre et de si grands tous ensemble ! En second lieu, je crois qu'il étoit fort juste qu'il aimât de tout son cœur un maître qui avoit fait de si grandes choses pour le retirer de la dure captivité où il étoit détenu, afin de lui donner la terre de promesse. Je tiens en troisième lieu, qu'il étoit aussi très-juste qu'il craignît et qu'il obéît à un Dieu si puissant et si terrible, tel qu'il avoit paru lorsqu'il leur avoit donné la loi, et beaucoup plus encore dans les châtimens qu'il leur avoit fait souffrir après la loi, toutes les fois qu'ils avoient péché, parce qu'ils ne le firent jamais sans souffrir de grandes peines et plusieurs morts. Et par là nous voyons que ces signes extraordinaires qui parurent en donnant la loi, n'étoient pas de simples menaces pour faire seulement peur, mais aussi pour être exécutées; l'expérience le fit bien connoître dans le châtiment du péché que le peuple commit en l'adoration du veau, et dans le sacrifice qu'il fit à l'idole Phogor (*Num.* 25) ; car il mourut pour cela vingt-quatre mille hommes, et tous les principaux du peuple furent pendus par le commandement de Dieu. Voilà, ce me semble, la conséquence qu'on peut tirer de ce que vous venez de me dire.

Le Docteur. Vous avez fort bien raisonné là-dessus, mais voyons un peu si les mêmes hommes qui avoient vu tout cela, raisonnèrent de la même façon. Je ne veux point parler ici des péchés qu'ils commirent étant dans le désert. Je rapporterai seulement ce que dit l'Ecriture, qui est, que durant la vie des vieil-

lards, qui avoient vu les merveilles que Dieu avoit faites en leur faveur, ils gardèrent la foi ; mais que dès que ceux-ci furent morts, les autres quittèrent aussitôt leur libérateur et leur vrai Dieu, pour se plonger dans l'idolâtrie et dans tous les vices qui l'accompagnent. Aussi pour punition de ces péchés Dieu les livra tantôt aux Philistins, tantôt aux Madianites, et tantôt aux Ammonites. Lorsqu'ils se trouvoient dans cette oppression, ils avoient recours à Dieu, ils lui demandoient secours, et il les délivroit par son infinie miséricorde ; mais ils n'étoient pas sitôt en liberté et en paix (3 *Reg.* 11), qu'ils retournoient incontinent à leur idolâtrie accoutumée, jusqu'à délaisser Dieu entièrement pour adorer les veaux d'or que le méchant roi Jéroboam avoit fait faire (4 *Reg.* 17). Dieu les souffrit assez long-temps en cet état, jusqu'à ce que enfin il les chassa et les éloigna entièrement de lui, qu'il leur ôta la terre qu'il leur avoit donnée, et les mit sous la puissance du roi des Assyriens, qui les dispersa par toutes ses terres, sans que jamais ils pussent être rétablis en leur ancien royaume. La tribu de Juda ayant aussi persévéré dans la même impiété, fut à la fin réduite sous la captivité de Babylone, et Jérusalem et son temple brûlés et rasés jusqu'à terre.

Le Catéchumène. Tout ce que vous dites est vrai, mais je voudrois bien savoir à quel dessein vous m'avez raconté toutes ces histoires.

§ 3.

Suite du même discours.

Le Docteur. C'est pour vous faire voir plus clairement par cet exemple, ce que je vous ai dit naguères du merveilleux pouvoir de la croix. Le Fils de Dieu est venu au monde, non pas avec ce grand bruit et ce grand éclat de majesté, mais avec une humilité très-profonde; non pas avec terreur, mais avec douceur, non pas avec un grand bruit de trompettes, mais avec des paroles amoureuses; non pas en commandant aux hommes de ne point approcher de la montagne, mais en les invitant de s'approcher de lui; non pas avec un grand appareil pour faire connoître sa divinité toute-puissante, mais avec assez de bassesse pour être cru le fils d'un charpentier; non pas dans la splendeur des flammes de feu sur la montagne, mais en naissant très-pauvrement dans une étable; et ce qui est pis encore, en passant pour un trompeur et pour un séducteur de peuple; tellement qu'en cette qualité il fut pris, flagellé, battu de soufflets, couvert de crachats et enfin crucifié entre deux larrons, et moins estimé que Barrabas (*Joan.* 12). En cet état et sous des apparences si humbles, que pensez-vous qu'il ait fait envers les hommes ? O chose certainement merveilleuse ! ô vertu et puissance admirable de la croix ! Il a obtenu par elle ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses tonnerres et par ses éclairs; il a obtenu ce grand changement du monde dont je

viens de parler, et dont je parlerai encore bientôt ; il a obtenu que dans le monde il y eût cette grande sainteté et cette grande réformation qui s'y est vue. Que des troupes sans nombre d'hommes et de femmes de toutes conditions, qui vivoient auparavant comme des brutes, quittant leurs faux dieux, menassent une vie d'anges, comme vous avez pu voir. Qui ne voit qu'une si grande action n'a pu se faire sans la puissance du bras de Dieu? Et si toutes les Ecritures nous rendent témoignage, que personne ne peut vivre saintement sans la grâce du Saint-Esprit, lorsque nous verrons une si grande sainteté dans le monde, comment n'y reconnoîtrons-nous point la vertu et la faveur de cet Esprit saint?

Que sera-ce, si nous ajoutons à ce que nous venons de dire, que ce grand changement du monde avoit tant de fois été prédit par tous les prophètes? Qu'est-ce qu'Isaïe a plus souvent répété, avec une si grande magnificence de paroles? Mais combien l'a clairement prédit notre Sauveur même, lorsqu'il a dit : *Le monde va être jugé maintenant, et le prince de ce monde en va être chassé! Et dès que je serai élevé sur la croix, j'attirerai toutes choses après moi.*

Le Catéchumène. Je ne puis m'empêcher de révérer et d'adorer ce Seigneur, qui par ces divines paroles et par une si claire prophétie a donné tant de lumière à nos âmes. Car qui pouvoit prophétiser une si grande vérité tant d'années auparavant, sinon un Dieu? Et qui pouvoit la faire réussir dans tant de différentes parties du monde, si ce n'eût été un Dieu?

Tellement qu'en ceci nous avons, ce me semble, deux colonnes très-fortes et très-solides pour appuyer notre foi; l'une est la grandeur de l'œuvre même qui n'est le propre que d'un Dieu seulement, l'autre d'avoir été si long-temps auparavant et si clairement prophétisée par lui-même.

Le Docteur. C'est fort bien dit, et par ce que vous dites il paroît bien que vous êtes touché du Saint-Esprit qui vous enseigne; et quoique ce que je viens de dire pût suffire pour votre édification, je veux néanmoins vous le confirmer encore par cet exemple. Supposons qu'un grand médecin, tel que Galien, eût employé tous les meilleurs remèdes de son art pour la guérison d'un malade, sans qu'il eût rien avancé; et que bientôt après ayant abandonné ce malade, il le vît soudainement guéri sans le secours d'aucun remède; que feroit-il? que diroit-il? il diroit sans doute que cette guérison est miraculeuse, et qu'il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu faire. Rapportons, je vous prie, ceci à notre sujet. Vous avez vu dans ce que nous vous avons expliqué, d'un côté les miracles et les grâces sans nombre que Dieu faisoit à votre peuple pour l'attirer à son amour, et combien il lui faisoit de menaces, et lui envoyoit de châtimens pour le ramener à son obéissance et à sa crainte, sans que ce remède pût aucunement réussir; de l'autre côté vous voyez le changement et la réformation du monde, qui s'est faite sans ce grand bruit et sans ces terreurs et ces châtimens. Que peut-on, à votre avis, inférer de là, sinon ce que nous venons de dire, que ce triomphe

est l'ouvrage de la main du Très-Haut, et que tout autre bras que celui de Dieu n'étoit pas capable d'en venir à bout? Car si quelqu'autre chose eût pu faire ce bon effet, sans doute c'étoit la voie que Dieu avoit prise par les merveilles qu'il avoit faites avant que de donner sa loi, en la donnant, et après qu'il l'eut donnée. Et puisque nous voyons que ceci ne put pas suffire, il s'ensuit que la seule vertu de la grâce qui nous fut donnée par le mystère de la croix, a pu faire réussir une si grande action; falloit il, à votre avis, quelque chose de plus puissant que cette considération, pour ouvrir les yeux de ceux qui sont encore dans leur aveuglement?

Mais afin que vous voyiez combien il y a de raison en tout ceci, je veux vous raconter une histoire qui vous consolera beaucoup sans doute, quoiqu'elle me fera prolonger ce discours un peu plus que je n'avois dessein de faire. Il est écrit dans la vie du grand saint Basile, évêque de Césarée, qu'il y avoit dans sa ville un célèbre médecin, juif de nation et de profession, lequel étoit si expérimenté à faire ses pronostics, que jamais il ne manquoit de juger le temps précis de la mort de ses malades; il fut appelé pour traiter saint Basile dans la dernière de ses maladies, et ayant employé tous les meilleurs remèdes de son art, sans lui apporter aucun soulagement, il vint à la fin à désespérer tout-à-fait de sa guérison. Le saint prélat aimoit fort ce médecin, parce qu'il devoit mourir chrétien, et toutes les fois qu'ils étoient seuls ensemble, il lui parloit de la foi, et l'exhortoit à se faire baptiser. Mais il

n'en avoit jamais rien voulu faire, témoignant tout au contraire qu'il étoit résolu de mourir dans la foi de ses pères. Enfin, Dieu ayant voulu appeler à soi son serviteur Basile et lui donner part à sa gloire, et le Saint se jugeant en cet état, il envoya appeler ce médecin nommé Joseph, à qui il tendit le bras, en lui demandant, que vous semblet-il de ma santé? Le médecin lui répondit, qu'il feroit fort bien de disposer de son Eglise et de ses affaires, parce qu'il ne devoit pas encore vivre long-temps. Saint Basile lui repartit : je vois bien que vous ne savez ce que vous dites; et le juif lui redit : je le sais si bien, que votre vie doit certainement finir avec le soleil. Le Saint lui ayant répliqué : mais que sera-ce, si je suis vivant jusqu'à demain matin? le juif lui répondit : cela ne peut être, car vous n'avez pas une demi-heure à vivre, et vous ne sauriez prolonger votre existence jusqu'au coucher du soleil. Le Saint lui dit encore : mais si demain à midi je suis encore vivant, qu'en direz-vous? Joseph répondit : je mourrai moi-même. Oui, lui repartit saint Basile, vous mourrez véritablement au péché, mais vous vivrez à Jésus-Christ. Et le juif lui répondit encore : j'entends bien ce que vous voulez dire, et lui fit de grands sermens, que s'il vivoit jusqu'au temps qu'il lui avoit dit, il se feroit baptiser. Le Saint alors passionné pour le salut de cette âme, demanda à Dieu qu'il lui plût de prolonger sa vie jusqu'à ce temps-là; le lendemain au matin il fit venir son médecin, lequel croyant qu'il fût déjà mort, et ne pensant à rien moins qu'à le voir en vie, alla à son logis; mais l'ayant

trouvé vivant, il se mit à dire tout haut : il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, et dès à présent je renonce de tout mon cœur à la loi dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici ; je prends Jésus-Christ pour mon Dieu et pour mon Seigneur, et je demande le baptême pour moi et pour toute ma famille. Je veux donc, dit le Saint, vous baptiser ; et le médecin lui ayant dit qu'il étoit trop foible pour faire cette action, le saint évêque lui répondit : puisque j'ai pour moi celui qui donne la vie, il pourra bien aussi me donner la force nécessaire pour cela. Alors il se leva, il alla avec lui à l'église, le communia et laissa le troupeau que Dieu lui avoit donné en charge, augmenté de cette brebis. Le juif converti commença aussitôt à distribuer ses biens aux pauvres très-charitablement. Et le saint évêque ayant demeuré jusque sur les trois heures du soir à l'église, à rendre grâces à Dieu de son départ de cette vie et de la conversion de cette âme, et prenant congé de son peuple et de tout son clergé qui l'accompagnoit, rendit son âme bienheureuse à son Créateur. Comme on eut dit au nouveau converti que le Saint avoit expiré, il s'en approcha, et en lui baisant les pieds, il dit tout haut : ô mon saint et bienheureux père ! si vous n'aviez pas encore voulu mourir, vous ne seriez certainement pas mort.

§ 4.

Le Catéchumène. Il est vrai que je suis infiniment consolé du récit d'une si belle histoire, qui me fait voir

combien a de moyens ce Seigneur très-charitable, pour appeler les âmes à soi.

Le Docteur. Je viens donc à conclure une seconde fois par cet exemple, ce que j'avois déjà conclu, savoir, que comme ce médecin vit que les plus excellens de ses remèdes ne pouvoient prolonger d'un seul jour la vie de ce saint évêque, et que néanmoins cela se faisoit par un autre moyen, il reconnut que cette prolongation étoit surnaturelle et miraculeuse, et là-dessus convaincu par la force de ce miracle, il se convertit. Ainsi voyant que les plus excellens remèdes que Dieu donna au monde en publiant sa loi, n'ont pu servir pour guérir les iniquités de son peuple, et voyant néanmoins que par d'autres voies il n'a pas laissé de réformer et de sanctifier une infinité de peuples, que devons-nous faire, sinon avouer que c'est un effet de la toute-puissance de son bras ? Tellement que si nous venons à bien considérer ceci, nous trouverons que le Fils de Dieu a bien plus fait envers les hommes par l'humilité que par la majesté; plus par la pauvreté de sa vie, que par la grandeur de sa gloire; plus en pleurant dans la crèche de Bethléem, que tonnant et lançant des foudres et des éclairs; et plus enfin par la mort ignominieuse qu'il souffrit sur le mont de Calvaire, que par les splendeurs de gloire qu'il fit paroître sur le mont Sinaï. Après ceci, qui ne sera dans l'admiration et dans l'étonnement de la grandeur du pouvoir que Dieu nous a fait paroître dans sa foiblesse ? Le prophète Elisée eut le pouvoir à la vérité de rendre les eaux salutaires et douces avec du sel; mais Jésus-

Christ, par l'ignominie de sa croix dont les hommes étoient scandalisés, a attiré les hommes à sa loi. Après tout ce grand bruit de tonnerres, les hommes ne laissèrent pas d'abandonner Dieu pour adorer les idoles; et les hommes, après l'humilité et l'ignominie de la croix de Jésus-Christ, ont renversé et foulé aux pieds les idoles pour adorer Jésus-Christ.

Nous devons par ce long discours, conclure absolument ce que nous avions proposé au commencement, qui est, qu'en la croix et en la mort de notre Sauveur, il n'y a eu nulle sorte d'ignominie, mais au contraire une très-grande gloire, par les avantages signalés qui en sont résultés; parce que, par l'excellence des effets, nous devons juger de la bonté de leurs causes. Et puisqu'il est très-vrai, comme dit notre Sauveur, que l'arbre se connoît par le fruit, quel vous semble-t-il que doit être l'arbre de la croix, qui a produit de tels fruits (*Matth.* 7)? Vous voyez donc par tout ce que je viens de dire, avec combien de raison l'Apôtre a pu dire aux Corinthiens (1. *Cor. c.* 1): *Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est une chose que les Juifs prennent pour scandale, et les gentils pour folie; mais ceux que Dieu a appelés à soi parmi les uns et les autres, reconnoissent et avouent que toute la puissance et la sagesse de Dieu est enfermée dans la croix.*

Le Catéchumène. Vous avez si bien conclu, et si bien prouvé votre proposition, que je n'ai plus rien à vous demander là-dessus; néanmoins, s'il vous reste encore quelque chose à me dire, ne me le refusez

point, je vous supplie, car cette matière est si belle, que je ne me lasserai jamais d'en ouïr parler.

Le Docteur. Il vous faut donc entièrement satisfaire, et pour cela je m'en vais ajouter aux deux causes que je vous ai déjà expliquées de la passion sacrée de notre Sauveur, une troisième, de laquelle il revient encore un autre merveilleux fruit; mais ce sera beaucoup plus brièvement que je n'ai fait sur le reste, parce qu'il en est parlé fort au long dans une autre partie de cet ouvrage. Vous devez donc tenir pour constant, ainsi que je vous en ai averti plusieurs fois en traitant de cette matière, que la principale fin de la venue de notre Sauveur et de tout ce qu'il a fait en ce monde, a été la gloire de son Père céleste, et que la sanctification de l'homme, comme moyen, tend à cette même fin. Sachez avec cela que la chose par laquelle Dieu a été le plus glorifié en ce monde, a été par le sang et par la force invincible des martyrs, parce que c'est la plus grande marque de la vraie charité, le plus grand sacrifice qui puisse lui être offert, et enfin le dernier effort que la créature raisonnable puisse faire, aidée de la grâce divine. Car encore que les anges glorifient Dieu dans le ciel, ils ne le glorifient pas en la manière que font les martyrs. Je laisse à part la sainteté de tant de saints pontifes, de confesseurs, de vierges; je laisse ce nombre infini de religieux de l'un et de l'autre sexe, qui comme nous avons dit, sont tous des fruits de l'arbre de la croix; mais le nombre des seuls martyrs est si grand dans toutes les conditions, soit d'hommes, de femmes, de

filles et d'enfans; la constance et la fidélité qu'ils ont gardée à leur maître et à leur créateur si grande au milieu des cruels tourmens qu'on leur a fait souffrir, que quand même Dieu n'auroit retiré de toute la création et de la rédemption du monde par son sang, que la seule gloire qui lui revient de ce côté là, tout ce qu'il a fait auroit été fort bien employé pour un si digne sujet. Mais nous parlerons en un autre lieu de la grandeur de cette gloire; parce qu'une chose de si grand mérite ne se peut pas expliquer en peu de paroles.

Le Fils de Dieu savoit donc fort bien qu'il devoit y avoir un nombre infini de martyrs dans son Eglise, tant d'hommes que de femmes, de vieillards, d'enfans et de filles, lesquels devoient par leur mort offrir ce grand sacrifice de gloire à son Père éternel. Il savoit encore qu'il n'y avoit rien qui les pût fortifier, ni les consoler davantage dans leurs peines et dans leurs martyres, que de voir ce que le Fils de Dieu même avoit enduré pour eux. Ce fut aussi de cette force divine que sainte Marguerite étoit animée, lorsqu'elle eut le courage de faire cette généreuse réponse au tyran, qui la pensoit vaincre par ses promesses et par ses menaces: « Ne pensez point, ô juge, me vaincre, » ni par vos cajoleries, ni par vos menaces; mon » cœur ne s'éloignera jamais pour tout cela de la fi» délité qu'il doit à son Maître, car je suis servante de » Jésus-Christ, qui a souffert la mort pour moi; et » puisqu'il est mort pour moi, je suis obligée aussi de » mourir pour lui. » Comme donc notre Sauveur, qui

désiroit si ardemment la gloire de son Père éternel, savoit combien il devoit être glorifié par la foi et par le sang de tant de martyrs, et combien ils prendroient de courage le voyant à leur tête, prenant en main l'enseigne de la croix, comme le prince et le plus grand de tous les martyrs, il se mit en devoir de souffrir non pas une mort, mais mille morts, s'il en eût été besoin, pour une si bonne cause. Jugez par là combien la mort de Jésus-Christ fut un moyen convenable pour la fin principale qu'il s'étoit proposée, qui étoit la gloire de son Père.

Le Catéchumène. Je ressens dans mon âme une consolation extrême d'apprendre si distinctement les principaux motifs qui ont porté notre Sauveur à souffrir la mort; ils me prouvent clairement ce que vous m'aviez proposé dès le commencement, qu'en la passion de notre Sauveur, non-seulement il n'y avoit pas d'ignominie, mais au contraire beaucoup d'honneur et de gloire. Mais puisque ce mystère est si haut, quand même toute notre vie seroit employée à le considérer, le temps nous manquant plutôt que la matière de parler d'un si digne sujet; puis même que l'Apôtre se glorifie de ne savoir rien autre chose que Jésus-Christ crucifié, je voudrois, si vous l'aviez agréable, vous faire encore là-dessus une autre question, qui est, que puisqu'il est vrai qu'une seule goutte du sang de Notre-Seigneur étoit plus que suffisante pour racheter le monde à cause de la dignité infinie de sa personne, quelle peut être la raison qui l'a porté à vouloir répandre tout son sang et à souffrir une mort

si

si douloureuse, et accompagnée de tant d'injures et d'ignominies?

Le Docteur. Les fruits inestimables que produisent ces douleurs et ces ignominies, répondent suffisamment à cette question; néanmoins je ne veux pas laisser de vous donner encore trois autres raisons, pour lesquelles notre Sauveur a si volontiers embrassé toutes ces peines. Pour vous les faire mieux comprendre, il faut que vous vous souveniez premièrement de ce que je viens de vous dire, de la fin principale que notre Sauveur s'étoit proposée en sa sacrée passion. Et en second lieu il faut que vous sachiez aussi ce que personne n'ignore, qui est, que lorsqu'une personne de fort basse condition a fait une injure notable à un roi, ou à un prince, la justice ne se contente pas de punir sa témérité par les peines ordinaires dont on châtie les injures qui se passent entre les personnes égales; et qu'au contraire, plus la personne offensée est relevée en dignité, plus la punition de l'injure qui lui a été faite est grande; et que plus cette punition est grande, plus la satisfaction de la personne offensée l'est aussi, parce que la grandeur du châtiment revient à sa plus grande gloire. Rapportons ceci à ce que nous traitons, et disons que Jésus-Christ notre Sauveur avoit une ardeur incroyable pour la gloire de son Père éternel, que tous les hommes avoient si grièvement offensé, lui qui par le mouvement de sa charité infinie avoit entrepris de satisfaire pour ces injures, et qui savoit que plus la satisfaction seroit grande, plus l'offense seroit effacée, et la gloire de la personne

offensée plus relevée; que devoit donc faire celui qui avoit tant d'amour pour la gloire de son Père? Ne devoit-il pas accumuler peines sur peines, douleurs sur douleurs et injures sur injures, afin que la personne qui avoit été méprisée, vînt à être d'autant plus honorée, que la satisfaction seroit plus entière? Je vous dis bien davantage, que l'ardeur qui possédoit cette âme très-sainte, de satisfaire par ses douleurs à cette offense, étoit si grande, que tout cela lui sembloit peu de chose, et que s'il eût été nécessaire de souffrir pour ce sujet jusqu'à la fin du monde, elle avoit de la charité et de la volonté pour cela et pour beaucoup davantage. C'est pourquoi notre Sauveur voulut dans sa passion être abandonné de son Père et de soi-même, afin que souffrant sans aucune sorte de consolation ni de soulagement, la satisfaction qu'il offroit fût d'autant plus grande que ses douleurs seroient plus sensibles et plus privées de consolation. Elles furent si grandes aussi, que la seule imagination produisit le plus étrange effet qui se soit jamais vu, qui fut une sueur de sang, lequel coula jusqu'à terre. Quelle pouvons-nous donc croire que fut la douleur de cette âme très-sainte, puisque par l'expérience elle en donnoit de si étranges marques?

Cette majesté infinie du Père demeura aussi tellement et si pleinement satisfaite par un si grand sacrifice, offert par une personne si relevée et embrasée des flammes de cette ardente charité qui brûloit dans ce sacré cœur, que ce sacrifice lui fut beaucoup plus agréable que tous les péchés du monde ne lui avoient

été désagréables ; et il reçut bien plus d'honneur par ce service, qu'il n'avoit reçu de déshonneur par toute la désobéissance des hommes, au moins à leur égard. Mais si vous êtes surpris d'admiration, voyant par combien de sortes d'injures les Juifs offensèrent la personne de notre Sauveur, l'habillant tantôt de blanc, et tantôt de rouge, tantôt comme un fou et tantôt comme un roi feint et par moquerie ; considérez aussi, je vous prie, combien les hommes ont inventé de sortes de péchés pour offenser Dieu, et vous jugerez s'il n'étoit pas juste que toutes ces malignes inventions qui avoient été trouvées pour offenser cette infinie majesté, fussent réparées, purgées et effacées par ces inventions d'injures commises contre la personne de celui qui venoit satisfaire pour toutes sortes d'injures, afin que par ce moyen chaque sorte d'injure fût effacée par une autre.

Le Catéchumène. Combien grand et profond est ce mystère, et combien avons-nous besoin d'une lumière de Dieu bien particulière pour pénétrer dans les merveilles qui y sont enfermées ! Parce que celui qui regardera notre Sauveur avec les yeux de la chair au milieu de tant d'affronts, ne pourra s'empêcher de croire que cela est infiniment indigne d'une si haute majesté ; mais si l'on le considère aussi avec les yeux de la foi, et si l'on pénètre bien les causes et le rapport qu'il y a dans toutes les circonstances de ce mystère, tant s'en faut qu'on puisse demeurer scandalisé de voir souffrir notre Sauveur pour la gloire de son Père, qu'au contraire il y aura sujet de s'étonner de ce que celui qui avoit tant de zèle et d'ardeur pour son avancement, n'enduroit pas encore davantage.

Le Docteur. Véritablement il ne souffrit à nos yeux qu'autant que nous voyions, mais aux yeux de son Père il souffrit autant qu'il voulut souffrir. Parce que devant ces yeux divins les désirs sont de même prix et de même valeur que les effets, comme nous voyons dans le sacrifice d'Abraham. De sorte que si vous êtes en admiration de la grandeur des désirs de notre Sauveur et de son zèle si ardent pour la gloire de son Père, jetez un peu les yeux, et considérez tout ce que reçut cette sacrée humanité, dans l'instant qu'elle fut créée, qu'elle fut unie avec le Verbe divin, enrichie et embellie de toutes les grâces et de toutes les excellences que nous vous avons expliquées; et vous jugerez bientôt combien légitime est la cause de ce grand et infini amour. Vous verrez avec cela l'ordre et le rapport de toutes les choses qui concernent ce mystère, et alors votre âme demeurera entièrement satisfaite, et entrera dans une très-profonde admiration de la bonté et de la sagesse de celui qui a disposé toutes ces choses avec un si bel ordre.

Voilà la première cause qui a porté notre Sauveur à faire choix d'une mort si douloureuse et si ignominieuse. La seconde a été pour donner exemple, courage et consolation à une infinité de martyrs qui ont infiniment glorifié leur Créateur par la gloire de leurs souffrances. Mais la troisième consiste dans les fruits inestimables qui sont provenus de ces souffrances. Nous en avons traité fort au long dans la quatrième partie de cet ouvrage, où nous avons fait voir plusieurs exemples qui sont autant de motifs par lesquels

nous sommes excités à embrasser toutes sortes de vertus, mais principalement à aimer ce Seigneur qui a tant souffert par le seul désir, et par l'amour très-ardent qu'il avoit pour nous et pour notre salut.

IX.e DIALOGUE,

Où il est traité des raisons qui doivent enflammer notre volonté d'amour pour notre Rédempteur.

Le Catéchumène. Jusqu'ici vous avez si bien parlé de ce qui peut servir à nous confirmer en la foi, et à donner des lumières à nos esprits, par la connoissance des choses qui regardent ce divin mystère, qu'il me semble que j'en suis pleinement instruit, et en effet c'étoit ce qui importoit le plus à la condition d'un catéchumène, dans laquelle je suis; mais parce que le principal fruit de mon instruction est la charité, je voudrois bien qu'il vous plût de passer un peu au delà des bornes de la doctrine, et que comme vous avez parlé de ce qui touche les lumières de l'entendement, il vous plût aussi me dire les choses qui me peuvent enflammer d'amour pour notre Rédempteur; car il me semble qu'un si grand bienfait demande un grand amour, et qu'on ne sauroit payer que d'amour, ce qui procède d'un si violent amour.

Le Docteur. Nous avons autant de raisons et de motifs d'aimer notre très-doux Rédempteur, qu'il a souffert de blessures en son corps très-sacré; parce

que, comme il n'y en a point qui ne nous témoigne son amour, il n'y en a point aussi qui ne nous demande un amour réciproque. Mais parce que nous n'aurions jamais assez de temps pour raconter tous les puissans motifs que cette grande œuvre nous fournit pour aimer notre libérateur, et que d'ailleurs nous en avons parlé bien au long en divers endroits de ce livre, je vous dirai seulement ici et en peu de mots deux raisons que j'ai voulu choisir : l'une sera tirée de la grandeur de ce bienfait, et l'autre de la grandeur de la bonté divine, qui paroît beaucoup mieux en ceci qu'en toutes ses autres œuvres. Il est bien vrai néanmoins que durant cette vie nous ne saurions connoître parfaitement la grandeur de ce signalé bienfait, parce que comme nous ne saurions comprendre la grandeur de la gloire et de la beauté de notre Créateur, jusqu'à ce que nous le voyions, nous ne saurions non plus connoître la grandeur du bienfait de notre Rédempteur, jusqu'à ce que nous jouissions dans le ciel du principal de ses fruits, qui est celui de la gloire éternelle. Et en effet lorsque le juste se trouvant entre les chœurs des anges, verra face à face cette beauté infinie de son Créateur, et qu'il jouira par là des plaisirs inestimables de la gloire, sans crainte d'en être jamais privé; qu'il reconnoîtra qu'un si grand bien lui est principalement arrivé par ces précieuses plaies dont il verra les empreintes sur le corps même de son Sauveur, pour un souvenir éternel de ce bienfait, il en saura alors seulement la grandeur, et ce sera alors aussi qu'il viendra à se dissoudre pour ainsi

dire, et à se fondre en l'amour de celui qui l'a rendu digne d'un si grand bien : ce sera alors qu'il adorera avec un respect extrême et avec une reconnoissance infinie ces glorieuses marques, qui ont été les causes d'un si grand bien, et les vraies portes par lesquelles il est entré dans la jouissance de cette suprême félicité. O quelles voix de louange résonneront alors dans sa bouche ! ô avec quels sentimens d'amour et de gratitude témoignera-t-il la reconnoissance de ce bienfait ! Mais encore que nous ne soyons pas capables de cette connoissance durant cette vie, nous ne devons pas laisser pour cela de rendre grâces et de donner des bénédictions et des louanges à la bonté de ce Seigneur, qui a pris tant de compassion de nos misères, et qui au lieu des peines et des châtimens que nous avions mérités, a converti sa juste colère en miséricorde, a pris sur soi la peine qui nous étoit due, et a satisfait pour nos péchés afin de nous réconcilier avec son Père. Les paroles de nos actions de grâce seront celles d'Isaïe, et les fidèles mêmes les chanteront devant Dieu lorsqu'ils auront le bonheur d'être en sa présence. *Je vous louerai, Seigneur, parce qu'étant irrité contre moi, vous avez apaisé votre colère, et qu'il vous a plu de me consoler. Voilà mon Dieu qui est devenu mon Sauveur; je vivrai maintenant en assurance, et n'aurai plus aucun sujet de craindre, car c'est lui qui est ma force et ma louange, et l'auteur de mon salut. Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur, et en ce jour-là vous direz : Louez le Seigneur, et invoquez son saint nom; an-*

noncez parmi les peuples les inventions de sa miséricorde ; chantez au Seigneur, qui a fait des choses magnifiques, et publiez-les par toute la terre.

Le Catéchumène. Vraiment voilà des paroles de grande dévotion, de grande consolation et de grande confiance, et nous devrions les avoir toujours imprimées dans nos cœurs, puisqu'elles nous expriment si divinement la grandeur de ce bienfait. Voilà donc la première cause qui doit enflammer nos âmes en l'amour de notre rédemption ; mais enseignez-moi maintenant la seconde que vous m'avez proposée.

Le Docteur. Cette seconde cause qui nous doit exciter à cet amour, est, comme je vous ai déjà dit, la bonté extrême qui reluit dans ce mystère ; et sur cela vous devez savoir que le bien est l'objet, ou, pour parler plus clairement, le but où vise toujours la volonté ; aussi n'y a-t-il point de cause qui la meuve si puissamment que celle-ci. Or, pour connoître cette bonté suprême, nous devons toujours nous souvenir de cette parole si célèbre de saint Denis, tant de fois répétée dans cet ouvrage : que la nature du bon est d'être infiniment communicatif de soi-même, c'est-à-dire, qu'il veut toujours communiquer à tous le bien qu'il possède, et les rendre semblables à soi : d'où il s'ensuit, que plus une chose sera bonne, plus elle sera portée à communiquer le bien qui est en elle.

Le Catéchumène. Cela sans doute s'ensuit des choses que vous m'avez dites ; car si nous avons accoutumé de dire, que le blanc divise la vue, et que le noir la rassemble, il s'ensuit de là que plus il y aura de

blanc dans une couleur, plus la vue sera divisée, et qu'au contraire plus il y aura de noir, plus elle sera ramassée. Cette même conséquence doit être tirée de la nature du bien, lequel plus il sera grand, plus il désirera aussi cette communication.

Le Docteur. Vous dites bien ; et de là il s'ensuit, que Dieu étant souverainement bon, aura toujours le désir de se communiquer à ses créatures, selon la capacité de chacune, comme dit le même saint Denis, pourvu qu'il n'y ait point de résistance de leur côté. Mais à ne parler que des créatures douées d'intelligence comme les anges et les hommes, qui sont capables des plus grands biens, il est certain que Dieu désirera toujours souverainement de les rendre semblables à soi-même, c'est-à-dire, bons et saints, et après cela bien heureux, ainsi qu'il est lui-même : ç'a donc été ce grand désir de nous communiquer sa bonté et sa sainteté, qui l'a porté à relever l'homme tombé par terre, et quoiqu'il eût plusieurs moyens pour faire réussir ce dessein, il n'a pas eu tant d'égard à ce qu'il pouvoit faire, qu'à ce qui étoit plus convenable pour notre sanctification, et pour la perfection de son œuvre. Il a donc vu que le moyen le plus excellent et le plus convenable pour cette fin, étoit de faire une nouveauté la plus grande et la plus admirable de toutes celles qui pouvoient jamais être imaginées, qui étoit de se faire Dieu-homme, afin que puisque c'étoit un homme qui avoit détruit le monde, ce fût aussi un homme qui le rétablît : tellement qu'en tant qu'homme il pût satisfaire à la faute commise par l'homme,

et mériter pour lui; et qu'en tant que Dieu, il donnât cette sainte humanité pour une œuvre aussi grande qu'étoit la rédemption du genre humain. Premièrement donc ce Rédempteur tout bon et tout puissant, a voulu qu'en cette œuvre, outre la miséricorde, tous les termes de la justice fussent exactement observés, afin que ces deux sœurs, la miséricorde et la justice, qui accompagnent toutes les œuvres divines, ne manquassent pas en celle-ci. C'est pourquoi il a voulu aussi prendre sur soi la dette de tous nos péchés, et satisfaire pour eux, offrant pour cela, non pas le sang des agneaux, ou des veaux, comme on faisoit autrefois, mais le sien propre, et sa très-pure et très-innocente vie, afin que par la mort qu'il ne devoit pas, il payât pour celle que nous avions tous méritée par le péché. Pensez donc, mon frère, à l'histoire de cette sacrée mort, avec toute la dévotion et avec toute l'humilité qu'il vous sera possible, non pas seulement superficiellement, mais avec toutes les circonstances dont elle fut accompagnée, et principalement à ces trois-ci : la dignité de la personne qui a enduré, l'indignité des choses qu'elle a endurées, et par-dessus tout à la cause pour laquelle elle a enduré; parce que cette dernière considération vous touchera sans doute beaucoup plus que toutes les autres.

Lorsque vous vous serez établi sur ce fondement, levez aussi les yeux de votre âme pour considérer la majesté de celui qui endure, et vous verrez que c'est ce Seigneur qui porte écrit, comme dit saint Jean, sur sa cuisse et sur son habit ces paroles (*Apoc.* 19) : *Roi*

des rois et Seigneur des seigneurs. Celui qui, comme dit le même Evangéliste, est l'*Alpha* et l'*Omega,* c'est-à-dire, le commencement et la fin de toutes choses. Celui qui, selon Job (*c.* 22), *étend tout seul les cieux, qui marche sur les ondes de la mer, qui commande au soleil de ne se lever point au matin, et il le fait; et aux étoiles de ne point donner de lumière, et elles obéissent.* Celui qui fait, comme dit le même Saint, *des choses grandes, admirables, incompréhensibles et infinies.* Celui *qui est servi*, selon Daniel, *par des milliers de millions d'anges, qui est accompagné de dix fois cent mille millions de ces esprits célestes.* Celui *qui d'un simple mouvement de sa volonté a créé toute cette grande machine du monde;* et celui *devant la face duquel tout ce qu'il contient n'est pas plus,* comme dit le Sage (*c.* 11), *qu'une goutte de rosée qui tombe le matin.* Ce grand Dieu si puissant et si redoutable est donc celui qui de son propre mouvement a voulu souffrir tant de diverses sortes de douleurs et d'injures, afin de compenser et de satisfaire pour toutes ces diverses inventions de plaisirs et de péchés, par lesquels les hommes avoient offensé leur Créateur. Mais il les souffrit avec tant de bonté et de bonne volonté, qu'il ne lui en fut fait aucune durant le cours de sa sacrée passion, qu'il ne voulût bien souffrir, ne désirant pas toutefois le péché de ceux qui les lui faisoient, mais se servant de leur méchanceté pour notre salut et pour notre remède. Tellement que ce fut pour l'amour de nous qu'il voulut être pris comme un voleur, qu'il voulut être couvert de

crachats comme un blasphémateur, qu'il voulut être moqué d'Hérode comme un fou, couronné d'épines comme un roi feint et ridicule, diffamé comme un trompeur, accusé comme un séditieux, et enfin condamné à mort, et à la mort infame de la croix; « de » sorte que ce Seigneur qui, comme dit Isaïe, tient » suspendue de trois doigts toute la masse de la terre, » fut attaché de trois clous à la croix. Celui qui est la » gloire et la beauté des anges, fut crucifié entre des » larrons. Celui à qui dès le matin les étoiles disent » des louanges, et de qui la gloire est publiée par les » enfans de Dieu, n'entendit que des injures et des » blasphèmes des pécheurs. Celui dont la beauté est » admirée par le soleil et par la lune, fut couvert et » enlaidi de plaies comme un lépreux. Celui dont la » face est le plus bel objet des anges, et qu'ils vou» droient contempler sans cesse, fut défiguré et obs» curci par la présence de la mort. Celui dont les sé» raphins chantent les louanges dans le ciel, disant à » haute voix: Saint, Saint, Saint, fut chargé de blas» phèmes par les méchans sur la terre, criant sans » cesse, qu'il meure, qu'il meure, qu'il soit crucifié, » qu'il soit crucifié. Celui devant lequel, comme dit » Isaïe, toutes les nations du monde sont comme si » elles n'étoient point, fut mis en comparaison avec » Barrabas, et moins estimé que lui. Celui qui est la » fontaine de toutes les délices du paradis, fut abreu» vé de fiel et de vinaigre. Celui qui revêtit les cam» pagnes de toutes leurs beautés, fut étendu tout nu » sur la croix. Celui qui est la mer de tous les trésors

» et de toutes les richesses n'eut pas seulement de » quoi reposer sa tête. Celui devant la face duquel les » colonnes du ciel tremblent, et devant qui les intel- » ligences qui meuvent les cieux, sont à genoux, fut » méprisé par les soldats qui, fléchissant les genoux » devant lui par moquerie, lui crachoient au visage, » et lui donnoient des soufflets. Qu'a donc été tout » ceci, sinon l'un des plus cruels spectacles, et l'une » des plus horribles tragédies que l'esprit humain » pouvoit jamais inventer ? » Les soldats voulurent avoir pour spectateurs tous les gardes du président qui étoient en grand nombre; et en leur présence ils le vêtirent d'un vieil habit de pourpre; ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête et un roseau pour sceptre royal à la main; et lui faisant toutes les cérémonies qu'on rend aux rois, ils se mettoient à genoux devant lui et lui disoient : Nous vous saluons, roi des Juifs. Mais en même temps ils lui couvroient de crachats le visage, ils lui arrachoient le roseau des mains pour lui en donner sur la tête, ils le chargeoient de soufflets, et tout cela étoit pour eux une matière de risée. Ceci ne fut pas une action particulière d'un seul soldat, tous en firent de même, n'y en ayant aucun qui ne se piquât d'être ministre de cette cruelle fête, et qui ne voulût éprouver la force de son bras sur cette divine face. Mais pour lui, il ne mettoit point les mains au-devant, ni ne tournoit pas seulement le visage, afin d'accomplir parfaitement ce qu'il avoit prophétisé lui-même par Isaïe : *Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui crachoient contre moi et qui me frappoient.*

Puisque tout ce récit est une vérité qui n'admet ni doute ni contradiction, je vous demande ce que pouvoit faire de plus cette majesté divine? Qu'est ceci, Seigneur? Quel est cet abîme de bonté, de miséricorde et de charité? Vous avez fait toutes choses avec nombre, poids et mesure. La mer est grande et la terre aussi, mais elles ont leurs bornes. Les cieux sont encore plus grands, mais ils ont aussi leur mesure. Le nombre des étoiles est grand, mais vous les comptez et les appelez chacune par son nom. Il n'y a qu'en cette œuvre de votre immense bonté pour les hommes, où vous ne voulez garder ni nombre, ni poids, ni mesure; vous avez au contraire voulu passer au delà de toutes les bornes, au delà de tous les désirs, surmonter toutes les espérances et aller par delà tout ce qui se pouvoit imaginer, en vous offrant à tant de cruelles peines, en souffrant tant d'injures, et en versant sur nous une si grande abondance de grâces, si nous voulons ouvrir nos cœurs pour les recevoir.

§ 1.

Cette action étant la plus extraordinaire et la plus admirable de toutes celles qui ont jamais été faites dans le monde, et personne ne se portant à faire des choses grandes, sans s'en proposer de grands intérêts et de grandes récompenses, quelle raison, ou quel intérêt peut avoir fait résoudre notre Sauveur de s'exposer à de si grandes peines? Lorsque les martyrs étoient dans les tourmens, ils prenoient cou-

rage et trouvoient même de la douceur et de la consolation dans l'espoir de la récompense qui leur étoit proposée. Saint Paul savoit avec certitude qu'une couronne de justice l'attendoit, qui lui étoit préparée par la main de Dieu; David disposoit son âme à observer les commandemens de Dieu, à cause de la récompense qu'il en espéroit. Mais vous, Seigneur, que pouviez-vous espérer de toutes vos peines et de toutes vos souffrances? Il est certain qu'il ne vous pouvoit arriver rien de nouveau. Qui vous obligeoit donc, grand Dieu, à prendre sur vous un si pesant fardeau? Etoit-ce pour quelque nouvelle joie que vous en pussiez recevoir? Cela ne peut être, puisque votre félicité est toute parfaite; vous en arrivoit-il ou un accroissement de puissance, ou quelque nouvelle science, ou une plus ample juridiction? nullement sans doute, parce que vous possédez tout le pouvoir, toute la science et un empire absolu sur toutes les choses. Ce sera peut-être quelque nouvelle gloire qui sera ajoutée à la vôtre? Mais ceci ne se peut pas seulement imaginer, parce que votre divine substance est tellement immuable, tellement exempte de changemens et si remplie de tous biens, qu'il ne peut lui arriver ni de nouveauté, ni d'altération, ni d'accident, ni aucune sorte de mutation, à cause de l'extrême simplicité et de l'extrême pureté de votre divinité souveraîne. De sorte que quand même vous auriez créé mille mondes, et que tous ensemble seroient occupés à chanter vos louanges, votre gloire n'en seroit non plus augmentée, qu'elle ne seroit diminuée quand ils seroient tous ré-

duits au néant. Puisque tout ceci, grand Dieu, ne peut avoir lieu en vous, pourquoi avez-vous voulu vous charger de cette croix si pesante? Qui est-ce qui veut aller à la guerre à ses dépens? Qui est-ce qui veut planter une vigne et n'en pas recueillir les fruits? Qui est-ce qui veut nourrir un troupeau de brebis et n'en pas goûter du lait? Qui est-ce qui veut faire quelque action que ce soit sans en attendre quelque utilité?

Mais si tout ceci ne vous a point pu obliger à souffrir toutes ces peines, peut-être que vous l'avez été par les prières ou par les services des hommes; mais nous savons bien que cela ne peut pas être, parce que sans le secours et le fruit de votre sacrée passion tous les hommes naissoient enfans de colère et vos ennemis; de sorte qu'ils ne pouvoient ni mériter, ni faire d'actions agréables à vos yeux très-purs. Il faut donc avouer que rien de tout ceci ne vous a pu toucher, et que vous ne l'avez été que de votre propre charité, de votre propre bonté et de votre miséricorde. Il est vrai, Seigneur, que si votre nature divine pouvoit souffrir que vous fussiez passible, nous ne serions pas si fort étonnés de votre passion; mais de voir que ne pouvant souffrir en votre propre nature, vous ayez eu un si violent désir de souffrir pour notre bien que vous ayez voulu trouver cette invention si étrange et si admirable d'assembler et d'unir en vous une nature mortelle et passible, c'est ce qui nous accable d'étonnement. Vous l'avez même fait, Seigneur, par une si étroite union, que souffrant et mourant, on a pu dire véritablement que Dieu a souffert,

souffert, et que Dieu est mort, quoiqu'on ne le puisse pas dire selon la nature divine. Il avoit semblé à votre bonté infinie que c'étoit peu que d'avoir créé l'homme avec tant de dignité et tant de grâces, de l'avoir fait capable de votre gloire, d'avoir créé le soleil, la lune, les astres, les cieux, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent pour son service; parce qu'encore que tout ceci fût beaucoup, il vous sembloit que c'étoit bien peu, parce qu'il ne vous coûtoit rien. Il ne vous sembloit donc pas que l'immensité de votre bonté fût assez manifestée, si vous ne faisiez quelque chose qui vous coûtât beaucoup. Y a-t-il quelque bonté qui pût s'étendre jusque là, sinon la vôtre? Quelle bonté pouvoit être jugée digne de votre grandeur, sinon celle-ci? Quand est-ce qu'on a vu mourir le maître pour son esclave? Même un tel maître pour un si vil esclave? Le Prophète royal s'étonne de ce que l'homme étant une créature si vaine et si fragile, vous avez bien voulu néanmoins vous souvenir de lui. Combien donc seroit-il plus étonné, s'il voyoit que non-seulement vous vous souvenez de lui, mais encore que vous avez voulu souffrir et mourir pour lui! S'il voyoit que votre infinie bonté ayant formé ce dessein, et que pouvant choisir une mort courte et honorable, elle en a néanmoins voulu choisir une d'un côté si ignominieuse, et d'ailleurs si longue et si douloureuse, qui est-ce qui ne demeureroit pas confus d'étonnement de la grandeur d'une bonté et d'une charité si extraordinaire? Car il est certain, mon Sauveur, que vous demeurâtes trois heures entières sur

la croix où vous souffrîtes des douleurs inconcevables, vos plaies se dilatant toujours de plus en plus par l'effet du poids de votre corps, et tout cela sans aucune consolation ni divine ni humaine. Quel martyr a jamais fermé la porte de son cœur aux consolations qui lui venoient de la part de Dieu? Qui est-ce qui dans ses peines a jamais voulu être abandonné de ses amis ou de ses disciples? Qui est-ce qui a jamais voulu avoir une mère très-chère présente à ses tourmens, pour redoubler ses douleurs par sa présence? Que si dans cette satisfaction vous désiriez que les termes de la justice fussent observés, quelle justice y avoit-il, que la personne offensée prît sur elle de satisfaire pour celle qui avoit offensé?

Mais parce que je désire bien fort que vous conserviez dans votre mémoire tous ces effets singuliers de la bonté divine, sachant qu'ils vous serviront infiniment, lorsque vous vous mettrez à méditer sur la passion, je veux vous la remettre en peu de mots dans l'esprit. Le premier de ces effets signalés et admirables, est cette grande avidité, pour parler ainsi, que notre Sauveur a eue de souffrir pour notre salut, afin de nous faire voir par l'excès de sa bonté, que ne pouvant souffrir en sa propre nature, il en avoit voulu joindre et assembler en soi-même une autre mortelle et passible, en laquelle il pût endurer ce qu'il ne pouvoit endurer en la sienne. Le second est de voir que le maître ait souffert pour son esclave, et le roi pour son sujet, ce qui n'étoit jamais arrivé. Le troisième, que l'offensé soit venu demander la paix au coupable, et

qu'il ait satisfait pour l'injure qu'il avoit reçue. Le quatrième est d'avoir souffert sans aucun intérêt en tant que Dieu, étant impossible qu'il puisse arriver en lui, ni nouveauté, ni altération, ni changement. Le cinquième, d'avoir voulu souffrir sans aucune consolation, ni divine, ni humaine. Le sixième, d'avoir souffert les plus grandes douleurs qui aient jamais été endurées, et accompagnées des plus grands opprobres, et des plus grandes ignominies. Le septième, d'avoir voulu guérir nos maux par un remède si cher, le pouvant faire par une infinité d'autres. Et cela à cause des grands et des inestimables avantages que nous en pouvions retirer. Vous voyez, mon frère, la belle matière que vous avez à méditer, si vous voulez faire réflexion sur toutes ces choses.

C'est donc par les raisons que je viens de vous exposer, et par ce que je vous dirai encore à la suite de ce discours, que je réponds à la question que vous m'avez faite de la part des infidèles touchant l'ignominie de la passion et de la mort de notre Sauveur. L'Apôtre dit, que le prince de ce monde est la cause de l'aveuglement dans lequel ces malheureux sont enveloppés. Il a obscurci leurs yeux, afin qu'ils ne vissent point la gloire de Jésus-Christ enfermée sous le voile de sa passion. Elle est si éloignée d'ignominie, que je soutiens que Dieu n'a jamais fait, ni ne fera jusqu'à la fin du monde aucune œuvre, non pas même quand elles seroient toutes jointes ensemble, qui puisse égaler la gloire qui lui revient de cette ignominie. La raison est, que toutes les autres œuvres ensemble ne nous

donnent point de si évidens témoignages de sa bonté que fait celle-ci toute seule, en laquelle il a tant fait et tant souffert pour nous rendre bons et saints. Si nous voyions un homme qui eût employé toute sa vie à rendre les autres gens de bien, et qui eût souffert pour cela toutes sortes de peines, comme faisoit saint Paul, jusqu'à mourir enfin pour ce sujet, nous ne voudrions point chercher d'autre marque de sa bonté que celle-là. Nicéphore écrit, que durant la persécution du roi Sapor, un saint diacre nommé Benjamin ayant été pris, le roi le fit mettre en liberté à la prière d'un ambassadeur romain qui étoit près de lui, mais à condition qu'il ne travailleroit plus à la conversion des gentils comme il faisoit auparavant, sous peine de mort. Le saint homme ne voulut jamais accepter cette condition, disant au contraire, que pour la crainte de mourir il ne cesseroit jamais de travailler à la conversion des âmes. Il le fit en effet avec tant de résolution, qu'il mourut enfin pour cela, après avoir souffert les plus cruels tourmens. Qui ne voit donc combien c'est une grande preuve de bonté, de tant faire et de tant souffrir, pour faire que les hommes deviennent gens de bien? Et cela étant, quelle preuve de bonté ne nous a point donnée le Seigneur de toutes les choses créées, ayant souffert une telle mort pour une pareille cause? Les saints qui enduroient pour le même sujet, étoient bien assurés de leur consolation et de leur récompense; c'étoient d'ailleurs des hommes qui enduroient pour d'autres hommes. Mais ici le Maître et le Seigneur de toutes choses, souffre pour de mi-

sérables petits vermisseaux, et cela sans nécessité, sans consolation ni intérêt. Combien donc est plus grand ce témoignage de bonté! Or, puisque la bonté, selon notre manière de concevoir, est la plus glorieuse chose qui soit en Dieu, et pour laquelle il est sans cesse loué dans le ciel, par ces bienheureux séraphins qui chantent sans cesse : Saint, Saint, Saint; puisque nous savons encore que dans les choses spirituelles le bon est le haut et le glorieux, et que le meilleur est le plus haut et le plus glorieux, on peut inférer de là, que la passion de Jésus-Christ, au lieu d'être ignominieuse, est au contraire (comme je viens de dire) la plus glorieuse et la plus relevée de toutes les choses qu'il a faites et qu'il fera jamais dans le monde. Et par là nous voyons la différence qu'il y a des yeux et des jugemens de la chair, aux yeux et aux jugemens de l'esprit.

Mais pour connoître combien ce remède de la sacrée passion a été nécessaire pour notre sanctification, il ne faut que considérer les fruits de sainteté qu'il a produits dans le monde; puisqu'auparavant Dieu n'y étoit pas seulement connu, si ce n'étoit dans un fort petit recoin de la Judée ; encore y étoit-il très-mal servi. Mais depuis que l'étendard de la croix eut commencé de paroître, Dieu fut connu parmi toutes les nations du monde, puisque dans toutes il y eut un si grand nombre de martyrs, de confesseurs, de vierges, et tant de saintes assemblées de très-fervens religieux.

Le Catéchumène. Je ne saurois plus m'empêcher de rendre des actions de grâces, et de dire : Bénie

soit la charité, la miséricorde et la bonté qui a voulu se découvrir à nous par une si excellente manière! Parce qu'une telle sorte de bonté, si différente de la bonté de toutes les autres créatures, n'étoit digne que d'une si haute majesté. Car si la bonté de Dieu surpasse infiniment toutes les bontés créées, il étoit très-juste qu'elle fût accompagnée de toutes les circonstances que nous y voyons, qui ne se trouvent point dans les créatures, afin qu'elle fût en cela comme en tout le reste, très-différente de ce qu'elles sont. Parce qu'autrement, quelle différence y auroit-il entre la bonté de Dieu et la bonté de ses saints?

Le Docteur. Vous avez grande raison. Mais ayant parlé plus au long de cette bonté dans la première partie de cet ouvrage, je vous prie d'y jeter un peu les yeux; car vous y trouverez une considération que je voudrois redire mille fois en ce volume. Après avoir donc parlé de la grandeur, de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, qui se remarque par la grandeur de ses œuvres; et surtout de la création du monde, et de la résurrection générale de tous les corps, qui ont été, qui sont, ou qui seront, quand même ils auroient été mangés, ou par les oiseaux, ou par les poissons, ou par d'autres hommes; je viens à conclure, que tous les esprits qui considéreront bien cela, demeureront sans doute abattus d'étonnement, par la considération d'un si grand pouvoir et d'une si grande sagesse. Mais je fais voir aussi ensuite, que si les œuvres de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu épuisent tous les esprits, et les ravissent d'étonne-

ment et d'admiration; les œuvres de sa bonté ne doivent pas moins causer d'étonnement, puisque la bonté de Dieu n'est pas moindre que sa puissance et sa sagesse, et qu'il ne désire pas moins d'être connu par là. Or, comment auroit-il pu accomplir ce désir, sinon par la voie qu'il a tenue? En effet, quand Dieu auroit créé mille mondes, et qu'il auroit communiqué à tout ce qu'il y auroit eu de créatures, tous les trésors et toutes les richesses de grâces qu'il a communiquées aux séraphins, un simple acte de sa volonté auroit fait tout cela, sans qu'il lui eût coûté davantage. Mais quoique ceci eût été un pur effet de sa bonté, il ne nous eût pas causé néanmoins le même étonnement que nous causent celles de sa puissance et de sa sagesse; parce que ce n'est pas une grande marque de bonté, quand ce qui est donné ne coûte rien à celui qui donne. Comment donc se pouvoit manifester hautement et glorieusement cette bonté? Il n'y avoit certainement point d'autre moyen que celui dont le Fils de Dieu s'est servi; car encore qu'il pût nous faire voir sa bonté et sa sainteté, par une infinité d'autres moyens, il a néanmoins choisi celui de la passion sacrée. Parce qu'il jetoit par là des charbons de feu d'amour sur nos cœurs; par là il nous donnoit de plus puissans exemples, et des motifs plus pressans pour toutes les vertus; par là il nous obligeoit et nous forçoit presque à aimer celui qui nous avoit tant aimés, et qui avoit tant souffert pour l'amour de nous. Afin même de nous donner de nouvelles forces, pour nous attacher plus vigoureusement à la vertu, ce Seigneur

et ce Maître souverain de toutes les choses créées, ce Roi des rois, ce Dieu des dieux, n'a pas fait difficulté de s'abaisser à toutes les choses que vous avez vues. Et cela sans qu'il y eût le moindre intérêt du monde. Voilà, mon frère, quelle est la grande œuvre, et la marque évidente de bonté qui ravit les cœurs, qui suspend les esprits et qui étonne jusqu'à l'accablement ceux qui la veulent considérer avec attention. Il arrive de là, que quand les saints s'attachent à la contemplation de ce mystère, et qu'éclairés par les grâces du Saint-Esprit, ils en pénètrent la grandeur, ils sont ravis, et souffrent une aliénation de tous leurs sens corporels, parce que l'admiration d'une si grande bonté emporte et attire à soi toutes les forces intérieures de l'âme, qui par ce moyen laisse le corps sans aucun sentiment.

Mais pour revenir à notre sujet, je vous dis, que comme c'est le propre de la bonté de se communiquer à tous, et de la souveraine bonté de souhaiter souverainement de se communiquer, vous pouvez juger combien devoit être grand le désir qu'avoit notre Sauveur de cette communication, c'est-à-dire, de nous faire bons et saints, comme il est; ou, pour expliquer plus clairement la chose, de faire que nous imitassions dans la pureté de vie, dans la simplicité de mœurs, dans la charité, dans l'amour pour le prochain, dans l'obéissance et dans le respect envers Dieu, la condition et l'innocence des anges; de sorte que vivant dans un corps corruptible, nous fissions tous les offices des substances incorruptibles; et qu'ayant notre

corps sur la terre, nos pensées et nos désirs fussent néanmoins au ciel.

Il est donc certain que l'amour et le désir qu'a eu cet époux céleste de communiquer aux âmes sa pureté et sa beauté, a été si grand, qu'ayant remarqué combien ses douleurs et ses tourmens pouvoient contribuer à cette communication, il n'a pas fait de difficulté de s'y exposer. C'est cela même que l'Apôtre nous a voulu faire entendre, lorsqu'il a dit (*Heb.* 10): « Que notre Sauveur voyant la joie devant ses yeux, » avoit embrassé la croix, sans appréhender la confu- » sion ni la honte qui y étoit attachée. » Quelle peut » donc avoir été cette joie, sinon celle que cette âme très-sainte devoit recevoir par la sanctification et par la beauté de tant d'âmes qui devoient être sanctifiées et embellies par la vertu et par le mérite de son sang précieux? Mais expliquons ceci un peu plus au long, afin de faire mieux entendre la grandeur de cette joie.

Notre Sauveur, à qui toutes les choses futures étoient présentes, se mettoit devant les yeux la beauté des âmes de ces saints pontifes et docteurs de son Eglise, des Augustin, des Ambroise, des Grégoire, des Basile, des Chrysostôme et d'une infinité d'autres saints pontifes et saints docteurs, qui ont paru avec plus d'éclat dans son Eglise, que les étoiles ne paroissent dans le ciel, et qui ont par leur doctrine et par leur sainteté illuminé le monde. Il se mettoit devant les yeux la beauté des âmes de ces saints solitaires, des Paul, des Hilarion, des Arsénius, des Macaire et de tous ces autres qui ont mené une vie plus qu'humaine, et qui

étant dans la chair, vivoient comme s'ils n'eussent point eu de chair, et qui demeurant dans des corps sur la terre, passoient néanmoins spirituellement jusque dans les plus hauts des cieux. Il se représentoit encore la beauté spirituelle des Benoît, des Bernard, des Dominique, des François, et de cette multitude infinie de saints religieux qui devoient combattre sous l'étendard et sous la discipline de ces glorieux capitaines. Ceux-ci marchant sur leurs traces, renonçant par la pauvreté aux biens du monde, par la beauté de la chasteté aux soins du mariage, par la vertu de l'obéissance à l'empire de leur propre volonté, et s'étant délivrés de toutes les affaires temporelles, se devoient abandonner entièrement à l'amour et au service de leur Créateur. Il se proposoit devant ses yeux divins la pureté et la beauté de ces vierges très-saintes, Cécile, Marguerite, Agathe, Apollonie, Agnès, Lucie, Dorothée et Catherine, et d'une infinité d'autres vierges, qui dans la foiblesse de leur sexe n'ont pas laissé de vaincre le monde, et dans la corruption de la terre ont conservé la pureté des anges du ciel, répandant leur sang pour la gloire de leur Epoux céleste, ornant les couronnes blanches de leur pureté virginale, par la pourpre de leurs martyres. Mais ce qui réjouissoit particulièrement cette âme très-sainte, étoit lorsqu'elle venoit à jeter les yeux sur la foi, sur la constance, sur la force invincible des glorieux martyrs Cyprien, Laurent, Vincent, Denis, Ignace, Polycarpe, Maurice, et une infinité d'autres braves guerriers qui devoient combattre avec tant de va-

leur, qui devoient vaincre en tant de combats, et qui devoient enfin si glorieusement triompher de tous les empereurs du monde, et de toutes les puissances de l'enfer, pour ne se relâcher pas en un seul point de la fidélité qu'ils devoient à leur prince et à leur Seigneur légitime. La vue de tant de beautés causoit une telle joie dans cette âme divine, qu'elle lui fit embrasser la croix, comme je viens de dire, afin d'orner et d'embellir toutes les âmes par la pourpre de son sang précieux. C'est ce que nous a enseigné l'Apôtre, lorsqu'il a dit (*Ephes.* 5) : *Vous qui êtes mariés, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé son Eglise. Il s'est offert à la mort pour elle, afin de la rendre si belle, qu'il ne parût en elle ni ride ni tache.* Il y a grand sujet de croire que ce fut de ceci même que Moïse et Elie parlèrent avec lui au jour de la Transfiguration, et qu'ayant à traiter de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem, ils traitèrent aussi des avantages inestimables qui en devoient résulter, et de cette grande joie qu'il en devoit recevoir. C'étoit donc sans doute de cette même joie et de cette satiété que parloit Isaïe dans sa prophétie de la passion de notre Sauveur, lorsqu'il disoit (*Isa.* 53) : *Par les travaux que son âme a soufferts, il verra et il sera rassasié.* C'est-à-dire, que par les travaux et par les peines qu'il a soufferts en son corps et en son âme très-sainte, il verra le fruit inestimable qui en résultera, et ce fruit sera la conversion et le renouvellement du monde, dont il recevra une si grande joie et un contentement si entier et si parfait, que sa volonté en demeurera plei-

nement rassasiée et satisfaite, tenant pour bien employé tout ce qu'il aura enduré pour ce sujet. Aussi étoit-il bien juste, que celui qui avoit été tellement affamé, pour user de ce mot, du salut des âmes, qu'il n'avoit pas fait de difficulté de mourir pour elles, ne se refusât pas à soi-même le rassasiement de ce qu'il avoit si fort souhaité.

Notre Sauveur ayant donc devant ses yeux la joie de tous ces grands avantages, il est certain qu'il eût très-volontiers souffert non-seulement une seule mort, mais mille morts, si elles eussent été nécessaires. Encore tout cela lui eût semblé peu de chose pour l'obéissance et pour la gloire qui étoit due à son Père éternel, et pour la réformation et le salut du monde; car il voyoit bien que ce souverain bienfait nous donnoit de la force et du courage pour nous faire entreprendre toutes sortes d'actions vertueuses.

Mais pour revenir à mon discours, je vous dis, mon frère, que vous devez vous remettre devant les yeux ces trois circonstances, afin d'enflammer votre cœur en l'amour de notre très-charitable Rédempteur. Et afin que vous vous occupiez avec plus d'utilité en ce saint exercice, je vous donne avis, que lorsque vous voudrez contempler ces douleurs et ces ignominies de notre Sauveur, vous ayez toujours dans la pensée quel est ce Seigneur qui souffre. C'est ce grand Dieu que je vous ai représenté naguères dans tout l'éclat de sa majesté, qui endure tout cela pour vous racheter par le moyen le plus excellent qu'il pouvoit y avoir. Cette considération suspendra sans doute votre

âme dans une très-grande admiration, et l'enflammera d'un amour extrême envers cette bonté incompréhensible, qui a voulu s'abaisser de la sorte pour l'amour de vous.

Que si de là le diable vouloit prendre occasion de vous scandaliser, souvenez-vous de ce qui vous a été dit : qu'encore que nous disions véritablement que Dieu a souffert et qu'il est mort, il n'a pas souffert et n'est pas mort en tant que Dieu, car cela étoit impossible, mais en tant qu'homme. Parce qu'encore qu'il fût vrai Dieu, il étoit aussi vrai homme, comme un de nous, composé de corps et d'âme raisonnable, exempt néanmoins de tout péché, le plus saint, et le sanctificateur même de tous les hommes. Aussi dans l'Ecriture est-il nommé, selon cette nature, serviteur de Dieu, et un serviteur qu'il avoit choisi pour sa gloire dès le ventre de sa mère. C'est donc selon cette nature qu'il a souffert pour la rédemption du monde, et pour faire rendre l'obéissance et la gloire qui étoit due à son Père éternel. Et en effet, si le plus grand honneur et le plus grand avantage qu'aient reçu les martyrs, est d'avoir souffert la mort pour la gloire de Dieu, étoit-il raisonnable que le Saint des saints fût privé de cet honneur, et qu'il n'endurât pas comme ils avoient fait pour cette même gloire? Ce fut donc pour cela même qu'il voulut que sa très-sainte Mère se trouvât présente au pied de sa croix, et qu'elle souffrît en son âme la plus violente douleur que jamais aucune pure créature ait endurée, entendant les coups de marteaux qui faisoient entrer par force les clous dans ce

corps très-délicat, et voyant de ses yeux les ruisseaux de sang qui en découloient. Elle n'enduroit pas tout cela pour ses péchés, n'en ayant jamais commis, ni pour les péchés des autres, parce que la passion de son fils étoit suffisante; c'étoit donc afin que la plus sainte des saintes ne fût pas privée de cette suprême dignité et de cet avantage, d'avoir infiniment enduré pour l'obéissance et pour la gloire qui étoit due à Dieu.

Ainsi, mon frère, si vous considérez notre Sauveur, comme vrai et parfait homme, tel que chaque saint l'a été, votre âme ne sera surprise d'aucune sorte de scandale, le voyant souffrir comme les autres saints ont souffert. Pour vous faire mieux entendre ceci, prenez un peu garde à ce qui se pratique dans nos églises, vous verrez que lorsqu'on dit le *Credo*, les prêtres chantent avec grande attention et fort lentement cette parole, HOMO FACTUS EST. Au lieu qu'ils passent vite ce qui suit incontinent après : *Crucifixus etiam pro nobis.* Ce n'est pas que ce soit quelque chose de plus grand, que Dieu se soit fait homme, que d'être mort en croix pour l'amour de l'homme, ceci étant beaucoup davantage; mais parce que ce souverain Seigneur ayant une fois voulu se faire un vrai et parfait homme, il n'est plus étrange qu'il ait enduré ce qu'il a voulu endurer dans son humanité sacrée.

Cette union admirable, et cet assemblage si étroit de la divinité avec notre humanité nous est fort bien expliqué par saint Léon, lorsqu'il dit : « Que la liai-
» son de ces deux natures fut faite par un lien si

» étroit, que ni la gloire de la plus grande ne diminuoit
» rien de la nature de la moindre, ni la bassesse de la
» moindre n'ôtoit rien à la gloire de la plus grande.
» Tellement que la propriété et la nature de ces deux
» substances demeurant en leur entier, et toutes deux
» s'assemblant dans une même personne, la majesté
» eut agréable de se couvrir du vêtement de notre hu-
» milité, l'éternité de notre mortalité, et la force de
» notre foiblesse, afin que le Seigneur même comme
» médiateur entre Dieu et les hommes, exécutât tout
» ce qui étoit nécessaire pour notre remède, mourant
» de la part d'une nature, et ressuscitant de la part
» de l'autre. Parce que s'il n'avoit pas été vrai Dieu,
» il n'auroit pu nous guérir; et s'il n'avoit pas été vrai
» homme, il n'auroit su nous donner exemple. » Ceci est de saint Léon. Faites un bon fondement, mon frère, sur la connoissance de cette vérité, et vous ne trouverez rien d'étrange dans les douleurs ni dans les peines de la passion de notre Sauveur, puisqu'étant le vrai et le parfait homme, et le plus saint de tous les hommes, il ne devoit pas être privé, comme nous avons dit, du plus grand honneur et de la plus grande dignité qu'ils aient reçue, qui a été de souffrir pour la gloire de Dieu; étant bien confirmé dans cette vérité, vous repousserez facilement tous les traits que l'ennemi pourra décocher contre vous.

Mais afin que notre Seigneur vous fasse aussi participer aux consolations dont jouissent ses amis et ses serviteurs, lorsqu'ils sont attachés à la contemplation de ce mystère, demandez-lui outre la foi une lumière

particulière, pour le savoir bien considérer étendu sur la croix; parce que si vous êtes ainsi éclairé, vous verrez aussitôt les trésors infinis et les richesses de grâce qui y sont enfermés, vous verrez les fruits très-agréables de la croix, vous découvrirez les convenances et les rapports admirables de cet excellent remède que la sagesse divine a voulu préparer pour notre salut; vous verrez les grands motifs qui nous excitent à aimer et glorifier ce Seigneur, et à souhaiter mille morts pour son service; et enfin vous y verrez une infinité d'autres choses, que toutes les paroles ne sont pas capables d'expliquer.

J'ai passé au delà de ce que je m'étois proposé, qui étoit de vous instruire seulement de ce qui touchoit la connoissance de ce mystère, y ayant ajouté encore les considérations qui pouvoient exciter la volonté à la reconnoissance de ce souverain bienfait, et à l'amour de ce Rédempteur très-clément; parce que la foi en étant une fois établie dans nos âmes, ce qu'il y a de plus important à faire, est d'exciter notre volonté à l'amour de celui qui nous a fait participans d'un si grand bien.

Le Catéchumène. Je ne saurois m'empêcher de vous avouer, que tout ce que vous venez de me dire, a été comme une musique très-agréable aux oreilles de mon âme, et plût à Dieu que j'en pusse ouïr une semblable tous les jours de ma vie. Car que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable pour un chrétien, que de se voir estimé et aimé à un si haut point par un si grand Dieu, qu'il ait voulu s'exposer à tant de

de peines et à tant de douleurs pour le délivrer des peines de l'enfer, pour le couronner d'une gloire perpétuelle avec les anges dans le ciel, et pour l'attirer à son amour et à son service par un bienfait si considérable?

X.e DIALOGUE,

Où il est traité du saint Sacrement de l'autel.

Le Catéchumène. Il y a, ce me semble, un autre mystère, qui est des principaux et des plus importans de la religion chrétienne, celui du saint Sacrement de l'autel; et comme l'état de Catéchumène dans lequel je suis, est destiné pour apprendre les mystères de la foi, dont il a plu à Dieu par sa bonté d'éclairer mon âme, je voudrois bien qu'il vous plût de m'instruire de ce qui concerne la doctrine de ce divin Sacrement.

Le Docteur. Je vous avoue, mon frère, qu'il n'y a point de matière que je puisse traiter plus volontiers que celle-là, à cause de la consolation extrême que je reçois, lorsque je viens à considérer la grandeur de ce bienfait. Mais il n'y en a point aussi que j'appréhende si fort de toucher, parce que mes paroles ne peuvent suffire pour expliquer ce peu que mon esprit est capable d'en concevoir; c'est ce qui fait souffrir à mon âme des douleurs telles que les douleurs d'un enfantement; parce que je voudrois expliquer les sentimens de mon cœur par mes paroles, et c'est à quoi

je ne puis parvenir, parce que comme ce divin bienfait est incompréhensible, il est aussi ineffable. C'est donc avec beaucoup de raison que je crains, que l'incapacité de mes paroles ne fasse injure à la dignité et à l'excellence du sujet. J'estime donc qu'il seroit beaucoup mieux de révérer ce grand mystère par l'admiration et par le silence, que d'entreprendre d'expliquer par des paroles humaines ce que les anges mêmes ne sauroient exprimer. Ce seroit suivre en cela le précepte de saint Grégoire, qui dit, que nous parlons bien avec plus d'éloquence des œuvres de la vertu divine, lorsque l'admiration que nous en concevons rend nos langues muettes, et que l'homme explique bien mieux par le silence les choses qu'il ne peut suffisamment expliquer par la parole. Sur ce même sujet le Roi prophète a fort bien dit (*Psal.* 150) : *Louez le Seigneur selon la multitude de ses grandeurs.* Et celui-là le loue de cette sorte, qui confesse n'avoir pas de paroles pour le louer. Néanmoins puisque vous désirez d'être instruit de la doctrine de ce sacrement, la première chose que j'ai à vous en dire est, que plusieurs fidèles sont si fermes et si constans dans la foi de ce mystère, que c'est une des choses qui leur fait croire avec plus de joie et de fermeté les autres articles de notre foi; car ils retirent de si grands biens de l'usage qu'ils en font, leurs âmes en sont si fort consolées, leurs entendemens tellement éclairés, leurs volontés si réchauffées en l'amour de leur Créateur; enfin, ils en retirent un si grand secours pour toutes les actions vertueuses, qu'ils connoissent bien

par là, que celui qui a ordonné une chose si sainte, ne pouvoit être autre qu'un Dieu. Et parce qu'ils savent que celui qui l'a ordonnée est aussi l'auteur de tous les autres mystères que nous devons croire, il arrive de là, que la certitude de cet article est la confirmation de tous les autres.

Mais pour commencer à vous faire entendre ce que nous devons croire de ce sacrement, je vous dis, que par la vertu des paroles de la consécration prononcées par la bouche d'un prêtre, la substance du pain se change en celle du corps de notre Sauveur, et la substance du vin en celle de son sang précieux; mais que le corps, non plus que le sang, ne sont pas sans son âme, et que l'un et l'autre ne sont pas sans la divinité. Il est vrai qu'encore que par la vertu de ces paroles il n'y ait sous ces espèces sacramentelles que le corps et le sang de Jésus-Christ, nous devons croire que par voie de concomitance son âme y est aussi et sa divinité. Et voilà ce que nous sommes obligés de croire de ce mystère.

Pour prouver la vérité de cet article, nous n'avons qu'à prouver que Dieu l'a pu faire, et qu'il l'a voulu faire; parce que la puissance et la volonté divines étant prouvées, la question est décidée. Je m'en vais donc vous expliquer ces deux points, et puis je vous dirai la fin pour laquelle ce souverain sacrement a été institué.

§ 1.

Quant au premier point, c'est-à-dire, que Dieu par le ministère du prêtre peut faire ce changement d'une substance en une autre, il n'y a pas grand sujet de douter; parce qu'il est bien plus difficile de faire de rien quelque chose, que de changer une substance en une autre. Or, puisque nous confessons que de rien Dieu a créé les cieux qui sont si grands, aussi-bien que la mer et la terre, il pourra bien plus facilement d'une chose en faire une autre. Nous voyons que le pain que nous mangeons chaque jour, se convertit en bien peu de temps en notre chair par la vertu de la chaleur naturelle. Et nous trouverons étrange que ce que la chaleur naturelle peut faire dans l'espace de deux ou trois jours, la toute-puissance de Dieu le fasse en un instant? Or, sans doute celui qui, aux noces de l'Evangile, eut le pouvoir de changer avec tant de facilité l'eau en vin, n'en aura pas moins à changer la substance du pain en celle de son corps très-sacré.

Le Catéchumène. Cette conversion et ce changement ne m'étonne pas, mais ce qui m'étonne est, qu'un million de messes se disant à une même heure dans toute l'Eglise chrétienne, nous soyons obligés de croire que Dieu y assiste, et y soit présent de telle sorte, qu'au même instant que le prêtre achève de prononcer les paroles de la consécration, Dieu fasse cette conversion, non par le ministère de ses anges, mais par soi-même; car à considérer cela avec des yeux charnels,

il semble que c'est charger Dieu d'un soin inutile d'accourir en tant de lieux en un instant, sans y manquer d'un seul point.

Le Docteur. O que Cicéron a eu grande raison de dire, qu'il étoit difficile de séparer l'entendement de l'usage des sens, lesquels veulent toujours mesurer les choses divines par les humaines, quoique cette nature très-excellente et très-noble soit infiniment élevée pardessus toutes les choses créées; il arrive de là, que le plus grand obstacle qu'aient les hommes à connoître Dieu, est de le mesurer à eux-mêmes. Or, afin que vous voyiez que cette assistance ne charge Dieu d'aucun soin, ni ne peut en rien troubler sa félicité, je veux vous proposer un exemple qui vous fera connoître cela très-parfaitement. Aristote et tous les bons philosophes soutiennent, que l'âme intellectuelle ne procède pas de la même matière dont le corps humain est composé, parce que l'un est fait d'une matière corporelle, au lieu que l'âme étant une substance spirituelle semblable à celle des anges, ne peut être produite par une cause matérielle; c'est pourquoi ils soutiennent qu'elle vient de dehors; la foi et la religion chrétienne ajoute encore à cela, que dès aussitôt que le corps d'un enfant est organisé dans les entrailles de la mère, le Créateur de toutes choses crée lui-même l'âme, et l'envoie dans ce petit corps au moment qu'il est pourvu de ses organes. Je vous demande maintenant combien grande et continuelle doit être cette occupation à créer tant d'âmes et les mettre dans tous leurs corps? Contemplez un peu, je vous

prie, la grandeur de tout le monde, c'est-à-dire, tout ce qui est dans notre hémisphère et tout ce qui est au-dessous de nous. Considérez les îles de toutes les mers, et enfin toutes les nations du monde, et imaginez-vous après cela combien d'occasions il y aura de jour et de nuit de créer tant d'âmes, et de les envoyer dans ces petits corps?

Le Catéchumène. Mais qui est ce qui les pourroit nombrer, sinon celui-là même qui peut nombrer les étoiles du ciel? Il semble donc par ce que vous dites, que si Dieu doit être présent à tous ces momens, il ne doit jamais faire autre chose que créer des âmes.

Le Docteur. Ce que vous dites est vrai, et néanmoins avec cette occupation et une infinité d'autres dont je ne fais pas ici le dénombrement, cette bienheureuse félicité et cette tranquillité dont la divinité jouit éternellement, n'est ni ne sera jamais interrompue. Si donc il est vrai que Dieu soit présent de jour et de nuit à la formation de tant de milliers de corps, afin que dans le moment qu'ils sont achevés de former, il crée les âmes et les y mette, quelle merveille sera-ce qu'il soit présent à tous les autels de la chrétienté, et qu'il fasse le changement dont nous parlons, à l'instant que le prêtre achève de consacrer? S'il est présent à la formation de tant de petits nègres que produit l'Ethiopie, et de tant de petits sauvages qui sont dans des pays infidèles, qui le touchent si peu, pour créer et infuser leurs âmes, à combien plus forte raison sera-t-il présent à la consécration de son propre corps, pour la sanctification de notre vie?

Le Catéchumène. Cet exemple vient si à propos pour ce que vous me vouliez prouver, et il est si fort pour me faire voir que ce n'est pas une chose impossible à la toute-puissance de Dieu, que je ne crois pas que personne puisse soutenir le contraire. C'est pourquoi je donne volontiers les mains à ce que vous m'avez proposé touchant la toute-puissance de Dieu. Passons donc maintenant à l'autre point, lequel je tiens plus important, qui est qu'il l'ait voulu.

§ 2.

Le Docteur. Pour prouver le bon plaisir et la volonté de Dieu en ceci, il faut premièrement vous expliquer les effets que ce pain des anges produit dans les hommes qui ont le palais de leurs âmes sain et net. Je vous dis ceci, parce que pour juger du goût des viandes, il faut que le palais de la bouche soit dans cette disposition.

Afin de bien connoître la vertu et les effets de cette viande céleste, nous devons jeter les yeux sur une âme nettoyée et purgée de cette sorte. Celles qui ont mis toute leur affection, tous leurs désirs et tous leurs soins à plaire seulement à Dieu, et à ne faire que sa sainte volonté, sont en cet état. Elles disent avec le Prophète. J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et c'est la seule aussi que je rechercherai, qui est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie, et de m'appliquer à faire sa sainte volonté. Il semble que ces âmes ont confondu tous leurs désirs en un seul désir, tous leurs soins et toutes leurs affaires en une

seule, qui est de plaire à Dieu. Elles travaillent de tout leur pouvoir à éviter toutes sortes de péchés, même les véniels; elles châtient leur chair par les jeûnes, par les austérités et par les saintes veilles. Elles destinent la plus grande partie de leur temps à s'entretenir avec Dieu par l'oraison, elles la font presque continuelle, mais surtout avant et après leur sainte communion, s'y préparant avec toute la dévotion et toute la pureté de cœur qu'il leur est possible. Avant même que de s'y présenter, elles règlent de telle sorte leur vie, que ce n'est qu'une préparation continuelle à la sacrée communion.

C'est à ces personnes qu'il faudroit demander quel est le fruit que leurs âmes reçoivent par l'usage fréquent de cette viande céleste, et elles vous répondroient premièrement que la consolation et la joie spirituelle qu'elles en reçoivent est si grande, qu'elles n'ont point de paroles pour la pouvoir expliquer. Elles vous diroient que c'est par là que toutes les forces de leurs âmes se renouvellent; que c'est par là que leurs esprits sont éclairés pour connoître la miséricorde et la bonté de leur Créateur, que c'est là qu'elles la goûtent, et qu'en la goûtant elles reconnoissent combien le Seigneur est doux; que c'est par là que leur foi est éclairée, leur espérance fortifiée, et leur charité enflammée par de nouvelles ardeurs.

Mais afin de parler avec quelque ordre des effets admirables de ce divin sacrement, et pour vous les mieux faire comprendre, vous devez savoir qu'il produit deux effets principaux, l'un qui est commun à

tous les autres sacremens de la loi de grâce, de conférer la grâce à tous ceux qui le reçoivent dignement; et de cette grâce procèdent toutes les vertus infuses par lesquelles l'âme demeure fortifiée, embellie et disposée à faire le bien. Mais l'autre effet est propre et particulier à ce sacrement, et c'est par là qu'il est distingué de tous les autres. Il est appelé par les théologiens, la réfection spirituelle, c'est-à-dire la nourriture de l'âme, par laquelle elle se renouvelle, se fortifie et se répare, pour faire toute sorte de bien. C'est ce qui a donné sujet au concile de Florence de dire que cette divine nourriture produit dans les âmes le même effet que la nourriture corporelle produit dans les corps. Ces effets peuvent être réduits à trois, qui sont tous trois dans la nourriture corporelle; savoir, la réparation de ce qui étoit dépéri, le plaisir du goût, et le rassasiement de la faim, en rassasiant celui qui a mangé. Appliquons un peu ces trois effets à cette viande divine.

Premièrement la viande corporelle, ainsi que nous avons dit, répare ce qui est dépéri de notre substance; la nécessité de cette réparation vient de ce que comme la lumière d'une lampe va toujours consumant l'huile qu'on y a mise pour l'entretenir, de même la chaleur naturelle de nos corps va toujours diminuant et consumant leur substance. Tellement que comme nous entretenons et nourrissons toujours d'huile la lampe afin qu'elle brûle, ainsi il nous faut toujours nourrir le corps de la nourriture ordinaire, afin que ce qui se diminue d'un côté, se répare de l'autre; et

par cette réfection ordinaire, non-seulement on répare la substance qui s'est diminuée, mais on l'augmente même dans un certain âge, tel qu'est celui des enfans, qui de petits, deviennent grands. Par cette même nourriture les forces de nos corps se renouvellent, lorsque par faute de vivres elles ont été affoiblies et diminuées, comme on voit dans les malades lorsqu'ils commencent à reprendre la santé. Tous les mêmes effets sont produits par ce pain des anges dans les âmes qui ont aussi besoin de réparation; car elles ont au dedans d'elles-mêmes, aussi-bien que les corps, une chaleur qui n'est pas naturelle, et qui leur porte un extrême préjudice. C'est l'ardeur de nos appétits, que les saints appellent concupiscence, que nos premiers pères nous ont laissée en héritage, et dont le péché originel a été la cause. Plus cette ardeur nous attache à l'amour des choses de la terre, plus il refroidit en nous l'amour de celles du ciel; plus il nous rend enclins aux appétits de la chair, plus il diminue le goût que nous devons avoir pour les choses de l'esprit; et plus il nous fait pencher en bas par le poids de ses affections, plus il nous fait déchoir d'en haut, comme dit le Sage (*c.* 9). Le monde se joint encore à cela, suivi et armé de tous les vices, c'est-à-dire de la compagnie et de la société des hommes charnels, qui sont les fauteurs de tous les vices. Que si parmi tant d'occasions qui nous incitent et nous précipitent au mal, nous n'avons rien qui nous aide et nous favorise à l'amour du bien, que deviendrons-nous? Ç'a donc été pour cette raison que la provi-

dence divine, qui prend soin même des fourmis, et qui s'attache d'autant plus aux choses qu'elles sont plus excellentes, ayant pris un si grand soin de nourrir les corps de leurs propres alimens, en a pris encore davantage, et avec plus de raison, des âmes, pour leur donner leur propre nourriture; c'est ce qu'elle a fait par l'institution du divin sacrement de son corps, duquel elle a dit (*Joan.* 6) : *Mon corps est véritablement une viande;* il s'appelle *viande*, non pas comme il est évident, des corps, mais des âmes, par la vertu de laquelle nous réparons ce que l'ardeur de nos appétits, et la compagnie de ce monde avoit diminué et affoibli. Par l'usage de cette viande, l'homme croît en la perfection de la vie spirituelle et dans toutes sortes de vertus. C'est par elle qu'il reprend de nouvelles forces, et son haleine pour marcher plus à l'aise dans le chemin de la perfection, jusqu'à ce que, comme un autre Elie, il soit parvenu à la montagne de Dieu. (3 *Reg.* 19). C'est par cette même viande qu'il recouvre de nouvelles forces pour résister aux tentations et aux embûches de notre commun adversaire, qui comme un lion furieux nous cherche pour nous dévorer; et voilà quel est le premier effet de cette viande divine.

Nous avons dit que la seconde propriété de la viande étoit de donner du goût et de la saveur à celui qui mange; et ce goût est d'autant plus exquis que la viande est plus excellente, et que la bouche de celui qui la mange est mieux disposée. La divine providence a voulu mettre ce goût aux viandes pour la conservation de

notre vie; parce que le manger étant nécessaire pour vivre, ce goût et cet appétit a été mis aux viandes, afin que nous fussions excités à manger, comme nous voyons qu'il arrive d'ordinaire, y ayant même plusieurs personnes qui mangent plutôt pour le goût et pour le plaisir qu'elles trouvent aux viandes, que pour la conservation de leurs vies. S'il est bien vrai que le Créateur ait mis ce goût aux viandes qui ne regardent que la nourriture des corps qui sont si peu de chose, quel doit être celui qu'il a mis dans la viande des âmes, qui ont tant d'avantage par-dessus les corps? Il est bien si grand, et le goût de cette viande céleste et angélique si exquis, qu'il n'y a personne, comme dit saint Thomas, qui soit capable de l'expliquer; car c'est là que la suavité se goûte dans sa propre source, c'est-à-dire, en Dieu infiniment doux et suave, et l'auteur de toute suavité. La raison de ceci est bien claire, au moins pour ceux qui voudront considérer d'un côté la dignité de l'âme, et de l'autre l'excellence de cette viande; parce que la dignité de l'âme étant sans comparaison plus grande que celle du corps, il s'ensuit que ses plaisirs doivent être d'autant plus excellens que ceux du corps, qu'elle est plus excellente que le corps. Mais que saurions-nous dire de cette viande qui est Dieu même? de combien doit être plus grande la douceur et le goût de cette viande divine, que de toutes les autres viandes corporelles, et surtout dans la bouche de ceux qui ont leurs âmes bien préparées pour la recevoir! Car cette viande ne contente et ne remplit pas seulement toutes les ca-

pacités et les forces des âmes qui sont en cet état, elle vient même à se répandre jusqu'au dehors et dans la chair même, avec tant de douceur qu'elle fait dire à l'homme, qui est ainsi disposé, ce que disoit le Roi prophète : *Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant.* Elle fait encore bien souvent ce que dit saint Bonaventure, écrivant de la perfection à une de ses sœurs, que des personnes qui s'étoient approchées fort tièdes et fort foibles de la communion, après avoir ressenti la joie et la consolation qu'apporte avec soi cette viande sacrée, s'étoient relevées en un instant avec autant de vigueur et de force, que si elles n'avoient jamais ressenti de foiblesse. Et en cela, dit ce saint, Dieu nous veut faire paroître qu'il est quelquefois la nourriture et la force des deux hommes que nous avons en nous-mêmes, l'intérieur et l'extérieur.

§ 3.

Mais quelle bouche pourra dignement expliquer les effets que cette grande douceur produit en ceux qui la savent bien goûter? Car premièrement une âme bien disposée, se voyant si amoureusement visitée et consolée de Notre-Seigneur, se voyant traitée et caressée avec la même douceur que pourroit être une fille très-chérie, s'enflamme tout aussitôt d'un amour passionné pour un Dieu qui se montre à elle si doux et si favorable. De cet amour joint à cette suavité, naissent tous les bons desseins et tous les bons désirs, qui sont les fleurs et les avant-coureurs des fruits de toutes les bonnes œuvres.

De là procède le mépris et le dégoût de tous les plaisirs et de tous les contentemens du monde ; parce que, comme dit saint Bernard, par le goût des suavités spirituelles, tout ce qu'il y a de charnel et de terrestre, devient incontinent insipide ; tellement que l'homme spirituel est aussitôt dégoûté, même jusqu'à avoir de l'horreur pour toutes les idoles qu'il avoit adorées ; parce que comme les hommes laissèrent le gland, qui est la nourriture des pourceaux, après qu'ils eurent goûté le pain de froment, de même l'âme religieuse renonce à tous les goûts sensuels, lorsqu'elle a éprouvé les spirituels, qui sont sans comparaison plus excellens que les autres ; parce que les uns sont les goûts des créatures, et que ces autres sont du Créateur. C'est de là que procède encore un désir ardent de se rendre agréable à un maître qui a témoigné tant d'amour et tant de douceur. Et comme elle sait qu'il n'y a rien qui lui plaise davantage que l'obéissance et l'observation de ses commandemens, ni qui lui déplaise tant que les péchés, elle s'excite à un désir très-ardent d'observer ses commandemens, et prend un soin extrême d'éviter non-seulement tous les péchés mortels, mais aussi les véniels, et toutes les occasions qui la peuvent porter aux uns ou aux autres. C'est pourquoi elle se plaît dans la solitude et dans le silence ; car par ce moyen son cœur demeure recueilli et évite les occasions de plusieurs péchés.

De là procède encore un désir ardent d'endurer des peines et des travaux, des contradictions et des tourmens, jusqu'à répandre le sang même pour l'a-

mour de ce bon Maître ; parce que sachant bien que la dernière preuve de la véritable vertu consiste dans le support des peines et des afflictions, comme dit l'Apôtre (*Rom.* 5), et que c'est l'offrande qui plaît davantage à celui qui a tant enduré pour elle, il arrive de là que plus elle a dessein de lui plaire, plus elle a de passion de souffrir pour lui ; tellement qu'elle ne se plaît que dans les peines et dans les tourmens, et qu'au lieu de se plaindre, elle rend grâces au Seigneur qui les lui envoie.

Mais comme il est dit dans les divins Cantiques (*c.* 8), que l'amour est fort comme la mort qui surmonte toutes choses, il s'engendre dans nos âmes par la vertu de ce pain céleste, et par l'amour qu'il produit en nous, une si grande force, que saint Chrysostôme pour la bien exalter, dit : Que les hommes au sortir de cette divine table, sont forts comme des lions, et que de leur bouche ils sont capables de donner de la terreur même aux démons. C'étoit aussi pour cela que le grand et le glorieux martyr saint Cyprien, au temps de la persécution de l'Eglise, vouloit que les excommuniés mêmes fussent absous, afin qu'ils pussent recevoir promptement la sacrée communion, qui leur servoit d'armes de défense pour les fortifier contre la fureur des tyrans, ne doutant point que ceux qui ne seroient pas pourvus de ces armes, ne perdissent courage dans les combats.

Le troisième effet du manger, est d'éteindre la faim et de rassasier ; et c'est l'effet que produit principalement ce pain des anges. Les personnes dont nous par-

lons, font une si sensible expérience de cette vérité, par la présence du Seigneur, qui est enfermé sous le voile de ce sacrement divin, qu'elles ressentent dans leurs âmes une plénitude de contentement, une paix et une tranquillité si grande dans tous leurs appétits et dans tous leurs désirs, qu'elles n'ont rien à désirer au delà durant cette vie. Et en cela il n'y a rien d'étrange, parce que Dieu étant l'époux de nos âmes, la dernière fin de notre vie et le centre de notre félicité, lorsque l'âme est en repos dans ce centre, et qu'elle jouit de la présence de ce Seigneur infiniment aimable, il ne lui reste plus rien à désirer; elle se trouve tellement remplie et rassasiée de cette viande céleste, qu'elle n'a plus besoin d'aucune chose, étant dans la pleine et paisible possession de ce bien universel, dans lequel tous les autres biens sont compris. C'est en cet état-là qu'elle peut justement dire ces belles paroles, que saint François proféra toute une nuit, avec de si grands ravissemens. *O mon Dieu et toutes choses! ô mon Dieu et toutes choses!*

De cette plénitude et de ce rassasiement, procède encore une faim extrême de cette même viande causée par cette plénitude; et en cela nous voyons en effet la différence que saint Grégoire met entre les plaisirs du corps et ceux de l'âme; parce qu'en ceux-là le rassasiement ennuie, et en ceux-ci il ne fait qu'exciter l'appétit; et cela se rapporte fort bien aux paroles de la Sagesse, qui dit (*Eccl.* 24) : *Ceux qui m'auront une fois goûtée, seront toujours dans le désir de se nourrir de moi, et ceux qui en auront bu en demeureront*

meureront plus altérés. Parce que l'âme dévote ayant reçu par cette viande céleste toutes ces consolations et ce rassasiement, avec les autres biens dont nous avons fait mention, elle vient à concevoir un désir très-ardent de se nourrir de cette viande si délicieuse, afin de recommencer à jouir du même bien qu'elle a déjà goûté; si bien que les moindres retardemens qui s'opposent à cela, lui sont insupportables.

Que dirai-je encore? Je dis que de cette même paix et de ce rassasiement procède la mortification de nos passions. Car comme elles naissent, ainsi que dit saint Jacques (*c.* 1), des appétits de notre chair; ceux-ci étant satisfaits par cette viande divine, la colère, ni les autres passions les plus emportées, n'ont plus d'occasion de s'enflammer, la cause de leurs troubles et de leurs inquiétudes ne procédant que des obstacles que nous trouvons en la possession des choses que nous avons désirées; ce qui ne peut avoir lieu en ceci, puisque le cœur demeure pleinement satisfait et content de ce qu'il possède.

J'ajoute à tous ces merveilleux effets, une certaine admiration que ces âmes conçoivent fort souvent dans la sacrée communion, si grande qu'elles en demeurent comme hors d'elles-mêmes. Car lorsqu'elles viennent à considérer d'un côté leur bassesse, et de l'autre la grandeur immense de ce Seigneur qui est relevé infiniment par-dessus toutes les choses créées; lorsqu'elles voient que ce Seigneur, qui remplit les cieux et la terre, qui est assis par-dessus les chérubins, qui a son siége dans le ciel et à qui la terre sert de marche-pied,

ne dédaigne pas de venir faire sa demeure dans une méchante et vile maison de paille et de boue, elles conçoivent une telle admiration de cette infinie bonté, et cette admiration est accompagnée d'un si grand amour et d'une joie si parfaite, qu'il n'y a point de paroles qui la puissent expliquer. Cette admiration passe même quelquefois si avant dans les âmes, et enlève tellement la partie supérieure de l'âme, que l'inférieure en demeure tout-à-fait privée de sentiment. Ceci arrivoit fort ordinairement à la sainte vierge Catherine de Sienne, qui, dans ses communions demeuroit tellement ravie en esprit, qu'étant piquée et blessée jusqu'au sang durant ses ravissemens, elle n'en avoit pas plus de sentiment que si elle eût été de pierre; la même chose arrivoit aussi à saint François, de qui saint Bonaventure écrit, que d'ordinaire dans ses communions il étoit ravi en esprit et privé de tous les sens. Nous voyons en ceci de combien les douceurs de cette viande divine excèdent le goût des viandes corporelles et de tous les plaisirs du monde, puisqu'elles sont capables de laisser l'homme comme mort à son corps, par la véhémente opération et suspension de l'esprit en Dieu. Quels plaisirs pourra-t-on trouver dans le monde qui soient comparables à ceux-ci? La sainte épouse n'a pu s'empêcher d'en parler dans ses cantiques, lorsque parlant à son époux, elle a dit : Que ses mamelles étoient meilleures que le vin; entendant par ses mamelles divines, le lait des douceurs spirituelles, et par le vin les plaisirs du monde, afin de nous faire comprendre de combien les plai-

sirs qui viennent de Dieu surpassent tous les autres plaisirs qui ne sont pas en lui.

Voilà quels sont en partie les effets de ce très-haut sacrement, et personne ne peut raisonnablement les tenir pour incroyables; car toute la majesté de Dieu y étant réellement et véritablement comprise, les effets qui en doivent résulter ne devoient pas être moindres; et puisque l'Apôtre a dit (*Ephes.* 2), que les richesses de la grâce que le Sauveur avoit apportées au monde (lesquelles nous sont principalement communiquées par les sacremens), étoient incompréhensibles, de combien doivent être plus grandes celles qui nous sont conférées par ce sacrement qui est le plus grand de tous !

Le Catéchumène. Vous avez certainement grande raison d'en parler ainsi, car lorsqu'un tel hôte daigne entrer dans une âme, tout ce que vous venez de dire est fort croyable. Il me reste néanmoins une chose à vous demander là-dessus, qui est : Que si pour jouir de tous ces biens-là il faut qu'une âme soit nette au point que vous l'avez présupposé, et y ayant fort peu d'âmes qui se trouvent dans une si excellente disposition, il y en aura fort peu aussi qui puissent participer à tous ces bienfaits.

Le Docteur. C'est une vérité établie dans toute la philosophie, que toutes les causes naturelles ou surnaturelles agissent selon la disposition qu'elles rencontrent dans la matière. Ainsi nous voyons que le feu s'allume aussitôt dans le bois sec, et que si le bois est moins sec, le feu prendra plus tard; tellement que

selon les degrés du sec, le feu fera son opération; nous pouvons dire la même chose de ce très-saint sacrement, lequel produisant à la vérité tous ces signalés effets dont je viens de parler, dans les seules âmes purifiées, ne laisse pas néanmoins d'en produire d'autres selon la disposition et la dévotion qu'il trouve dans les âmes. Ainsi voyons-nous plusieurs prêtres, qui sans avoir beaucoup de temps destiné pour l'employer avec Dieu, en disant seulement chaque jour dévotement leur messe, et faisant une courte préparation auparavant et un peu de recueillement après, passent avec beaucoup de piété et de dévotion, leur vie, ou pour le moins la plus grande partie, sans commettre aucun péché mortel. Je vous dirai bien davantage, qu'il arrivera quelquefois que telle personne en s'approchant de ce sacrement, ressuscitera de la mort à la vie et du péché à la grâce. Et ceci arrive lorsque l'homme n'a ni l'intention de pécher, ni ne se souvient d'aucun péché qu'il n'ait confessé; et néanmoins il se peut faire avec cela qu'il ne soit pas en état de grâce. Une telle personne, selon l'opinion des docteurs, par la vertu de ce sacrement, ressuscite de la mort à la vie, et de l'état de damnation où elle étoit, se relève à celui de salut. Ceci a fait dire à saint Augustin, que ce sacrement admirable ne nourrit pas seulement ceux qu'il trouve en vie, mais qu'il ressuscite aussi les morts.

Le Catéchomène. Vous me dites là de grandes choses, et qui sont bien capables de donner du courage et de la consolation à quelques âmes lâches et scrupu-

leuses, qui, touchées d'une crainte indiscrète, cessent de s'approcher de ce divin sacrement; ce qui leur fait perdre non-seulement le bien qui en procède, mais encore plusieurs autres.

§ 4.

Le Docteur. Si nous retournons maintenant au sujet dont nous avons parlé, nous pourrons en peu de paroles conclure quel est en ceci le bon plaisir et la volonté de Dieu. Pour bien entendre ceci, il nous faut encore reprendre tout ce que nous avons dit ci-devant de la nature du bien. Nous avons dit que sa nature est de se communiquer à tous; que plus cette bonté est grande, plus elle participe de cette condition, et que lorsqu'elle est parfaite il n'y a point de travail et de peine à quoi elle ne s'expose pour se communiquer aux autres. Nous avons vu un effet de cette bonté dans ce grand Apôtre (*Rom.* 9), « qui se mettoit soi-même » en mille sortes de mets, et qui se donnoit tout à tous » pour procurer le salut à tous, c'est-à-dire en leur » communiquant le bien qui étoit en lui. » Et ce désir étoit si grand dans son âme, qu'il souhaitoit d'être séparé de Jésus-Christ, pour le salut de ses frères (1 *Cor.* c. 9).

Après ceci, que pourrons-nous juger de cette bonté souveraine et infinie? Il est certain que plus elle surpasse toute autre bonté créée, plus elle est communicative d'elle-même, et plus elle a de désir de rendre tous les autres bons et saints comme elle. C'est une théologie qui nous est enseignée par le grand saint

Denis, lequel dans son livre des noms divins, dit (*Dion.* 4) : « Que Dieu étant un bien substantiel, il » a dessein de communiquer sa bonté à tout ce qui a » un être, comme le soleil communique sa lumière à » toutes choses. » Et dans le livre de la hiérarchie céleste, il redit la même sentence en ces termes : « Dieu » a dessein de faire toutes choses semblables à soi, et » de leur communiquer ses dons selon la nature et la » capacité de chacune. » Au même livre, il explique encore plus au long ce désir naturel de cette bonté suprême, lorsqu'il dit : « Jésus-Christ notre Sauveur » recherche avec un amour extrême tous ceux qui s'é- » loignent de lui; il les sollicite, il les prie de ne se » point séparer de celui qui court après eux, poussé » par la violence de son amour extrême. Il ne se con- » tente pas de faire ces avances pour eux, il supporte » encore avec douceur ceux qui différent de venir vers » lui, il les y invite même par ses promesses, et les y » attire par ses caresses. » Puisque ceci ne reçoit point de doute, que peut-il y avoir de plus conforme à cette souveraine bonté, que d'avoir institué un sacrement, qui a tant de pouvoir pour nous faire participans de sa bonté et de sa sainteté, et par conséquent de tous ces admirables effets que nous venons de raconter? Et si après avoir fait le dénombrement, comme nous avons fait précédemment, des fruits de l'arbre de la croix, qui sont autant d'aides et de secours pour nous rendre saints et gens de bien, nous avons tiré cette conclusion, qu'il n'avoit pas été indigne de cette bonté suprême de souffrir une mort si

ignominieuse pour nous faire tous ces biens, avec combien plus de raison dirons-nous maintenant qu'il a voulu instituer un sacrement, qui a une vertu et une puissance si merveilleuse pour opérer notre sanctification ! Et si le désir qu'a eu cette bonté immense de nous procurer ce bien, a été si grand, qu'elle n'a pas fait difficulté de s'exposer à ce genre de mort, par la considération des grands biens qui nous en provenoient, combien aura-t-elle fait moins de difficulté d'ordonner cet admirable sacrement, dont nous retirons tant de biens, ceci même ne lui ayant coûté ni une sueur de sang, ni la mort comme l'autre ! J'oserai bien même dire, et je le dis fort véritablement, que l'institution de ce divin sacrement est une œuvre tellement propre à Dieu, que si d'un côté l'on me proposoit cette œuvre, et de l'autre celle de la création du monde, et qu'on me demandât laquelle des deux je tiendrois la plus propre et la plus digne de Dieu, je répondrois sans doute que ce seroit celle de ce souverain sacrement; la raison est, qu'une œuvre est d'autant plus digne de Dieu, qu'il en revient plus de gloire à Dieu et plus d'utilité à l'homme. Or, nous voyons combien peu de profit spirituel les hommes ont retiré de l'œuvre de la création, (bien que cela soit arrivé par leur faute et par le grand nombre de péchés et d'idolâtries qui ont régné dans le monde jusqu'à la prédication de l'Evangile, prenant même occasion de pécher, de la beauté et de l'excellence propre des créatures), au lieu que ce sacrement très-saint a été la cause principale de tout autant de martyrs, de confes-

seurs et de vierges qu'il y a eu dans l'Église, et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde, parce que le principal secours, et la plus grande force qu'ils ont eue pour vaincre le monde, le diable et la chair, ils l'ont reçue par ce pain céleste. Et comment après cela ne dirons-nous point que ceci est une œuvre plus excellente, plus digne et plus propre de cette infinie bonté et de cette sainteté, que n'a été celle de la création du monde, puisqu'elle est si puissante pour nous rendre bons et saints ? Que si vous me dites que ç'a été quelque chose de bien grand que d'avoir créé tout l'univers par une seule parole, je répondrai qu'il ne faut pas une moindre puissance pour changer la substance du pain et du vin tant de millions de fois chaque jour en la substance de la chair et du sang de Jésus-Christ, par la vertu des paroles prononcées par la bouche d'un prêtre.

Le Catéchumène. Ce que vous me dites est certainement admirable, et je voudrois bien qu'il vous plût de m'en donner la raison.

Le Docteur. La raison est, que Dieu ne désirant pour aucun de ses divins attributs, être si fort loué et reconnu que pour celui de sa bonté et de sa sainteté, et ces excellentes perfections paroissant avec beaucoup plus d'éclat dans les mystères de notre rédemption et de notre sanctification, que dans la composition de tout ce monde visible, il s'ensuit qu'encore que l'un et l'autre soient des œuvres propres de Dieu, celle-ci l'est à plus juste titre, parce que sa bonté s'y manifeste plus qu'en l'autre.

Le Catéchumène. Je ne saurois que répondre à une si puissante raison, si ce n'est qu'il semble aussi que c'est une chose très-indigne de cette même bonté et de cette majesté infinie, qu'elle daigne entrer dans les âmes de certaines personnes qui communient ou qui célèbrent tous les jours très-indignement ce divin sacrifice.

Le Docteur. Mon frère, la bonté de Dieu est si grande, et il a tant de désir de nous faire du bien, qu'il ne tient aucune chose indigne de sa majesté, si elle peut être utile pour notre salut. Tellement que plus il y a d'indignité dans les personnes dont vous parlez, plus manifestement pouvons-nous connoître par là les grandeurs de son amour, et de l'extrême bonté qu'il a pour ses vrais amis, puisqu'il ne dédaigne point de passer par de telles mains pour venir demeurer dans leurs âmes; et en effet, s'il a bien voulu consentir d'être livré entre les mains des pécheurs et des princes des ténèbres dont ils étoient possédés, pour exécuter l'œuvre de notre rédemption, pourquoi dédaignera-t-il maintenant ce qu'il ne dédaigna pas alors? mais vous savez bien avec cela, que la lumière du soleil ne contracte point d'impureté, quoiqu'elle passe par les ordures et par les immondices de la terre; pourquoi ne croirez-vous pas aussi-bien que celui qui est la pureté et la netteté même, n'en recevra pas d'altération par l'impureté de ces âmes?

§ 5.

Le Catéchumène. Je suis satisfait de cette raison, mais il me reste encore un scrupule, qui est de savoir comment il se peut faire que le corps très-sacré de notre Sauveur demeure tout entier contenu dans une petite hostie.

Le Docteur. Je ne vous saurois mieux répondre à cette question, que par cette prudente et chrétienne réponse que saint Augustin donne sur de semblables merveilles de Dieu, lorsqu'il dit : « Reconnoissons au » moins que Dieu peut faire quelque chose que notre » raison ne sauroit comprendre. » Car dans des œuvres de cette sorte, toute la raison est la toute-puissance de celui qui les fait. L'esprit d'un vrai et humble chrétien doit être satisfait par là, sans en vouloir apprendre davantage; et c'est en cela que consiste le mérite de la foi, en croyant ce que nous ne voyons pas. Par ce moyen nous employons au service de notre Créateur, une des plus nobles parties de nous-mêmes, et qu'il a créée dans nos âmes, qui est l'entendement et la raison. Que s'il est vrai que dans le premier commandement de la loi il nous est ordonné d'employer au service de notre créateur tout ce qu'il a créé en nous, et si l'une des parties principales de ce tout est l'entendedement, n'est-il pas juste que celui-ci principalement soit employé à son service, en croyant ce qu'il ne comprend pas, parce qu'il acquiert beaucoup moins de mérite à croire seulement ce qu'il est de soi-même capable de concevoir? C'est pour-

quoi, comme la volonté sert bien plus fidèlement Dieu, lorsque pour son amour elle aime ce qui répugne à son inclination naturelle (comme lorsqu'elle aime ses ennemis, et qu'elle leur souhaite du bien); de même l'entendement sert bien avec plus de fidélité, lorsqu'il s'abaisse, qu'il se captive, et qu'il s'assujettit à croire des verités qu'il ne comprend pas; car c'est alors qu'il sacrifie véritablement à Dieu son Isaac, c'est-à-dire une des plus excellentes et des plus nobles puissances qui soient en lui.

Le Catéchumène. Vous avez certes raison, et il n'étoit pas juste que cette partie qui est la plus excellente qui soit dans nos âmes, demeurât exempte du service qu'elle doit à son Créateur; au contraire il étoit bien plus à propos qu'elle s'occupât d'autant plus au service de celui qui l'avoit créée, qu'elle est d'une nature plus noble. Mais si vous l'avez agréable, je voudrois maintenant prendre l'esprit d'un philosophe païen, et vous faire une objection contre tout ce que vous venez de me dire. Ce philosophe vous accordera volontiers que cet amour, cette joie, ces consolations et cette grande admiration peuvent à la vérité toucher les âmes saintes et religieuses, lorsqu'elles communient; mais il vous dira aussi que ce n'est qu'un effet de l'imagination, et de la persuasion qu'elles ont d'être si fortement aimées de ce grand Dieu immense et incompréhensible, qu'il ne dédaigne pas de venir en sa propre personne et dans sa plus haute majesté faire sa demeure dans leurs âmes; parce qu'en effet c'est une grâce et une faveur si grande, que la seule ima-

gination peut causer dans les âmes cette admiration et toutes ces consolations, dont vous m'avez parlé. Voilà ce qu'un philosophe pourra dire.

Le Docteur. O que j'ai de joie de la proposition que vous me faites, pour avoir occasion de vous découvrir une chose qui sert infiniment à la confirmation de la vérité de ce mystère ! Vous me dites donc que l'imagination seule de ce bienfait signalé, suffit pour causer dans les âmes tous les effets que je vous ai expliqués. Dites-moi donc, je vous prie, si l'imagination seule de ce bienfait souverain suffit pour cela, combien sera plus puissante à produire ce même effet, non pas l'imagination seule, mais la réelle vérité de ce mystère ! Car personne ne peut nier que nous ne soyons plus touchés de la réalité des choses que de la simple imagination. La vue d'un taureau qui se veut ruer sur moi, ne me causera-t-elle point une plus juste crainte, que si ma seule imagination me le représentoit ? Or s'il est vrai que l'effet et la vérité des choses nous touche plus que la simple imagination, combien trouverons-nous que ce soit une œuvre plus digne de cette souveraine bonté qui désire si fort de nous rendre tous gens de bien, d'avoir institué un sacrement si puissant à produire ce digne effet, que la seule imagination suffise pour cela ! Voyez combien est grande et puissante l'apparence de votre raison, et ne vous étonnez plus, mon frère, si nous faisons si souvent mention, et si nous prenons toujours pour fondement la bonté de Dieu lorsque nous voulons parler de ses œuvres; parce que suivant ce que nous avons

déjà dit, son immense bonté est le principe de toutes ses œuvres. Parce que comme il n'y a en lui ni respect de nécessité, ni d'obligation, ni de destin, ni d'aucune dette dont il soit tenu envers ses créatures, lesquelles au contraire lui sont redevables de tout ce qu'elles ont, et de tout ce qu'elles auront jamais, il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre cause qui le puisse disposer à faire ce qu'il fait, que sa seule bonté. C'est en effet la plus assurée et la meilleure manière de parler et de raisonner de ses œuvres, que de les rapporter à sa bonté. Et c'est elle aussi qui a fait qu'il nous a laissé ici cette perle beaucoup plus précieuse que toutes les pierres les plus précieuses : par elle il a paré et enrichi son Eglise du plus digne ornement qu'il lui pouvoit laisser; par elle il lui tient compagnie dans ce lieu de bannissement; par elle il la console dans ses peines, il la défend au plus fort de ses dangers, il la fortifie et lui donne courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes actions, il la remplit de bons desseins et de bons désirs; par elle il l'enflamme de l'amour des choses célestes, et la détache par un généreux mépris des vanités du monde; par elle il l'unit et l'incorpore avec lui-même; par elle il la fait participer aux travaux et aux mérites de sa passion sacrée; et par elle enfin il lui donne un gage très-assuré de la vie éternelle. Qui est-ce qui pouvoit instituer une chose si salutaire et si utile que celle-là, sinon un Dieu? Qui pouvoit inventer un mystère si important pour nous rendre gens de bien, sinon cette bonté souveraine et infinie? Mais qu'on ne croie pas que cette communi-

cation avec une créature si basse et si vile apporte quelque diminution à sa grandeur. Au contraire tous les chrétiens doivent avoir cette maxime gravée dans leurs cœurs, que Notre-Seigneur ne tient indigne de sa majesté aucune des choses qui peuvent servir au bien de ses créatures.

§ 6.

Le Catéchumène. Tout cela, et beaucoup plus encore, se doit croire de l'immensité de la bonté divine, tant elle a de soin de notre sanctification. Néanmoins je voudrois bien, si je ne vous importunois pas, vous demander encore une chose, qui est, que comme dans le traité de la sacrée passion de notre Rédempteur, vous avez premièrement touché les choses qui pouvoient éclairer l'entendement et le confirmer en la foi, et puis vous avez passé à celles qui pouvoient enflammer la volonté en son amour, il vous plût d'en faire autant maintenant sur ce mystère. Parce que m'ayant prouvé le pouvoir et la volonté de Dieu, je me trouve fort bien fondé dans la foi sous ce rapport; mais il reste à m'enseigner, et c'est ce que je vous demande de tout mon cœur, les considérations qui me peuvent exciter à l'amour et à la reconnoissance de l'auteur d'une si grande grâce, pour mieux disposer et préparer mon âme, lorsqu'elle voudra se mettre en état de le recevoir.

Le Docteur. Tout ce qui a été dit jusques ici touchant cette matière, si nous le comprenons bien, sert à ces deux choses; et néanmoins pour vous don-

ner une plus ample satisfaction, j'en ajouterai encore une troisième, qui est de vous montrer ce que Notre-Seigneur veut que nous concevions dans notre cœur de cette grande œuvre : car quelquefois il nous manifeste sa volonté par des paroles, et d'autres fois par les œuvres mêmes qu'il exécute sans y employer la parole. C'a été aussi pour cela que David a écrit dans ses psaumes (*Ps.* 8) : *Que les cieux racontent la gloire de Dieu, et qu'il n'y a point de nations au monde, qui n'entendent leur langage :* c'est en ce sens que je veux vous découvrir quelque chose de ce que Dieu a voulu nous faire entendre par cette œuvre admirable, laquelle je tiens aussi digne de sa grandeur que la création même des cieux.

Nous devons donc premièrement dans cette œuvre reconnoître la grandeur de l'amour qu'il a pour nous; parce que la nature et la principale condition de l'amour est de vouloir être toujours auprès de la chose aimée, sans jamais s'en séparer; c'est ce que nous enseigne saint Denis par ces belles paroles : « L'amour » a tant de force et de vertu pour unir les cœurs, » qu'il empêche ceux qui aiment d'être maîtres d'eux- » mêmes; c'est pourquoi ce divin amant disoit : *je vis,* » *mais ce n'est plus moi qui vis, car Jésus-Christ vit* » *en moi.* » Ce qui étoit proféré par ce grand et saint Apôtre, parce qu'il étoit plus en Jésus-Christ qu'en lui-même. C'est ce qui donna autrefois sujet à un philosophe de dire, que celui qui aime est véritablement mort en son corps propre, mais qu'il vit dans la personne aimée, parce que c'est là où sont toutes ses pen-

sées, tous ses soins, tous ses plaisirs, tous ses désirs, et enfin où il est tout entier. Et cela est tellement le propre du vrai amour, que la définition qu'on en donne, est qu'il unit et assemble deux cœurs et deux volontés dans une telle conformité, qu'ils ne peuvent plus approuver ou désapprouver qu'une même chose. Ceci étant la vraie nature et la vraie condition de l'amour, quelle plus grande marque est-ce que notre Sauveur eût su donner de l'amour extrême qu'il a pour les siens, qu'en instituant ce sacrement admirable par le moyen duquel il peut être toujours uni, et même habiter dans leurs âmes? N'est-ce pas ce qu'il nous voulut signifier, lorsqu'il dit : *Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui?* De là il faut inférer, que comme je reçois la divinité et la vie de mon père, et qu'il est en moi, de même la vie de celui qui me recevra dignement, sera semblable à la mienne, parce que je serai en son âme.

Et en ceci nous devons bien considérer, que si le Sauveur avoit dessein avec ce pain céleste de nourrir les âmes, en leur communiquant par lui sa grâce, il le pouvoit bien faire en attribuant une vertu surnaturelle à cette viande divine, afin de nous donner sa grâce, comme il l'a donnée à l'eau du baptême et aux saintes huiles, encore que sa présence réelle n'y soit pas, comme elle est dans ce sacrement; mais son amour et la charité qu'il a pour les hommes a été si grande, qu'outre la grâce qu'il nous a donnée avec ce sacrement, il a voulu encore par lui-même faire sa demeure

demeure dans nos âmes, tellement que comme il pouvoit sanctifier son précurseur, sans y être présent, il voulut néanmoins, pour la plus grande gloire de son saint, venir le sanctifier en personne; ainsi il pouvoit nous communiquer sa grâce, sans cette réelle présence, mais pour notre plus grande gloire, et pour notre plus parfaite consolation, il a voulu nous la donner par sa présence. Un roi feroit une signalée grâce à un de ses sujets malade, en lui envoyant seulement un remède pour le guérir; mais cette grâce seroit bien plus grande s'il venoit le lui donner lui-même. Je sais bien qu'il ne peut y avoir de proportion ni de comparaison de l'un à l'autre; et néanmoins le roi du ciel vient faire la même chose pour les hommes, afin de guérir leurs maladies. Quelles grâces lui donnerons-nous donc pour cette grâce, et par quel amour répondrons-nous à cet amour?

La seconde chose qui paroît en ce mystère, est la bonté immense de notre Créateur, qui n'a pas dédaigné de venir faire sa demeure dans un si chétif logis qu'est celui de notre cœur; car qu'est-ce que l'homme, sinon ce qui est écrit au livre de Job, de la poussière, de la cendre, un vermisseau, une pouriture, une ombre qui semble être quelque chose, et qui n'est rien; une feuille d'arbre que le moindre vent ébranle, une paille sèche, qui est encore plus mobile et plus légère? Ce qui a fait dire à David, parlant de l'homme (*Psal.* 38): « Qu'il est toute la vanité jointe et assem- » blée en un; » et en un autre endroit, passant encore plus avant, il dit selon notre version (*Psal.* 61): *Les*

enfans des hommes sont vains et trompeurs dans leurs poids et dans leurs mesures ; d'autres traduisent : *Les enfans des hommes sont si vains et si légers, que si on les mettoit dans une balance, ils se trouveroient plus légers que la vanité même ;* comme s'il disoit, que si l'homme étoit mis dans une balance, et la vanité dans l'autre, celle-ci l'emporteroit. Vous semble-t-il que notre vanité et notre néant pût être mieux exprimé que par cette comparaison? Que pouvoit donc faire cette haute et incompréhensible majesté pour nous faire plus évidemment paroître sa bonté infinie? Cette majesté, dis-je, qui remplit les cieux et la terre, qui est infiniment élevée par-dessus tout ce à quoi les chérubins et les séraphins peuvent atteindre, à qui le ciel sert de trône royal, et la terre de marche-pied; qui est louée sans cesse, et accompagnée de mille millions d'anges; en la présence de laquelle les colonnes du ciel tremblent; que pouvoit-elle faire davantage, que de s'abaisser jusqu'à venir faire sa demeure dans une méchante maison de boue et de paille, c'est-à-dire, dans l'âme et dans le cœur d'une créature aussi vile et aussi imparfaite que l'homme, et qui est aussi incapable de la recevoir, qu'elle l'est de comprendre la moindre de ses grandeurs? Car si ce grand Dieu n'étoit descendu que dans l'âme, ou de saint François, ou de sainte Catherine de Sienne, lesquels après la communion avoient accoutumé de perdre l'usage de tous les sens corporels, par l'emportement de leurs esprits ravis et absorbés dans l'admiration et dans l'amour d'une si grande bonté, la chose ne seroit pas si

étrange; mais qu'elle veuille tous les jours descendre dans les âmes de plusieurs très-imparfaits et très-lâches chrétiens, qui s'approchent de ce divin sacrement avec une tiédeur incroyable, et avec le peu de respect et de dévotion que nous remarquons, n'est-ce pas vouloir une seconde fois être couché dans une crèche, et chercher un logement aussi vil et aussi misérable que fut celui de sa nativité? Josué commanda de la part de Dieu aux enfans d'Israël, lorsqu'ils eurent à passer le fleuve du Jourdain, qu'aucun n'eût à s'approcher de l'arche du testament, plus près que de deux mille coudées de distance. Celui qui ordonna qu'on eût tant de respect pour une arche faite de bois, combien voudra-t-il qu'on en ait pour sa propre personne? et s'il permet (ce respect étant si bien dû à sa grandeur) que néanmois plusieurs personnes le reçoivent avec si peu d'honneur et de révérence, quelle dirons-nous qu'est la bonté de cette divine Majesté qui sait et qui veut ainsi s'abaisser pour nous faire participans de sa gloire?

La troisième chose que nous enseigne ce sacrement est la douceur et la suavité ineffable de notre Créateur; et nous la pouvons juger par celle qu'il communique à ceux qui le reçoivent dévotement. C'est en effet un des plus signalés effets de cette viande céleste, et qui lui est tellement propre, que comme le propre des viandes corporelles n'est pas seulement de nourrir et fortifier le corps, mais aussi de contenter et de plaire au goût, de même l'un et l'autre est le propre de ce pain céleste. Mais puisque j'ai déja parlé de

la grandeur de celte suavité, je n'en dirai pour le présent autre chose, si ce n'est que les hommes peuvent juger par là, combien doux, combien favorable, combien amoureux, et combien caressant est celui qui ne se contentant pas de nourrir et de fortifier ses fidèles serviteurs par cette viande divine, prend soin aussi de les caresser et de leur plaire. En cela il leur fait bien paroître qu'il ne les traite déjà plus comme esclaves, mais comme des amis et comme des enfans très-chers; et par là même, nous pouvons comprendre combien doux est en soi-même le père qui traite avec tant de douceur et de faveur ses enfans. C'est aussi pour cette raison que l'Eglise a grand sujet de faire ces saintes exclamations : ô Seigneur ! combien est-ce que votre esprit est doux, puisque pour nous faire paroître la douceur et la bonté que vous avez pour vos enfans, vous leur avez envoyé du ciel un pain très-agréable, qui remplit de toutes sortes de biens ceux qui le mangent avec appétit, mais qui laisse vides les orgueilleux et les superbes !

§ 7.

La quatrième chose que ce divin sacrement nous enseigne, c'est le soin et la providence singulière que Jésus-Christ prend de son Eglise, l'ayant pourvue d'un sacrement si puissant et si efficace pour la sanctification des âmes, et qui produit en elles de si merveilleux effets ; nous en avons déjà parlé, mais qu'est-ce tout ce que nous en avons pu dire, en comparaison du bien que nous en recevons? Car quelle bouche sera

capable d'expliquer les vertus et les excellences de ce pain céleste ? Je sais bien que dans l'Eglise il y a plusieurs saintes âmes qui en font l'expérience ; mais je sais bien aussi qu'il n'y en a aucune qui le puisse dignement expliquer. Ce qu'elles pourront dire avec vérité, est qu'entre tous les exercices spirituels, de veilles, d'oraisons, de méditations, de lectures, et autres semblables, il n'y en a point où l'âme qui est bien disposée, reçoive tant d'édification, d'où elle retire tant de force, tant de consolation, ni une si grande ardeur de charité, que lorsqu'elle reçoit ce pain céleste. Car encore que Dieu soit présent à tous ces autres saints exercices, il est néanmoins ici joint à la vertu du plus grand des sacremens, et il y est réellement, et en la propre personne de Jésus-Christ. De ceci nous devons entre autres choses, tirer cet avantage, qu'ayant bien considéré qu'en nous approchant de la sainte communion, la divine Majesté y est présente, nous préparions notre cœur pour la recevoir avec plus de respect et de crainte, avec plus d'humilité et de révérence, voyant par les yeux de la foi, qui sont beaucoup plus certains et plus assurés que ceux du corps, que Dieu tout-puissant y est en personne. Il en résultera même cet autre bien, que les hommes peu dévots, lorsqu'ils viendront à communier, se recueilleront et s'humilieront davantage en eux-mêmes, et qu'ils se prépareront avec plus de soumission et de révérence, non-seulement à cause du respect que le sacrement requiert en soi-même, mais aussi à cause de la présence de la Majesté qu'ils y croient et qu'ils y adorent.

Mais la divine providence a aussi beaucoup de part en ce mystère, ayant ordonné un moyen si convenable pour notre sanctification. Ceci se peut bien comprendre par la considération de la fin pour laquelle l'homme a été créé, qui n'a été autre que pour le rendre participant de la félicité et de la gloire de Dieu même. Or puisqu'entre la fin et les moyens il doit y avoir du rapport, il s'ensuit que celui qui doit être semblable à Dieu dans la gloire, doit être dès ici semblable à lui dans la pureté de vie, et qu'ayant à être divin en l'un, il doit l'être aussi en l'autre. Sur ce fondement, quel moyen pouvoit-il y avoir plus convenable ou plus efficace, pour rendre l'homme divin en cette vie, qu'en recevant Dieu même en son âme? Et quelle autre créature, sans Dieu, pouvoit causer cette vie divine? Car une chose ne sauroit donner ce qu'elle n'a pas, et puisqu'aucune créature n'a la divinité, il n'y en a aussi aucune qui soit capable de donner cette sorte de divinité, sinon Dieu même. Si ceci étoit bien considéré par les hérétiques et par les infidèles, ils ne trouveroient pas si étrange la croyance que nous avons de la Divinité dans ce sacrement.

C'est ce même sacrement qui nous aide infiniment à acquérir et à contracter une amitié familière et confidente avec notre Sauveur, car sans un moyen comme celui-ci, lorsque l'homme viendroit à considérer la hauteur de Dieu, et sa bassesse, et l'infinie distance qu'il y a entre le Créateur et sa créature, comment pourroit-il s'imaginer qu'une nature si haute et si élevée par-dessus tous les esprits créés, pût s'abaisser

jusqu'à tenir commerce, communication et familiarité avec une créature aussi vile que l'homme? et cette pensée nous auroit sans doute privés d'une infinité de biens. Or, afin de nous lever cet obstacle, ce Seigneur très-clément a voulu s'enfermer sous ce divin sacrement, et celui qui a son tabernacle et sa demeure sur le plus haut des cieux, n'a pas dédaigné de venir habiter ici parmi nous sur la terre; mais ce qui est encore plus merveilleux, est qu'il a voulu même entrer dans nos corps, afin que par une preuve si manifeste de sa royale présence, nous reconnussions combien il est proche de nos âmes, et combien il est prêt à nous secourir dans toutes nos nécessités; par là nous sommes obligés d'avouer, que ce Seigneur qui se glorifioit autrefois d'être un Dieu éloigné, parce qu'il voyoit toutes choses quoiqu'elles fussent fort éloignées, est maintenant un Dieu fort proche, s'étant rendu si familier aux hommes, par sa présence dans ce sacrement.

Cette bonté divine nous fait voir encore une chose qui mérite bien de l'amour et de l'admiration dans ce sacrement. C'est qu'il est le vrai époux de nos âmes, puisque par son moyen il entre en elles, se faisant avec elles une même chose. Car comme dans les mariages corporels, nous disons qu'un mariage est consommé, lorsque de deux chairs il ne s'en fait qu'une; ainsi nous pouvons dire que ce mariage spirituel est consommé, lorsque l'esprit humain se conjoint au divin, ce qui se fait par le moyen de ce sacrement, comme le Sauveur nous l'a lui-même enseigné par ces

paroles divines et très-claires : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui.* Tellement que comme dans le mariage corporel de deux chairs il ne s'en fait qu'une, ainsi dans le mariage spirituel de deux esprits il ne s'en fait qu'un; mais cela se fait de telle sorte, que l'esprit divin ne se change pas avec l'esprit humain, au contraire l'esprit humain se change avec le divin, participant à la sainteté, à la vertu, et à la pureté qui est en lui. C'est pourquoi l'âme dévote doit se souvenir, toutes les fois qu'elle recevra ce divin sacrement, qu'à la même heure l'époux céleste entre en elle pour consommer ce divin mariage; et cela étant, avec quel amour, avec quelle dévotion, avec quelle humilité, avec quelle joie, avec quel respect, et avec quelle sainte confusion est-ce qu'elle doit recevoir un Seigneur d'une majesté si relevée, et d'une bonté si extraordinaire, qu'il ne dédaigne pas de prendre pour épouse celle qui n'étoit pas digne de porter le nom de son esclave ! Mais il faut que vous sachiez avec cela, que ce mariage, pour être saint, n'est pas stérile, et les enfans qu'il produit sont les saintes intentions et les saints désirs, les douces larmes, et les consolations, les fruits de mérite de la vie éternelle, et enfin toutes les vertus.

Le Catéchumène. J'ai eu tant de joie à vous ouïr si dignement parler de cette matière, que je n'ai pas voulu interrompre le fil de votre discours par des questions nouvelles et importunes; de sorte que s'il vous reste encore quelque chose à dire sur un si beau su-

jet, continuez, je vous supplie, car pour moi, je ne me lasserai jamais de vous écouter.

Le Docteur. Nous avons encore un fruit inestimable dans ce sacrement; outre celui qu'il nous apporte en le recevant; c'est qu'il se trouve dans toutes les églises, afin que lorsque les fidèles y vont pour offrir à Dieu leurs prières, ils soient assurés de l'avoir là présent d'une manière particulière, et qu'ils parlent à lui face à face. Et ceci est un très-grand et très-puissant motif pour exciter le respect, la confiance, et la dévotion de ceux qui prient, voyant qu'ils parlent et qu'ils traitent avec un Seigneur qui n'est pas moins favorable que puissant pour les secourir. Encore que ce bienfait soit commun à tous les fidèles, il regarde néanmoins beaucoup plus particulièrement les religieux et les religieuses, qui font leur demeure dans des monastères où est toujours ce divin sacrement; car ils ont toutes les nuits, avant et après matines, un grand temps libre et propre pour s'entretenir avec Dieu en la présence de ce sacrement. Et leur oraison n'est pas peu favorisée du silence de la nuit, de la solitude et de l'obscurité, afin de mieux recueillir tous leurs sens, et offrir leur cœur tout entier au Seigneur qu'ils croient avoir présent. C'est donc par tous ces fruits et par tous ces avantages que nous sommes confirmés dans la providence paternelle de ce grand maître, qui a si abondamment pourvu à nos nécessités par ce divin mystère.

Mais pour reprendre et recueillir tout ce que je viens de dire, souvenez-vous que ce divin sacrement par un

langage muet nous rend un témoignage très-certain de ces quatre perfections divines, qui sont la charité immense, la bonté infinie, la douceur et la providence paternelle de celui qui l'a institué. Or, puisque nous trouvons en lui de si grands motifs d'amour pour le Seigneur, pourrons-nous nous défendre de lui rendre amour pour amour? Car que nous demande sa charité et son amour, sinon amour? Que veut sa bonté infinie, sinon amour, puisque la bonté est l'objet de la volonté? Que désire son extrême douceur, sinon amour? Et que veut sa providence qui nous a si abondamment pourvus de remèdes contre toutes sortes de maux, et qui nous a d'ailleurs communiqué tant de biens, sinon amour? Après cela, quel cœur y aura-t-il, qui ne s'enflammera point par ce saint brasier, se voyant environné de toutes parts de tant de flammes d'amour? Et tout ceci, mon frère, servira de réponse à votre dernière question, vous ayant, ce me semble, fait voir assez clairement ce qui peut échauffer votre volonté en l'amour de ce Seigneur, qui s'est communiqué si favorablement à nous. Il est vrai que ceci a été traité fort brièvement, si nous avons égard à la grandeur du sujet; mais vous ne laisserez pas d'y trouver une très-ample matière pour occuper et entretenir long-temps votre cœur.

Je veux passer encore plus avant que vous ne m'avez demandé, et vous montrer que nous ne trouvons pas en ceci moins de motifs pour espérer, que pour aimer. Car de qui espérerai-je plus de secours et avec plus de confiance, que de celui qui est tout-puissant,

et qui nous aime si fort? En qui espérerai-je plus fortement, qu'en une bonté si grande et si parfaite, puisque le propre de la bonté est de faire du bien, et de se communiquer à tous? Et comment n'espérerai-je point en un Dieu qui se montre si doux et si favorable aux siens dans ce sacrement? Quelle autre chose nous demande sa providence, que cette confiance, puisqu'elle nous fait voir les soins qu'il prend de notre salut? Comment fermera la porte à ceux qui lui demandent secours, celui qui nous a pourvus d'un tel remède sans que nous le lui demandassions?

Le Catéchumène. Je suis à la vérité infiniment étonné de voir combien de grands motifs d'amour et de confiance nous fournit ce divin sacrement; car ce n'est pas une seule des raisons que vous m'avez alléguées, mais toutes ensemble qui nous excitent à l'un et à l'autre.

Il paroît bien en cela que notre Sauveur connoissoit la fragilité de nos cœurs, et l'incertitude de nos espérances, puisqu'il nous a donné un si puissant remède pour la guérison de ces maux. Nous trouvons donc en lui assez de matière pour allumer dans nos cœurs ces deux grandes vertus théologales, la charité et l'espérance; mais il nous reste encore la foi, qui est une autre vertu théologale. C'est pourquoi je vous supplie de me montrer si dans ce mystère nous trouverons aussi-bien des motifs pour elle que pour ses deux sœurs, parce que ceci, comme vous savez, est ce qui importe le plus à la doctrine d'un catéchumène.

Le Docteur. Après m'être si fort étendu sur cette matière, tout ce que j'en ai dit est encore si peu de chose, que je ne sais de laquelle des deux choses je me dois plutôt excuser, ou d'avoir été si long, ou d'avoir été trop court; toutefois mon intention n'ayant pas été d'étendre les choses, mais de les toucher seulement, afin de vous donner matière pour y penser, je vous répondrai avec la même brièveté à cette nouvelle question, vous laissant après cela le champ tout libre pour vous y étendre. Je dis donc, qu'encore que personne ne puisse avoir en cette vie une entière certitude par la foi, qu'il soit en état de grâce, et qu'il faudroit que ce fût par expresse révélation de Dieu, néanmoins les personnes qui ont leurs âmes bien nettes et bien purifiées, reçoivent par la vertu de ce divin sacrement de si grandes consolations, une si grande lumière, et une si grande connoissance de Dieu, une si grande joie, une si grande paix, une si grande sécurité, et une si grande satisfaction d'esprit; elles éprouvent avec cela un si grand changement en leurs mœurs et en leurs inclinations anciennes, aimant ce qu'elles avoient auparavant en horreur, haïssant ce qu'elles aimoient auparavant, jusqu'à se réjouir des pensées et même de la présence de la mort, qui les tenoit autrefois dans des craintes épouvantables, qu'elles viennent à se confirmer tellement en la foi, par l'expérience des choses qui étoient si fort éloignées de leurs propres inclinations, que quand tous les hommes du monde leur diroient que leur foi n'est pas la vraie, elles leur répondroient avec confiance,

qu'ils se trompent tous, et que leur foi est la vraie et la solide. Elles n'avanceroient pas ceci fondées sur des raisons ou sur des argumens humains, mais sur le changement qu'elles auroient aperçu en leurs âmes. C'est par là qu'elles comprennent combien le Prophète avoit raison de dire : Que ceux qui espéroient en Dieu changeoient de force, parce que ceux qui ne sentoient auparavant en eux que des forces humaines, qui sont des forces de la chair, en ressentent alors de divines, qui sont des forces du Saint-Esprit; et ce changement qu'ils éprouvent en eux-mêmes, lorsqu'avec une pureté de conscience ils fréquentent ce divin sacrement, leur fait bien connoître que c'est Dieu tout-puissant qui y est, n'y ayant que lui seul qui eût le pouvoir de changer les conditions et les cœurs des hommes.

J'ajouterai encore à ceci une autre chose, qui est, que la conduite ordinaire que tient Notre-Seigneur lorsqu'il veut obliger les hommes à croire quelque chose haute et difficile, est de leur donner des moyens et des motifs suffisans pour la croire. Nous voyons qu'il a tenu cet ordre dans ce grand nombre de prophéties, qui nous rendent un témoignage très-certain de la venue de notre Sauveur au monde. Or, comme il n'y a rien de plus haut dans toute notre religion que la foi de ce divin sacrement, le Seigneur même qui l'a institué, a voulu que les effets qu'il produiroit dans les âmes pures et dévotes fussent tels, qu'il rendît par là témoignage de soi-même; et en cela il est comme la lumière du soleil, qui fait voir toutes les choses, et soi-même avec elles. C'est pourquoi si l'on demande à

quelqu'une de ces personnes dévotes, lequel de tous les articles de la foi est celui qu'elles croient plus volontiers, elles confesseront librement que c'est celui-ci, fondées sur les expériences ordinaires qu'elles en font. Par ce que je viens de vous dire, quoiqu'en fort peu de paroles, vous remarquerez comme ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité (que nous nommons théologales, parce qu'elles ont Dieu pour objet) croissent jusqu'à leur dernière perfection, en fréquentant ce divin sacrement.

Je conclus donc cette matière en vous disant que tous ces fruits et ces effets admirables que ce divin sacrement produit dans les âmes dévotes, nous font voir la dignité et la vertu qu'il a de les sanctifier; ils nous prêchent aussi bien hautement la sagesse et la providence de celui qui a su instituer un tel remède pour la guérison de leurs maux. C'est pourquoi nous pouvons hardiment soutenir, que tout ce qu'il y a eu, et qu'il y aura de saints dans le nouveau Testament jusqu'à la fin du monde, doivent toute leur sainteté à ce sacrement. Il arrive de là que toutes les personnes qui se sont dévouées au service de notre Sauveur, ressentant en elles-mêmes ces fruits par quelques conjectures, vivent dans un extrême appétit de ce pain céleste; aussi s'en approchent-elles le plus souvent qu'il leur est possible. Nous voyons cela dans toutes les histoires de la primitive Eglise, et nous le remarquons encore dans tous les lieux où il y a quelques traces et quelques vestiges de vertu et de piété. Et par là nous reconnoissons que ce divin sacrement est la nourri-

ture universelle dont se nourrit à présent toute l'Eglise, et dont elle se nourrira jusqu'à la fin du monde.

Le Catéchumène. Je ne suis pas moins édifié que consolé de toutes les choses que vous venez de m'enseigner. Je vous en rends aussi mille grâces, quoiqu'elles soient encore mieux dues au Seigneur, qui par le moyen de ses ministres nous donne connoissance de ses mystères. Car nous ne rendons pas grâces aux abeilles du miel qu'elles nous donnent, mais au Créateur de toutes choses, qui leur a donné cette faculté pour notre bien; et sur ceci nous mettrons fin à cette matière, et passerons aux autres dont je dois être encore instruit.

XI.e DIALOGUE.

De l'abolition des sacrifices et des cérémonies de la loi.

Le Catéchumène. Je trouve tant de douceur et tant de satisfaction dans la connoissance des vérités et des lumières de la foi, que je ne puis m'empêcher de vous importuner de nouveau par mes demandes, et de vous proposer toutes les objections dont se servent ces pauvres aveugles pour persévérer dans leur erreur. Pour vous mieux faire entendre leurs difficultés, je crois qu'il ne sera pas hors de propos que j'emprunte la personne d'un de ces incrédules, et que je vous propose les choses qui leur font le plus de peine. Une de celles

dont ils sont le plus offensés est l'abolition et le changement de l'ancienne loi, qui avoit été établie par la bouche de Dieu même; car ayant été prononcée par cette souveraine justice, et par cette sagesse infinie, il leur semble qu'elle ne devoit jamais cesser.

Le Docteur. Avant que de répondre à votre demande, vous devez être averti, que dans la loi dont vous parlez, il y avoit trois différentes sortes de commandemens; les uns étoient moraux (comme les dix commandemens que Dieu écrivit de son doigt dans les tables de la loi); les autres étoient légaux, et ceux-ci traitoient des sacrifices et des cérémonies commandées par la loi; les autres étoient judiciels, et par ceux-ci on jugeoit toutes les causes civiles et criminelles. De ces trois sortes de commandemens, ceux que nous appelons moraux, et qui regardent le règlement des bonnes mœurs, n'ont point cessé ni ne cesseront jamais, parce que ce sont des lois que Dieu a imprimées dans les cœurs des hommes pour vivre dans la lumière qu'elles prescrivent; mais pour les autres, je vous enseignerai pourquoi ils ont cessé.

Pour le mieux comprendre, ressouvenez-vous, je vous prie, de ce que nous avons supposé dès le commencement, que Jésus-Christ étoit venu au monde non-seulement pour le salut des Juifs, mais aussi pour celui des gentils. Nous avons prouvé ceci par tant de témoignages d'Isaïe, de David, et des autres prophètes, qu'il n'y a plus de sujet d'en douter, et la raison même nous l'enseigne. Car il n'y avoit pas d'apparence qu'un si grand prince vînt au monde pour

sauver

sauver seulement un petit recoin de la Judée. Il y avoit bien plus de raison que ce fût pour le salut de tout le monde; et puisque tous les hommes sont ses créatures faites à son image et ressemblance, et capables de sa gloire, il n'eût pas été juste qu'il eût abandonné ce qu'il avoit créé avec cette capacité, ni qu'il eût fait acception ou exception de personnes, en sauvant un seul genre d'hommes, et abandonnant les autres. Puis donc que tous les hommes étoient ses créatures, il étoit juste qu'il en fût honoré, servi et adoré. Ceci faisoit l'un des plus grands désirs de ces anciens pères de la loi, ouvrant le sein de leur charité à tout le monde, afin que toutes les nations glorifiassent ce commun Seigneur, et qu'elles parvinssent au salut. David nous enseigne clairement ceci, lorsqu'il demande à Dieu dans le psaume soixante-sixième, qu'il soit reconnu et adoré de tous les peuples, et dans tous les pays du monde. Il dit donc : *Que tous les peuples vous reconnoissent, que toutes les nations se réjouissent de ce que vous jugez et gouvernez les peuples avec justice, et de ce que vous les conduisez avec équité sur la terre.* Il ne se contente pas de l'avoir dit une seule fois, il le répète encore, pressé et forcé par la violence de son désir. *Que les peuples*, dit-il, *vous reconnoissent; Seigneur, Seigneur, que tous les peuples vous reconnoissent.* Et à la fin du psaume il redemande encore à Dieu cette même conversion par ces paroles : *Que Dieu nous bénisse, notre grand Dieu. Que Dieu nous bénisse, et qu'il soit craint jusqu'aux extrémités de la terre.* Sur quoi nous devons remarquer que

par ce terme de crainte dans l'Ecriture, il faut entendre le culte et la vénération que nous devons à Dieu, qui procède de cette sainte crainte. Il est donc évident que le désir qui animoit ces saints, procédoit du Saint-Esprit, qui demeuroit et qui parloit en eux. Il ne fait jamais rien inutilement, et ne donne point des désirs à ses serviteurs pour les tourmenter en vain, mais pour les faire réussir à sa gloire.

Toutefois avant le temps de l'avénement de notre Sauveur au monde, il voulut que sur la terre il y eût une nation de laquelle il prît naissance, où il fût reconnu, promis et désiré; où il y eût des prophètes qui annonçassent sa venue, qui donnassent des marques par lesquelles on le pût connoître lorsqu'il viendroit; et d'où enfin la doctrine qui devoit éclairer le monde prît son origine. Isaïe l'avoit auparavant prédit, disant : « Que la loi sortiroit de Sion, et la parole de » Dieu de Jérusalem. » Il voulut aussi que le peuple destiné et dédié à Dieu, fût distingué de tous les autres peuples qui servoient les démons. C'est pourquoi il ne les distingua pas seulement dans les choses de la religion, et qui regardoient purement le culte de Dieu. Il le fit aussi dans les choses extérieures, comme les habits et les viandes; en la manière de cultiver les terres, et principalement dans la circoncision; afin que par la différence qui étoit dans toutes les choses extérieures, ils fussent d'autant plus disposés à une autre différence plus essentielle, qui consistoit en l'éloignement et en l'aversion de leurs mauvaises actions, et surtout de leurs idolâtries. Ce fondement

ainsi posé, vous allez voir combien il étoit nécessaire de changer plusieurs choses de cette loi. Car elle désignoit premièrement un seul lieu pour sacrifier, qui étoit Jérusalem; une seule sorte de prêtres, qui étoient ceux qui descendoient de la lignée d'Aaron, tous les autres étant exceptés du sacerdoce. Je vous demande maintenant, si la connoissance de Jésus-Christ et sa doctrine devoient être répandues par toutes les nations du monde, comme nous avons vu qu'il est arrivé avant et après le règne de Constantin; comment cela eût-il pu s'accorder avec un seul temple, et une seule sorte de ministres pour enseigner tout le monde? comment avec un seul lieu d'oraison; étant nécessaire qu'il y en eût un si grand nombre, afin d'exciter la dévotion des fidèles, principalement dans la loi de grâce, qui requiert plusieurs prêtres pour l'administrer, et une infinité de lieux où les fidèles puissent demander cette grâce et l'obtenir par leurs prières? Et par là vous voyez que ce changement de la loi en ces deux premiers points que nous venons de toucher, a été entièrement nécessaire.

Passons de là aux sacrifices de plusieurs animaux. Que si dans ces sacrifices on en excepte le commandement de Dieu, qui les rendoit des actes de religion, je n'y vois ni sainteté, ni religion, mais plutôt une espèce de boucherie, où l'on égorgeoit des vaches, des chèvres et des moutons, et où les prêtres faisoient l'office de bouchers, assommant des animaux, et répandant horriblement leur sang. Car Dieu qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même, ne se plaît

qu'aux choses qui rendent les hommes semblables à lui. Ceci nous est enseigné dans tous les endroits de l'Ecriture ; David dit (*Psal.* 50) : *Seigneur, si vous eussiez désiré des sacrifices, je vous en aurois offert, mais vous n'agréez point les holocaustes* (qui sont les sacrifices où toute la bête se consumoit au feu). Quel est donc le sacrifice qui est agréable à Dieu ? il nous l'enseigne aussitôt. *C'est*, dit-il, *l'esprit affligé et le cœur contrit et humilié, que vous ne mépriserez pas, Seigneur.* Notre Sauveur même parlant à son Père dans un autre psaume, dit encore (*Psal.* 29) : *Vous n'avez point désiré les holocaustes ni les sacrifices qui sont offerts pour les péchés, mais vous m'avez prêté ;* ou comme d'autres traduisent : *Vous avez ouvert les oreilles à ma voix.* Et par là nous sommes éclaircis, et enseignés de ce que Dieu désire principalement de nous, qui est l'obéissance, laquelle lui est beaucoup plus agréable que le sacrifice des animaux. Samuël déclara la même chose au roi Saül, lorsqu'il lui dit (1 *Reg.* c. 15) : *L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et il est bien mieux d'obéir à Dieu que de lui offrir la graisse des moutons.*

Le Catéchumène. Si la chose est ainsi, pourquoi est-ce que Dieu fit les lois des sacrifices ?

Le Docteur. Il le fit avec grande raison, considérant la condition et les humeurs du peuple à qui il donnoit la loi. Car en ce temps-là tout le monde étoit adonné au culte des idoles, et il leur offroit des sacrifices d'animaux ; mais le peuple juif particulièrement étoit si fort enclin à faire ce que faisoient tous les au-

tres, c'est-à-dire, à faire des sacrifices, que ceux qui habitoient loin de Jérusalem offroient à Dieu des sacrifices dans les montagnes contre le commandement de la loi ; et les rois, quoique justes et saints, le permettoient, de crainte qu'en les empêchant, les peuples ne se portassent à sacrifier aux idoles. La divine providence voyant cette mauvaise disposition, et condescendant à l'infirmité humaine, ne leur voulut pas ôter entièrement les sacrifices, mais bien leur ordonner de les offrir au vrai Dieu. Avec cela le bas peuple étant peu capable des choses spirituelles, c'est à-dire, de vaquer aux exercices de la contemplation des choses divines, Dieu voulut l'occuper par des actions extérieures, tant des sacrifices que des autres cérémonies de la loi, qui sont faciles à toutes sortes de personnes, quelque grossières qu'elles soient, jusqu'à ce que le temps de la grâce fût venu, et que les hommes par l'infusion du Saint-Esprit fussent élevés à des choses plus spirituelles et plus divines. Il ordonna encore ces sacrifices, afin qu'ils nous préfigurassent ce souverain sacrifice du vrai agneau, qui devoit ôter les péchés du monde, et par sa mort nous délivrer de la mort que nous avions tous méritée. Ceci nous est fort bien représenté par le sacrifice de l'agneau Pascal, par celui de la génisse rousse, et par celui des deux chevreaux, l'un desquels étoit tué, et l'autre conduit au désert. Le sacrifice du lépreux nous signifie encore la même chose. Ce sacrifice étoit de deux oiseaux, l'un desquels étoit sacrifié, et l'autre mis en liberté. Tous ces sacrifices nous représentent et nous

figurent si naïvement ce grand et souverain sacrifice, qu'ils se peuvent plus justement mettre au nombre des prophéties, qu'en celui des figures, ainsi que nous avons fait voir ci-devant. C'est pourquoi ce divin sacrifice ayant déjà été offert, il n'étoit pas juste que les autres fussent continués, parce que ç'eût été comme témoigner que celui qui étoit déjà venu, devoit venir, qui a été le seul et le vrai sacrifice qui doit être éternellement offert pour nous.

Mais si vous voulez encore une preuve plus forte de ce que je viens de dire, considérez un peu ces paroles mystérieusse que le Père éternel dit à son fils au psaume 110 : *Dieu a juré, et il ne s'en repentira pas. Vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.* Qui ne sera point étonné de ces paroles, et beaucoup plus encore du jugement solennel par lequel elles sont affirmées? C'est une chose certainement très-digne d'admiration, que presque tous les cinq livres de la loi ayant été employés à traiter des cérémonies et des sacrifices du sacerdoce d'Aaron, le Saint-Esprit soit venu tout-à-coup et d'une seule parole, à ruiner toutes ces pratiques, et anéantir toutes ces lois et ces cérémonies du vieux Testament. Car comme dit fort bien l'Apôtre (*Heb.* 7), « le sacerdoce étant changé, il faut changer aussi nécessairement toutes les » lois qui le concernent. » Le même Apôtre exalte fort hautement la dignité de ce Melchisédech, alléguant que le patriarche Abraham lui offrit les décimes de tout ce qu'il portoit, et qu'il reçut sa bénédiction. Et par là l'Apôtre conclut que celui qui bé-

nissoit étoit plus grand que celui qui étoit béni. Ce fut donc en la personne de ce grand roi, que le Saint-Esprit voulut nous proposer une très-parfaite image de Jésus-Christ. Parce que Melchisédech étoit tout ensemble roi et prophète, comme le fut aussi Jésus-Christ notre Rédempteur; roi parce qu'il nous régit par son esprit, et qu'il nous défend de nos ennemis, et prêtre parce qu'il s'est offert lui-même sur l'autel de la croix, pour la satisfaction de nos péchés. Le sacrifice de Melchisédech étoit de pain et de vin, comme l'est aussi celui de notre souverain prêtre. Il est vrai que ce n'est pas de ce pain, ni de ce vin matériel, mais bien de celui de qui le Prophète a dit : *Quel est son bien, et quelle est sa beauté, si ce n'est le bien des élus, et le vin qui produit des vierges?* Combien différent est ce vin de celui dont parle l'Apôtre, disant (*Ephes.* 5) : *Ne vous abandonnez point au vin, parce que c'est lui qui enflamme le vice de la chair;* car ce vin tout au contraire rend les hommes chastes et purs, par la vertu du sang et du corps de Jésus-Christ qui est en lui ! L'Ecriture aussi fait mention (*Heb.* 7.) de Melchisédech de telle sorte, qu'elle ne fait aucune mention ni de sa race, ni du commencement, non plus que de la fin de ses jours. Et en ceci elle représente fort bien la divinité du Fils de Dieu qui n'aura ni commencement ni fin. Le nom de roi qui lui est donné, convient aussi fort bien avec tout le reste, Melchisédech signifiant roi de justice et de paix, et cette paix est le fruit de la justice, qui sont les deux choses que notre roi apporta principalement au monde,

puisqu'il justifia les hommes, et qu'il fit leur réconciliation avec Dieu. Je vous ai dit tout ceci afin que vous voyiez que Jésus-Christ est prêtre, non pas selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech; lequel n'offroit pas des animaux dans son sacrifice, mais du pain et du vin, qui est la figure de ce divin sacrifice que l'Eglise offre chaque jour sous les espèces du pain et du vin. Et ce pain et ce vin matériel, étoit la figure de ce pain et de ce vin sacramentel.

Ceci à mon avis, mon frère, vous doit suffire pour vous faire connoître que les anciens sacrifices de la loi ont pris fin, et si vous voulez voir encore plus clairement que Dieu ne demande plus de tels sacrifices, considérez comme il a permis que le lieu où ils se faisoient ait été détruit, qui étoit la ville de Jérusalem, hors de laquelle il n'étoit pas permis de sacrifier, comme je viens de dire : car puisqu'il a permis que ce qui étoit nécessaire pour cette sorte de sacrifices manquât, il a donné bien clairement à connoître qu'il n'en vouloit plus, après que ce souverain sacrifice a été offert, qui avoit été figuré par les autres. Nous savons tous que les œuvres de Dieu sont parfaites comme lui. Puis donc qu'il avoit défendu qu'on lui offrît des sacrifices hors de Jérusalem, par quelle autre voie pouvoit-il mieux faire connoître que cette sorte de sacrifices ne lui étoit plus agréable? Saint Chrysostôme nous prouve ceci par un bel exemple. (1) Si, dit-il, un malade brûlant des ardeurs d'une violente fièvre, demandoit avec grande instance à son médecin la per-

(1) Chrysost. contra Judæos.

mission de boire un verre de vin, si ce médecin le lui accordoit à condition qu'il ne boiroit ce vin que dans le verre qu'il lui auroit marqué, et qu'après cette permission ainsi conditionnée, le médecin fît briser ce verre; ne vous semblet-il pas qu'il feroit assez connoître par là, que son consentement ne s'accommode pas à la permission qu'il auroit déjà donnée ? C'est la même chose qu'a voulu faire celui qui avoit fait la loi, ayant détruit le lieu des sacrifices, pour nous faire connoître qu'il n'agréoit plus de tels sacrifices. Ceux qui suivoient cette loi au temps de Julien l'apostat, se trouvant pressés par ses ordres de sacrifier comme ils faisoient autrefois; espérant que de leurs sacrifices il les attireroit bientôt aux siens; ils lui firent réponse qu'ils ne pouvoient sacrifier hors du temple de Jérusalem, et lui disant que s'il leur vouloit permettre de rebâtir leur temple, ils sacrifieroient aussitôt, ils en obtinrent facilement la permission, et mirent aussitôt la main à l'œuvre : mais lorsqu'ils y voulurent travailler, Dieu qui ne se plaisoit plus à ces sacrifices, interrompit leur dessein; car l'ouvrage ne fut pas plutôt commencé, que le feu sortit des fondemens, qui brûla tout l'ouvrage, ainsi que nous avons rapporté plus au long en un autre endroit : et après cet exemple si public, qui n'en demeurera point convaincu ? Mais qu'avons-nous besoin ni de raisons, ou d'exemples, ayant un texte exprès et formel du prophète Malachie, par la bouche duquel Dieu a dit (*Malach.* 1) : *Mon amitié n'est plus pour vous, et je ne veux plus recevoir d'offrandes par vos mains; parce que mon nom est grand*

entre les gentils, et partout on m'y offre des offrandes pures et nettes. Par ces paroles vous voyez la conversion des gentils très-clairement prophétisée, aussi-bien que le refus et l'abolition des offrandes et des sacrifices de la loi, lesquels, au moins par eux-mêmes, n'avoient ni vertu ni efficace pour sanctifier les hommes; mais en leur lieu le vrai Agneau est offert en sacrifice, et présenté dans le très-saint Sacrement de l'autel, et dans toutes les églises chrétiennes.

J'ajouterai encore à ceci une chose qui mérite d'être infiniment considérée, laquelle nous tirons de la raison et de l'autorité que nous venons de rapporter, qui est, que comme Dieu en ruinant le lieu des sacrifices, nous voulut faire connoître qu'il n'en vouloit plus; aussi en renversant cette république si ancienne et si fameuse des Juifs, en telle sorte qu'il n'en restoit pas les moindres vestiges, il fit voir qu'il ne vouloit plus être appelé le Dieu des seuls Juifs, mais aussi de toutes les nations, puisqu'il étoit venu pour le salut de toutes, ainsi qu'il l'avoit promis au patriarche Abraham premièrement, et depuis encore par la bouche de tous les prophètes. C'est pour cette raison qu'il dit en termes fort exprès dans Isaïe (c. 54.) : *Le Seigneur qui est appelé le Dieu des armées, votre rédempteur et le saint d'Israël, sera aussi appelé le Dieu de toute la terre*; comme s'il avoit voulu dire : Il ne sera plus appelé le Dieu d'un seul peuple, mais le Dieu de tous les peuples et de toute la terre; et cela s'accorde fort bien avec l'autorité de Malachie que nous avons alléguée ci-dessus,

où Dieu dit que son nom est grand entre les nations, et qu'en tous lieux on lui offre des offrandes pures et innocentes. Isaïe confirme encore la même chose, lorsqu'il dit (c. 11) : *La racine de Jessé s'élèvera pour gouverner les nations, et toutes mettront leur espérance en elle ;* tellement que ce nouveau règne est universel, tant sur les Juifs que sur les Gentils, sans qu'il y ait acception de personnes. C'est pour cela que le même prophète exhorte les uns et les autres à l'union et à la paix, quand il dit : *que toutes les nations se réjouissent avec le peuple du Seigneur.* Et ç'a été en effet la vraie intention de notre Sauveur, lorsqu'il a ruiné cette ancienne république, ayant voulu nous faire connoître qu'il n'étoit pas le Dieu d'un seul peuple, mais de tous les peuples, ainsi que les autorités que je viens de rapporter le témoignent. Et en effet, si Dieu eût désiré quelqu'autre chose, et s'il eût voulu demeurer toujours le Dieu de ce seul peuple, pourquoi eût-il ruiné son temple, et renversé tout cet état ? Sur quoi souvenez-vous, je vous prie, de ce que je vous ai proposé dès le commencement, que le Père éternel ayant voulu envoyer son fils revêtu d'une chair mortelle pour racheter le monde, il étoit à propos de créer un peuple tout nouveau, où il pût être connu, prophétisé et désiré, et de la race duquel il prît cette chair humaine : mais cela étant fait, et la rédemption opérée, Dieu n'avoit plus de sujet de s'attacher à un peuple seul et particulier, puisqu'il avoit déjà fait la rédemption de tout l'univers. C'est pourquoi, comme un architecte qui a dessein de faire une

voûte fait premièrement un ceintre, afin de la bâtir dessus, mais aussitôt qu'elle est faite, le ceintre est démonté et mis en pièces; de même Dieu ayant créé ce peuple exprès pour ce que je viens de dire, et cela étant exécuté, il n'y avoit plus de sujet de lui conserver ce titre qu'il avoit auparavant, de peuple particulier de Dieu, puisque Jésus-Christ venoit pour être le Seigneur et le Maître universel de tous les autres peuples.

Le Catéchumène. Je ne vois point qu'il y ait de raison à opposer aux vôtres, tant elles me semblent claires et puissantes, puis même qu'elles sont confirmées par tous les témoignages des Ecritures que vous avez alléguées; mais avec tout cela que répondrez-vous à ces paroles que l'Ecriture répète tant de fois, lorsqu'elle publie ces lois, et qu'elle dit qu'elles doivent être éternellement observées?

Le Docteur. La coutume que les interprètes observent dans l'explication de l'Ecriture, c'est d'expliquer les choses obscures et incertaines, par d'autres claires et certaines; et puisque nous avons si clairement prouvé que déjà les cérémonies et les sacrifices de la loi ont cessé, il faut expliquer de la façon que j'ai dit, cette parole, et entendre par cette perpétuité, tout le temps que Dieu avoit ordonné que cette loi seroit observée, c'est-à-dire, jusqu'à la venue du Sauveur. (*Exod.* 21.) Nous donnons la même explication à la loi du serviteur qui dit: (*Deuter.* 15.) Que si après sept ans passés, il renonce aux droits de la liberté, il demeurera esclave perpétuel de son maître; car

cette perpétuité s'entend de la vie de cet esclave. Et lorsque David fut menacé par le prophète, que pour punition de l'offense qu'il avoit commise en faisant tuer Urie, le glaive de Dieu ne sortiroit de toute éternité de sa maison (2 *Reg.* 12); lors aussi qu'Elisée dit à Giezi son serviteur, que la lèpre de Naaman s'attacheroit à lui et à tous ses descendans éternellement (4 *Reg.* 5); nous n'entendons par ces paroles d'éternité, sinon un fort long temps. De la même sorte nous devons expliquer l'éternité de la durée de la loi, c'est-à-dire pour le temps qu'elle devoit être observée, et jusqu'à ce que celui qui nous devoit donner une nouvelle lumière, une nouvelle loi et une nouvelle connoissance des choses divines, fût venu.

Le Catéchumène. Je suis content de cette explication : mais j'ai encore un autre doute à vous proposer, qui est qu'il me semble que ce soit une chose fort mal séante à la Divinité, de nous avoir donné en un temps une loi qui devoit être révoquée en un autre; il me semble qu'il eût été bien plus digne de sa sagesse de nous en donner une qui eût dû toujours durer.

Le Docteur. Mon frère, ce n'est pas à l'esprit humain à se donner la liberté d'examiner les choses que Dieu ordonne, et qu'il commande, ni à les mesurer selon l'étendue de sa foible raison. Aristote même l'a bien reconnu, lorsqu'il a dit, que ceux qui sont touchés par le mouvement et par l'instinct des inspirations divines, ne doivent point prendre les conseils de la raison humaine, parce que ceux-là naviguent sur

une autre route, et sont conduits par une aiguille et par une boussole bien plus assurée que n'est la prudence ordinaire. Puis donc que Dieu l'a ainsi ordonné, comme nous venons de le prouver fort au long, il ne faut point nous opposer ici les doutes et les inquiétudes de notre foible raison ; car cette raison ne manque pas, comme nous pouvons bien penser, dans toutes les œuvres de Dieu qui sont conduites dans la dernière perfection, comme vous le pourrez bien voir en celle-ci, si vous savez bien vous servir de ce que nous en venons de dire, et en tirer les conclusions nécessaires. Car premièrement nous vous avons déjà montré que la meilleure et la plus essentielle partie de la loi écrite de la propre main de Dieu, n'avoit jamais cessé, ni ne cesseroit jamais. Et pour ce qui regarde les lois des sacrifices des animaux, vous avez vu que tout cela n'étoit que des figures de ce souverain sacrifice, dans lequel notre Sauveur a offert sa vie pour les péchés du monde ; tellement que la lumière et la vérité se découvrant, les ombres et les figures devoient cesser; et les raisons que nous avons apportées là-dessus, ont encore été confirmées par l'autorité de Malachie, et par le sacerdoce de Jésus-Christ, qui est selon l'ordre de Melchisédech, non pas d'Aaron, mais principalement par la destruction du temple, qui étoit le lieu destiné pour les sacrifices.

Il nous reste donc seulement à parler de la partie des lois que nous avons nommée judicielle, c'est-à-dire des lois et des décrets, selon lesquels les juges et les princes du peuple devoient juger les causes. Je

vous dis là-dessus, que ces lois étoient affectées à ce peuple particulièrement, et à la province de Judée, où il faisoit sa demeure. Mais comme nous avons présupposé que le Messie venoit pour sauver toutes les nations du monde, et qu'il n'y en avoit point, comme en effet il n'y en a point eu où son Evangile n'ait été prêché, il n'étoit pas possible de donner une loi qui fût généralement propre pour toutes les nations du monde, lesquelles ne sont pas plus différentes en leurs langues, qu'elles le sont en leurs mœurs, en leurs usages, aussi bien que dans les conditions et dans les propriétés des terres et des cieux qui les couvrent, et qui versent sur eux diverses influences. C'est pourquoi il étoit très-à-propos que l'Eglise de son côté, que les princes et les républiques aussi du leur, donnassent leurs lois selon la qualité et la condition des lieux et des personnes pour qui ils les faisoient. Il est vrai aussi que même de ces lois anciennes il en a été pris ce qui pouvoit généralement servir pour toutes sortes de temps et de lieux, comme ce qui regarde l'entretien des ministres qui servent aux églises, qui se prend sur le public, et que ces mêmes églises ne serviront point d'asile ni de refuge pour ceux qui auront à dessein et de propos délibéré tué quelqu'un, et autres choses semblables.

Mais pour vous répondre à tout en un mot, je vous ai déjà dit l'obligation que Dieu nous a imposée d'obéir et de croire à tout ce que le Messie nous commanderoit et nous enseigneroit, et comme il fit choix de Moïse, et qu'il le remplit de son esprit, afin qu'il

publiât ses lois, ainsi notre Sauveur, et le vrai Messie, choisit douze apôtres, sur lesquels le Saint-Esprit descendit, pour nous faire savoir sa volonté par leurs bouches, nous ordonnant de leur obéir comme à lui-même. Il leur dit aussi : (*Lucæ* :o.) *Qui vous entend, m'entend, et qui vous méprise, me méprise.* Tous ces hommes saints assemblés, et tenant le premier concile qu'il y ait eu dans l'Eglise, déterminèrent entre eux, que par la mort de Jésus-Christ, la circoncision demeuroit éteinte (*Act.* 15), et toutes les autres charges et cérémonies de la loi, et cela, avec ce que nous avons déjà dit sur ce sujet, doit suffire pour vous faire comprendre la vérité et la décision de votre doute.

Les apôtres par l'inspiration du Saint-Esprit ayant déterminé ceci, changèrent aussi par l'inspiration du même Esprit, l'observation du sabbat, laquelle ils remirent au dimanche; et parce que la raison pour laquelle l'auteur de la loi avoit destiné ce jour du sabbat, étoit parce qu'en pareil jour il avoit achevé la création de ce monde créé pour l'usage et pour le service des hommes, voulant qu'ils employassent ce jour-là pour y penser, afin de rendre grâces à celui qui leur avoit départi un si grand bien; de même le bienfait de notre rédemption (qui emporte avec soi la passion et la résurrecsion de notre Sauveur,) étant d'autant plus important que l'autre, que l'Etre divin que nous avons reçu par ce bienfait, est plus excellent que l'être humain que nous avons obtenu par la création, l'Eglise enseignée par les apôtres, et conduite

par

par le Saint-Esprit, a changé avec beaucoup de raison l'observation du sabbat en celle du dimanche, afin que nous employassions ce saint jour à considérer le bienfait de notre rédemption, plutôt que l'autre à considérer celui de la création. Et cela est bien conforme à ce que le Seigneur même avoit dit par Isaïe (*c.* 43), nous ordonnant de ne plus penser aux bienfaits passés, parce qu'il nous en vouloit faire de nouveaux, tels et si grands, qu'ils nous feroient mettre en oubli tous les autres que nous aurions reçus.

Le Catéchumène. C'est certainement une grande joie pour l'esprit humain, lorsque la raison s'accorde avec la foi; et c'est cette joie dont j'ai été touché par la raison que vous venez de me donner. Encore que ce changement de la loi ne soit pas fondé sur cette seule raison, mais aussi sur les témoignages formels de l'Ecriture que vous m'avez allégués; j'aurois néanmoins encore un autre doute à vous proposer si vous l'aviez agréable, et c'est le seul qui me reste là-dessus. Je voudrois donc vous demander pourquoi plusieurs choses qui étoient permises dans l'ancienne loi touchant les personnes mariées et autres semblables, ne sont pas permises en la nouvelle, puisque Dieu même en étoit l'auteur.

Le Docteur. Je vous réponds à cela, qu'il n'y a nul inconvénient que les lois soient changées, et même toutes les choses humaines, selon la diversité des temps et des personnes. Ne voyons-nous pas que la nature même a destiné une sorte de nourriture pour les enfans et une autre pour ceux qui sont dans un âge par

fait? car ceux-là sont nourris, ou de lait, ou de quelques petites miettes, au lieu que ceux qui sont déjà avancés, se nourrissent de viandes, qui ont plus de suc et de substance; aussi dans l'âge tendre, la même nature ne donne aux enfans que de petites dents foibles, mais après elle les change et leur en donne de plus fermes et de plus dures, afin de mâcher des viandes plus solides. Sachez donc que le monde a ses âges spirituels, ainsi que l'homme les siens. Il a eu son enfance, comme il a eu son âge parfait, ce qui ne se mesure pas par le nombre des années, mais par les degrés de grâces qui lui ont été concédées. Car avant la venue de notre Sauveur, la grâce qui étoit donnée communément au monde étoit fort petite, et le nombre de ceux qui la recevoient fort petit. C'est pour cette raison que l'apôtre appelle certains hommes foibles et imparfaits, de petits enfans en Jésus-Christ, et comme tels il dit (1 *Cor.* 3) qu'il leur a donné du lait, c'est-à-dire, une doctrine aisée et bien différente de celle qu'il communiquoit aux personnes parfaites. Nous disons donc sur ce fondement, que le monde a eu son enfance, comme il a eu depuis son âge parfait. L'enfance a été avant la venue de Jésus-Christ, qui est l'auteur et la source de la grâce, de laquelle il nous a rendus dignes par le sacrifice de sa passion; et parce qu'il y avoit alors peu de grâce, il y avoit peu aussi de sainteté, et elle étoit fort peu répandue par le monde, n'occupant que ce seul petit recoin de Judée, où la lumière de la foi avoit paru. Encore y avoit-il eu beaucoup plus de superstition que de vraie religion, parce

que ceux qui en étoient les chefs, comme les prêtres et les pharisiens, étoient remplis d'avarice, d'ambition, de superstition, d'hypocrisie et d'envie, qui les porta à la fin à poursuivre la mort de notre Sauveur. Mais l'âge parfait et viril du monde est venu après la naissance de Jésus-Christ; et alors la grâce y a été versée en si grande abondance, que par la seule imposition des mains, les apôtres faisoient descendre sur les premiers chrétiens le Saint-Esprit avec tous ses dons. Ce fut donc en ce temps-là que la grâce et la connoissance de Dieu se répandit par tout le monde, malgré tous les rois et tous les empereurs qui le gouvernoient. Ce fut alors que parurent ces millions de martyrs, lesquels d'une force et d'un courage viril; mais que dis-je viril ? d'un courage divin, souffrirent tous les plus cruels tourmens que l'on ait jamais vus ou imaginés, et cela n'arriva pas dans une seule nation, mais dans toutes les parties du monde sujettes à l'empire romain. Alors se multiplièrent ces saintes troupes de solitaires, qui retirés dans les déserts, y menoient une vie angélique. Alors fleurirent les saints pontifes, les confesseurs et les chœurs de vierges très-pures, dont le nombre fut si grand, que comme nous avons dit ailleurs, dans une seule ville d'Egypte on en comptoit jusqu'à vingt mille, quoiqu'au temps de la loi cette divine vertu ne fût que fort peu connue, moins suivie et presque tenue en opprobre. Or, la différence de ces deux âges du monde étant si grande, ce législateur très-sage et très prudent ayant égard à la foiblesse du premier âge, permit plusieurs choses qu'il a maintenant

défendues, car il étoit permis aux Juifs d'avoir plusieurs femmes, ce qui n'est pas maintenant ; la nature ayant donné une femme à un mari, avec autant de raison qu'elle a établi cet ordre entre les oiseaux et entre plusieurs animaux. Il étoit aussi permis au mari de répudier sa femme lorsqu'elle ne lui étoit pas agréable, afin qu'il ne la tuât point; il leur étoit permis pour contenter leur avarice de donner leur argent à intérêt aux étrangers, et tout cela est maintenant défendu par la loi de grâce, en quoi vous pouvez remarquer sa perfection et son excellence. Il leur fut aussi donné des commandemens pour les œuvres extérieures, leurs esprits n'étant pas encore assez mûrs pour s'élever aux choses intérieures; et pour une plus grande preuve de leur attache aux choses de la terre, voyez comme la plupart des promesses ou des menaces que la loi et les prophètes leur proposoient en ce temps-là, n'étoient que des biens ou des maux du corps, comme à des gens tellement charnels, qu'il n'y avoit que cela qui les pût toucher, quoique les biens éternels et spirituels soient sans comparaison préférables aux autres. Il est vrai qu'il est fait aussi quelquefois mention de ceux-ci; mais c'est bien rarement, parce que Dieu les appeloit par la porte par où ils lui devoient répondre. Quelle plus grande marque peut-on s'imaginer de l'imperfection de ce peuple, que de voir que Dieu se soit résolu de leur dire : si vous gardez mes commandemens, vous jouirez des biens de la terre ? Puis donc que la différence entre ces deux âges du monde, est aussi grande qu'elle peut être entre l'enfance et l'âge

parfait de l'homme, quelle merveille que la divine providence ait ordonné, ainsi qu'une mère charitable qui s'accommode à la foiblesse de ses enfans, plusieurs lois pour l'enfance du monde, et d'autres pour son âge plus avancé, et qu'elle ait permis certaines choses en cet âge tendre, qu'elle n'a pas permises en l'autre!

Le Catéchumène. Après la satisfaction que vous m'avez donnée sur toutes mes questions, il ne m'en reste plus qu'une à vous proposer, qui est l'accomplissement de ces paroles de notre Sauveur, qu'il ne venoit pas pour abolir la loi, mais pour l'accomplir.

Le Docteur. Le docteur qui nous est venu du ciel, répondra pour moi à votre demande, car à la fin de ces paroles il explique lui-même de quelle manière il les entend, qui est de rendre par sa venue cette loi parfaite et accomplie. Et en effet, si nous commençons par la loi qui dit : Tu ne tueras point, par laquelle l'homicide est défendu, il passe plus avant, lorsqu'il défend la colère du cœur et les paroles injurieuses de la bouche, l'un et l'autre ouvrant fort souvent la porte à l'homicide : la même loi défend l'adultère avec la femme d'autrui, mais il réprime même les regards et la concupiscence du cœur, qui sont des acheminemens à l'adultère : la loi permettoit de répudier la femme qui n'étoit pas agréable au mari, mais le Sauveur n'y consent pas, au contraire il condamne non-seulement l'adultère, mais aussi celui qui répudie, et celui qui épouse la femme répudiée. La loi défendoit de jurer le nom de Dieu pour un mensonge, et le Sauveur ne veut pas que ni pour le mensonge, ni pour la vérité

même, nous le jurions, afin que nous soyons par ce moyen plus éloignés de le jurer pour le mensonge. La loi commandoit d'aimer les amis, et le Sauveur nous ordonne d'aimer aussi nos ennemis; il nous conseille de prier Dieu pour eux, et de leur faire tout le bien que nous pourrons; il nous conseille même de ne nous point défendre contre ceux qui nous feront du mal, et de donner notre robe à ceux qui voudront prendre notre manteau, plutôt que de nous engager en des querelles et en des procès qui sont d'ordinaire la cause des haines et des inimitiés. Voyez par là, mon frère, comme notre Sauveur qui avoit proféré les paroles dont vous m'avez demandé l'effet, expliqua sur-le-champ par les exemples que je viens de vous rapporter, la vérité de ce qu'il venoit de dire.

Mais vous saurez aussi, qu'il y a d'autres commandemens en la loi, lesquels furent donnés avec beaucoup de raison en ce temps, et à ce peuple-là, qui étoit en péril de s'infecter des vices des gentils par le voisinage, s'il n'y eût été pourvu, en étant environné de toutes parts. Ce fut aussi pour cette raison que ce divin Législateur le voulut distinguer des autres dans toutes les choses qui regardent l'usage de la vie humaine, comme en la différence des viandes, des vêtemens, en la manière de labourer et de semer les terres, et en d'autres choses semblables, lesquelles de soi sont indifférentes, afin que par la différence de ces choses qui regardent le corps, ils fussent portés à une autre différence, et à une autre distinction plus importante, qui étoit des choses qui regardent l'esprit, pour

avoir davantage en horreur les vices et les mœurs de ceux dont ils tenoient les vivres pour impurs et abominables.

Toutes ces lois qui regardoient des choses en apparence indifférentes (mais nécessaires pour le temps et pour la fin qu'elles avoient été données), ont toutefois été accomplies par notre Sauveur, qui nous a commandé de les observer dans un autre sens spirituel qui étoit caché dessous, lequel est bien plus haut et plus digne de la sagesse et de la sainteté de ce suprême législateur. Par exemple :

Lorsque la loi nous commande de sacrifier un taureau ou un chevreau, elle nous commande en l'un de mortifier le péché d'orgueil, et dans l'autre celui de la chair. Lorsqu'elle nous ordonne de ne point lui offrir d'animal sans queue et sans oreille, elle nous enseigne que le service qui est rendu à Dieu contre l'obéissance et sans persévérance, ne lui est point agréable ; et lorsqu'elle nous défend de lui offrir des oiseaux de rapine, c'est pour nous apprendre que le sacrifice qui lui est fait du bien d'autrui lui déplaît ; mais aussi quand elle nous commande de lui offrir des colombes, elle nous ordonne la simplicité ; lorsque ce sont des tourterelles, la chasteté ; des agneaux, la douceur. Toutes ces vertus sont bien plus agréables à Dieu que tous ces animaux. Il y a aussi d'autres commandemens qui étant pris à l'écorce, et selon la simple signification de la lettre, ne semblent point concerner la religion, ni être dignes d'un si grand législateur, ce qui faisoit que les gentils tenoient la loi des Juifs pour une espèce de

superstition, ainsi que nous avons dit ailleurs. Mais il faut considérer qu'outre le sens de la lettre, ils ont leur sens spirituel, c'est-à-dire des préceptes et des commandemens fort importans à notre salut. En voici des exemples. Lorsque la loi dit : ne mange point de pourceau, elle veut dire, outre ce que porte la lettre, ne sois ni luxurieux ni déshonnête. Lorsqu'elle dit : ne mange aucune chose avec le sang, elle veut dire, ne désire point la mort, ni ne porte aucune haine à ton prochain. Lorsqu'elle dit : ne mange point d'oiseau de rapine, elle veut dire, n'opprime point les foibles, et ne sois point voleur du bien d'autrui. Lorsqu'elle dit : tu ne lieras point la gueule du bœuf qui foule le blé, elle veut dire, tu ne refuseras point le salaire à celui qui a travaillé pour toi. Lorsqu'elle dit : tu ne feras point cuire le chevreau dans le lait de sa mère, c'est-à-dire, tu n'augmenteras point l'affliction de l'affligé. Lorsqu'elle dit : ne sème point ton champ de diverses semences, c'est-à-dire, ne mêles et ne confonds point avec la parole de Dieu, quelque doctrine vaine et dangereuse. Lorsqu'elle dit : ne laboure point la terre avec un bœuf et un âne, elle t'exhorte à ne mettre point sur le foible la charge du fort, et à ne les rendre point égaux au travail. Mais quand elle ordonne aux hommes de ne se point habiller de lin et de laine, elle leur commande de n'être point doubles, mais simples et naïfs, parce que le vêtement intérieur se fait de lin, et l'extérieur de laine : tellement que ces paroles : ne t'habille point de lin et de laine, signifient, ne montre point au dehors ce que tu n'as pas au dedans,

ou bien ne sois point dissimulé ni trompeur, ni faussaire ; n'aie point deux visages, qui est la même chose que l'Ecclésiastique nous a enseignée, lorsqu'il a dit : *ne prends point un visage contre ton visage ;* c'est-à-dire, n'aie point une chose dans le cœur, si tu en veux montrer une autre frauduleusement par tes paroles. Ce sera donc, mon frère, par ces exemples, et par d'autres semblables, que vous pourrez comprendre combien notre Sauveur a eu raison de dire, qu'il ne venoit pas pour violer la loi, mais pour l'accomplir, parce que de la manière que je viens de vous expliquer la loi, elle est bien plus parfaitement accomplie, que par ce qui étoit porté par la lettre ; car autrement, qu'importoit-il à la religion et à la sainteté, que les hommes fussent vêtus de lin ou de laine, qu'ils labourassent, ou semassent la terre de la manière que la loi le prescrivoit ? Les fidèles comprirent bientôt ce sens caché, après que notre Sauveur fut venu au monde, ainsi que nous le témoigne Philon, historien célèbre parmi les Juifs, lorsqu'il dit : que les fidèles d'entre les Juifs savoient fort bien expliquer les choses de la sorte, lesquels menoient une vie très-sainte auprès d'Alexandrie, comme nous avons fait voir.

Le Catéchumène. J'ai pris un plaisir extrême dans votre excellente manière d'expliquer l'Ecriture sainte, parce que le sens que vous lui avez donné est très-digne de ce Seigneur, lequel étant la bonté et la sainteté même, ne se peut plaire qu'à ce qui est conforme à la sainteté et à la vertu.

XII.e DIALOGUE,

Où il est traité de l'aveuglement dans lequel vivent les Juifs qui n'ont pas reçu la foi de Jésus-Christ.

Le Catéchumène. Après avoir reçu une entière satisfaction sur les questions que je vous ai proposées, il m'en reste encore une à vous faire, qui est peut-être la plus importante et la plus essentielle sur cette matière. Vous savez bien que le peuple juif a été choisi de Dieu entre toutes les nations du monde, et que c'est à lui que furent faites toutes ces magnifiques promesses des richesses de Jésus-Christ. Je ne parle pas des temporelles seulement, je parle aussi des spirituelles, qui sont, ainsi que vous venez de me dire, des biens de grâce et de gloire. Ceci se connoît bien clairement par les noms des saints personnages à qui ces biens furent promis; car ce fut à la maison de Jacob, au peuple d'Israël, au mont de Sion, à Jérusalem, à la maison de David, et à d'autres semblables. Ainsi Dieu dit dans Zacharie (*c.* 12): *Je répandrai sur la maison de David, et sur tous les habitans de Jérusalem, l'esprit de grâce et d'oraison;* dans ces paroles vous jugez bien que par le nom de Jérusalem, il faut entendre tout le royaume de Judée, c'est-à-dire, par la principale partie le tout, qui est une figure fort ordinaire dans l'Ecriture; et au chapitre 43 d'Isaïe, Dieu parlant à son peuple sous le nom de Ja-

cob, dit encore : *Je suis le Dieu qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a confirmé, ô Israël! Ne crains point, car je t'ai racheté, et t'ai appelé par ton nom; tu es à moi; lorsque tu passeras au travers des eaux, je serai avec toi, et les fleuves ne te couvriront point, et dans le milieu des flammes tu ne seras point brûlé.* Au chapitre suivant, parlant avec le même Jacob, il dit encore : *Ne crains point, ô Jacob mon serviteur, parce que je verserai des eaux sur la terre altérée, et des fleuves sur la terre sèche;* et afin que nous ne prissions pas cela au sens de la lettre, il explique aussitôt quelle sera cette eau; car il dit : *Je répandrai mon esprit sur tes enfans, et ma bénédiction sur ceux qui naîtront de toi. Ils fleuriront sur la terre comme les saules sur le bord des eaux.* Il y a plusieurs autres autorités semblables dans l'Ecriture, car toutes les grâces et toutes les richesses qu'elle promet, sont contenues sous ces noms. Par là il semble que tous les enfans de Jacob devoient être participans de ces grâces, ce que nous voyons néanmoins n'être pas accompli dans cette partie du peuple qui demeure dans son aveuglement et dans son incrédulité. Je voudrois bien qu'il vous plût me donner là-dessus quelque satisfaction.

Le Docteur. Plusieurs raisons me viennent tout à la fois à l'esprit pour vous répondre; mais afin d'éviter la confusion où il y a de la multitude, je tâcherai d'observer en cette matière le meilleur ordre qu'il me sera possible.

Il faut que je vous explique, avant toutes choses,

la manière dont notre Sauveur s'est conduit envers ce peuple, la considération qu'il a eue pour lui, et les grâces qu'il lui a faites dans le temps même que la mémoire du péché (que par l'opinion et par la voix commune de tout le monde, il avoit commis contre sa personne) étoit toute fraîche et toute récente. Car premièrement lorsqu'il parut au monde, et qu'il y commença de prêcher, il fut toujours parmi eux, les éclairant par sa doctrine, les édifiant par les exemples de sa très-sainte vie, guérissant toutes leurs maladies, et les attirant à sa foi et à sa connoissance par la multitude de ses miracles; lors même qu'il envoya ses disciples pour prêcher, il leur défendit d'aller dans les terres des gentils, mais d'aller chercher les brebis d'Israël qui s'étoient égarées. Après qu'il fut monté au ciel, tous les apôtres ne s'employoient à autre chose dans Jérusalem, jusqu'à leur séparation pour aller par le monde; et lorsque par la mort et le martyre de saint Etienne, les disciples furent contraints de sortir de Jérusalem, saint Luc écrit : Qu'ils alloient par toutes les villes de la Judée, prêchant aux seuls Juifs, non point aux gentils; mais pour saint Pierre et saint Jean, qui étoient les colonnes de l'Eglise, le même saint Luc écrit, qu'ils se joignirent avec saint Paul et saint Barnabé, et qu'ils convinrent entr'eux, que saint Paul et saint Barnabé prêcheroient aux gentils, et les deux autres aux Juifs. Mais que dirai-je de la sainteté de ce temps-là dans toutes les églises de la Judée, et surtout de celles de Jérusalem? Le même évangéliste saint Luc rapporte que tous les fidèles de cette

ville-là, bien qu'en un très-grand nombre, n'avoient néanmoins qu'un cœur et qu'une âme en Dieu. Il dit qu'ils vendoient leurs biens entièrement, et qu'ils en apportoient le prix aux pieds des apôtres, afin d'en faire la distribution aux pauvres, ainsi qu'il leur plairoit. Il ajoute encore, que tous les fidèles passoient les jours presque entiers en oraison dans le temple, et qu'étant de retour en leurs maisons, ils recevoient la sacrée communion avec humilité et simplicité de cœur. Tellement que chaque jour ils croissoient en sainteté et en crainte de Dieu, et qu'ils étoient toujours remplis des consolations du Saint-Esprit. Saint Paul raconte bien encore un effet plus signalé de leur vertu, qui est qu'ils enduroient non-seulement avec patience, mais aussi avec joie d'être volés et tourmentés par les infidèles. Enfin la sainteté de leur vie et leur pureté étoit telle, que ce même apôtre, pour exalter la foi et la sainteté des fidèles de Thessalonique, à qui il écrivoit, dit : « Qu'ils avoient parfaitement imité les » fidèles des églises de la Judée, ayant souffert avec » une grande foi les persécutions que les autres avoient » endurées pour la même cause. » Toutes ces paroles sont à la vérité de grandes louanges, mais je n'estime pas moins cette renonciation volontaire à tous les biens dont j'ai parlé, pour faire mieux connoître la perfection de leur vertu. Car, comme dit fort bien un homme sage, ainsi que la pierre de touche fait connoître la bonté et la finesse de l'or, de même l'or fait connoître la finesse et la perfection de la vertu; tellement que nous pouvons dire que celui-là est véritablement ver-

tueux, qui ne fait aucun cas de l'or, ni de toutes les richesses du monde. Par toutes ces choses vous pouvez juger combien libéralement Notre-Seigneur communiqua à cette nation les richesses de sa grâce, même dans le temps que sa faute étoit toute récente.

Mais que dirai-je de cette sainteté admirable des fidèles de la Circoncision qui avoient reçu la foi dans la ville d'Alexandrie? Et parce que c'est une des choses les plus remarquables du monde, et de la plus grande édification, j'ai jugé à propos de la rapporter ici dans les mêmes termes qu'elle est écrite par Philon, auteur très-grave entre les Juifs; lequel raconte sans aucun ornement de paroles, mais sincèrement et avec fidélité les grandes vertus, dont il avoit eu, vivant parmi eux, une parfaite connoissance. Il dit donc premièrement : « Qu'ils quittoient la propriété de tou-
» tes leurs possessions, et de tous leurs biens tempo-
» rels, et par ce moyen qu'ils arrachoient de leurs
» cœurs tous les soins et tous les empressemens du
» monde. Ils abandonnoient les villes pour vivre à la
» campagne, et dans de petites loges, séparés de la
» conversation des hommes, qui étoient différens
» d'exercice et de profession; car ils avoient éprouvé
» par expérience, que les actions de ces gens-là étoient
» de grands obstacles au dessein de ceux qui vouloient
» s'avancer dans le chemin épineux de la perfection.
Un peu plus bas en parlant des mêmes fidèles. « Ces
» gens-là, dit-il, sont déjà répandus dans plusieurs
» parties du monde; car ils ne sont pas seulement
» dans la Grèce polie, mais parmi tous les barbares.

» Il est bien vrai que l'Egypte en est la plus peuplée,
» y en ayant dans tous les endroits, mais principale-
» ment à Alexandrie. C'est là que s'assemblent tous les
» bons ouvriers, comme en un pays gras et fertile,
» mais bien plus fertile en sagesse qu'en blé. Leur de-
» meure la plus ordinaire est sur le lac appelé Marian,
» où il y a de certaines petites collines qui leur don-
» nent des retraites commodes et un air fort tempéré.
» Ils vivent séparés en divers communautés, et en
» chacune il y a une maison destinée à l'oraison,
» qu'ils appellent monastère, ou senion en langue
» grecque, que nous pouvons interpréter en la nô-
» tre, congrégation de saints. Là ils s'assemblent et
» communiquent entr'eux leurs mystères, menant une
» vie chaste et honnête. Ils n'y portent aucune chose
» pour manger ni pour boire, ni pour aucun usage
» corporel. Ils n'y ont seulement que les livres de la
» loi et des prophètes, et des hymnes qu'ils ont com-
» posées pour chanter les louanges de Dieu, et des cho-
» ses semblables qui regardent les exercices de la re-
» ligion; étant ainsi enseignés par les préceptes et par
» la discipline des Ecritures, ils acquièrent tous les
» jours de nouvelles forces pour supporter les conti-
» nuels travaux d'une vie parfaite. Ils emploient tous
» les jours à cette étude, depuis le matin jusqu'au soir,
» apprenant non-seulement la lettre simple de l'Ecri-
» ture, mais aussi les sens mystérieux de la loi par
» l'explication des saints, étant fortement persuadés,
» que ce qui paroît au dehors de la loi, couvre les
» grands sacremens, qui sont cachés dessous. Pour cet

» effet ils ont des traités et des interprétations que » leur ont laissés leurs anciens pères, qui ont été les » auteurs de leur manière de vivre, pour leur ensei- » gner la façon dont il faut entendre les secrets de » l'Ecriture, et ils suivent entièrement et confidem- » ment leur doctrine, comme celle de leurs chefs et » de leurs guides. Par ce moyen ils sont instruits à » entendre l'Ecriture, non-seulement selon ce que » porte la lettre, mais aussi selon la substance inté- » rieure. Car ils font le même jugement de la lettre » que de quelque animal corporel; la lettre et ce qui » se présente à la vue, disent-ils, est le corps; et » l'âme, c'est le sens spirituel et invisible, qu'ils dé- » couvrent en pénétrant par la subtilité de leurs es- » prits, comme au travers d'un verre, dans les plus » profonds et les plus merveilleux secrets.

» Mais ils ne se contentent pas de chanter les hym- » nes composées par leurs anciens pères, ils en font » aussi de nouvelles, lesquelles mises en rime, sont » chantées avec une mélodie très-agréable. Surtout » ils font grand cas de la continence, qu'ils observent » très-étroitement, comme la base et le fondement » de tout l'édifice spirituel, sur lequel ils élèvent tous » leurs saints exercices; il n'y en a aucun qui ose ni » manger ni boire avant le coucher du soleil, et leur » temps est compassé de telle sorte, que le jour s'em- » ploie à l'étude de l'Ecriture sainte, et une partie de » la nuit aux nécessités du corps. Il y en a parmi eux » qui demeurent les trois jours sans manger, et ce » sont ceux qui sont bien plus affamés de la parole di- vine,

» vine, que des vivres corporels; mais ceux qui sont
» les plus avancés dans la sagesse, et qui ont péné-
» tré plus avant dans le goût des secrets de la parole
» de Dieu, en deviennent si passionnés, qu'ils s'ou-
» blient eux-mêmes, demeurant les six jours entiers
» sans rien manger. Après cela ils prennent un peu de
» nourriture, non pas pour contenter le goût, mais
» seulement pour soutenir le corps.

» Parmi ces hommes saints il y a aussi des fem-
» mes, dont quelques-unes ont gardé leur virginité
» jusqu'à une extrême vieillesse, conservant la pureté
» de leurs corps sans aucune contrainte, mais par la
» seule dévotion de leurs âmes, et pour s'adonner plus
» parfaitement à l'exercice de la vertu, y employant
» non-seulement leurs cœurs, mais aussi leurs corps;
» car elles tiennent pour une chose déshonnête et in-
» fâme de déshonorer et de salir le vase dédié à la di-
» vinité, et de connoître la compagnie des hommes,
» ayant choisi pour époux le très-saint et immortel
» Verbe divin, duquel elles engendrent en leurs âmes
» des enfans qui sont exempts de toute corruption
» mortelle. Tellement que dans ces congrégations les
» hommes vivent séparés des femmes.

» Ce même auteur dit encore : Qu'ils célébroient
» les saintes vigiles, comme nous faisons, et en la
» même manière, mais surtout les jours que nous fai-
» sons mémoire de la passion de notre Sauveur, les-
» quels nous avons accoutumé de passer en jeûnes,
» en oraisons et en quelques saintes lectures. Il raconte
» aussi la forme qu'ils observoient en leurs divins

» offices. Il dit qu'il y en avoit un qui se levant d'entre
» les autres, commençoit un psaume d'une voix grave
» et d'un chant agréable et mélodieux, et qu'après
» avoir dit le premier verset, tout le chœur en répon-
» doit un autre; que devant les jours de la passion,
» personne ne se couchoit la nuit sur des lits, mais sur
» la terre dure; ils ne buvoient point aussi de vin, ni
» ne mangeoient un seul morceau de viande. Ils se
» contentoient de pain et d'herbes avec du sel et de
» l'eau toute crue. Il décrit encore la façon dont les
» prêtres et les ministres exerçoient leurs offices, et
» la prééminence que donnoit sur tous les autres la di-
» gnité épiscopale; il ajoute ensuite plusieurs autres
» choses, qui ont une entière conformité à la vie de
» ceux qui dans ce temps se retirent du monde pour
» embrasser la vie religieuse. »

Tout ceci est un extrait des livres de ce célèbre auteur Philon; et par là nous voyons combien florissoit alors la sainteté et la grâce parmi les fidèles du judaïsme, puisque la vie qui est ici décrite, est accompagnée de tant de vertus, et surtout d'une si merveilleuse abstinence, qu'elle semble être plutôt une vie angélique qu'une vie humaine.

Mais la foi et la dévotion des fidèles d'entre les Juifs, ne finit pas en peu de temps; car avant l'entière destruction de Jérusalem, et depuis même qu'elle fut repeuplée, la foi s'y maintint toujours en son entier par le soin des évêques qui gouvernèrent cette église jusqu'au temps de l'empereur Adrien, sous lequel les Juifs se révoltèrent de nouveau, ce qui causa une se-

conde fois leur ruine et leur destruction, et un nouvel exil de leur pays, ainsi que nous avons dit ci-devant. Jusqu'à ce temps-là Eusèbe (1) compte quinze évêques, qui avoient succédé les uns aux autres. Voici ce qu'il en dit : « Jusqu'au temps de l'empereur Adrien » il y eut une suite de quinze évêques succédant les uns » aux autres, tous de la nation ancienne des Juifs, » mais qui étoient demeurés après leur conversion très- » fermes en la foi ; tellement qu'ils avoient été jugés » très-dignes du sacerdoce, par ceux qui étoient ca- » pables de juger du mérite des personnes. Ainsi nous » ne saurions nier que ce ne soit par cette nation même » que l'Eglise s'est conservée, ayant commencé par les » apôtres, qui eurent pour successeurs ces prélats jus- » qu'au temps que nous avons marqué. Le premier de » ces quinze évêques fut saint Jacques, cousin de no- » tre Sauveur ; Siméon fut élu pour le second, le troi- » sième Juste, le quatrième Zacharie, le cinquième » Tobie, le sixième Benjamin, le septième Jean, le » huitième Matthias, le neuvième Philippe, le dixiè- » me Sénèque, le onzième un autre Juste, le douzième » Lévi, le treizième Efren, le quatorzième Joseph, et » le dernier Judas. » Par ces paroles d'Eusèbe nous voyons que la foi et la religion des fidèles de Jérusalem se maintint jusqu'au temps de leur dernière calamité, après laquelle ils se répandirent en divers lieux, et peu à peu cette ancienne ferveur se relâcha. La même chose arriva parmi les gentils qui avoient reçu la foi, lesquels vinrent aussi à déchoir de cet état très-par-

(1) Histor. lib. 4. c. 1.

fait où ils vivoient dans la primitive Eglise, et à tomber dans celui que nous voyons maintenant et que nous déplorons. Il n'en étoit pas moins arrivé aux enfans d'Israël, lorsqu'ils eurent mis fin à la conquête de la terre promise. Car tandis qu'ils eurent comme devant les yeux les merveilles que Dieu avoit faites en leur faveur dans cette conquête, et que ceux qui en avoient été témoins furent en vie, ils se maintinrent durant ce temps-là dans la fidélité qu'ils devoient à leur libérateur; mais dès que ceux-ci furent morts, ils se rengagèrent une seconde fois au culte des idoles. Telle est la condition du monde, qui ne demeure jamais dans une même assiette; au contraire, comme sa figure est ronde, aussi va-t-il toujours roulant d'un lieu à l'autre, et toujours de mal en pis.

Nous avons une expérience bien certaine de cette vérité dans toutes les républiques du monde, mais particulièrement dans celles des Assyriens, des Athéniens, des Lacédémoniens, des Perses et des Romains. Ces derniers, entre les autres, s'étoient élevés de fort petits commencemens à une très-grande puissance, parce qu'ils avoient gardé la paix et la justice dans leur accroissement, soit en paix ou en guerre; mais ils ne vinrent pas sitôt à se relâcher de ce bon ordre, qu'ils perdirent incontinent ce qu'ils avoient acquis par l'ordre qu'ils avoient gardé. C'est donc pour cette raison que notre vie est fort bien comparée aux poids d'une horloge, qui ne demeurent jamais dans un même état, mais qui descendent toujours en bas. C'est ce que fait aussi notre chair, laquelle de sa na-

ture étant terrestre, nous attire toujours vers la terre, comme à son propre élément. Il ne faut donc point s'étonner si la sainte rigueur de cette ancienne discipline, et cette ferveur de la charité par succession de temps, a si fort déchu, puisqu'elle n'a plus été fortifiée par les exemples de ces hommes apostoliques, et de ces saints pères, qui l'enflammoient par leurs paroles et par leurs actions; et ceci sera le premier fondement que j'avois à poser touchant cette matière.

§ 1.

Le second est, qu'à l'avénement de notre Sauveur une partie de ce peuple devoit croire en lui, et qu'une partie devoit aussi demeurer dans son incrédulité. « Le » patriarche Jacob nous avoit représenté ceci, étant » demeuré boiteux d'un pied et sain de l'autre, lors» que l'ange le frappa à la cuisse de laquelle tout ce » peuple devoit descendre (*Gen.* 32). » Par là il donna à connoître qu'une partie de ses enfans, comme nous dirons ci-après, devoient demeurer sains et entiers en la foi, et les autres boiteux et estropiés. La même chose avoit été prophétisée à la Vierge par saint Siméon, lorsqu'il dit : « Que la venue de son Fils apporteroit à plu» sieurs du soulagement, et en feroit aussi tomber » beaucoup d'autres, non par sa faute, mais par la » leur. » Il nous faut prouver ceci par les écrits des prophètes. Isaïe dit en son quatrième chapitre : *En ce jour la plante du Seigneur, le Dieu des armées, sera magnifique et glorieux, et le fruit de la terre fort exalté, et ceux du peuple d'Israël qui seront sauvés*

s'en réjouiront, et il arrivera que ceux qui resteront en Sion, et qui se trouveront à Jérusalem, seront appelés saints, tous ceux qui sont écrits au livre de la vie de Jérusalem; après que le Seigneur aura purifié les souillures des filles de Sion, et le sang de Jérusalem, avec un esprit de jugement et d'ardeur, c'est-à-dire, avec un esprit de crainte et d'amour de Dieu. Le même prophète nous enseigne encore, que ceux qui devoient croire seroient en petit nombre, lorsqu'il dit (*c.* 10) : *Quand même le nombre des enfans d'Israël seroit aussi grand que celui du sable de la mer, les restes*, c'est-à-dire la moindre partie, *se sauveront.*

Il y a plusieurs autres endroits de l'Ecriture, qui marquent et qui prophétisent l'aveuglement d'une infinité de personnes qui ne devoient pas croire. Mais cela est particulièrement remarquable dans la prophétie des semaines de Daniel, où il dit (*c.* 9) : « Qu'a- » près les soixante-deux semaines Jésus-Christ devoit » être mis à mort, et que celui qui le devoit renier ne » seroit plus son peuple. » Or, il est bien clair que celui qui le devoit renier, ne devoit pas croire en lui. Isaïe dit la même chose au chapitre 53, qui ne traite que de la passion, laquelle fut cause de l'aveuglement d'une infinité de personnes. Il commence son chapitre par ces paroles : *Seigneur, qui est-ce qui croit aux paroles que nous avons ouï dire de vous? et à qui est-ce que la puissance du Seigneur a été découverte?* Et un peu plus bas il dit : *Nous avons désiré de le voir méprisé et le plus avili de tous les hommes,*

un homme de douleurs et qui a éprouvé toutes sortes d'infirmité; son visage étoit comme tout caché et méprisé, c'est pourquoi nous ne le connoissions pas. Il dit à la fin du chapitre, « que ce Seigneur dont il avoit » raconté l'innocence, devoit être tenu et réputé pour » un méchant. » Le prophète outre ceci, dit encore dans cette grande vision où il vit Dieu entre les deux séraphins, qu'il lui commanda d'annoncer au peuple : « Qu'il fermeroit ses yeux, qu'il boucheroit ses » oreilles, et qu'il endurciroit son cœur, et que pour » punition du péché de cet aveuglement, leur terre » seroit détruite et désolée, comme elle est aujour- » d'hui. » Dans le chapitre quarante-neuvième qui ne parle que de notre Sauveur, le Fils parlant à son Père éternel, dit : *Dieu a dit ceci, lequel dès le sein de ma mère m'a fait son serviteur, pour convertir Israël vers lui; mais Israël ne sera point converti.* Ce qui a été dit, parce que le nombre de ceux qui ne devoient pas croire étoit beaucoup plus grand que celui des autres qui croiroient. Ce fut pour la même raison que le Seigneur dit par le prophète Malachie : *Mon amitié n'est plus pour vous, et je ne recevrai plus d'offrandes de vos mains; parce que mon nom est grand parmi les gentils, et qu'en tous lieux on me fait des offrandes pures et nettes.* Quelles paroles pouvoient plus manifestement nous faire connoître l'incrédulité de la plus grande partie de ce peuple, puisque le Seigneur disoit qu'il n'auroit plus de bonne volonté pour eux, et qu'il ne recevroit plus d'offrandes de leurs mains, mais qu'il les recevroit par les mains des gentils? Se

pourra-t-il bien trouver quelque esprit qui ne demeure pas convaincu, après une si évidente prophétie ? Mais Isaïe au chapitre 63, ne prophétise pas moins clairement, qu'il y en auroit parmi ce peuple quelques-uns qui croiroient, et d'autres qui demeureroient obstinés; parlant des premiers, il dit : *Je me souviendrai des miséricordes du Seigneur, et je le louerai pour toutes les choses qu'il nous a données, et pour la multitude des biens qu'il a faits à la maison d'Israël, selon sa bonté et la multitude de ses miséricordes.* Il dit encore : *Ce peuple est à moi, et ce sont mes enfans qui ne m'ont point nié, et il s'est fait leur sauveur.*

Ceci se disoit de la foi des premiers; mais de celle des seconds, il dit aussitôt : *Il ne s'est point troublé ni inquiété de toutes leurs tribulations, et l'ange de sa face les a sauvés, et à cause de sa bonté et de l'amour qu'il leur a porté il les a rachetés, il les a portés sur soi, et les a élevés dans tous les jours du siècle; mais ils ont provoqué sa colère et affligé son esprit saint : c'est pour cela qu'il s'est fait leur ennemi, et que lui-même les a détruits.* Par toutes ces paroles du Prophète vous pouvez voir combien il amplifie la grandeur de ce péché par le dénombrement qu'il fait des bienfaits reçus; car où il dit, *Il ne s'est point troublé de ses afflictions*, il veut dire qu'il ne s'est jamais lassé, ni n'a cessé de les secourir dans toutes leurs peines; il ajoute aussi que *l'Ange de sa face les a sauvés*, et par cet ange qui veut dire messager, il entend le Fils de Dieu envoyé par le Père éternel dans

ce monde pour nous sauver ; il dit encore qu'il *les a rachetés et qu'il les a portés sur soi*, mais de quelle sorte est-ce qu'il les a portés sur soi? c'est de la sorte qu'il a dit ailleurs, qu'il les portoit en son sein et en ses propres entrailles ; et lorsqu'il a dit qu'il les avoit élevés et exaltés dans tous les siècles passés, cela s'entend de tout ce que Dieu avoit fait en leur faveur. Mais ce qu'ils firent pour lui en témoigner leur reconnoissance, *fut de provoquer sa colère par leurs péchés, et d'affliger son saint Esprit*, par la résistance qu'ils apportèrent à ses saintes inspirations et à ses commandemens. Aussi parle-t-il après ceci des châtimens de leur rébellion, disant : « Que le même Dieu, d'ami » qu'il leur étoit, s'est rendu leur ennemi, et que ce» lui qui auparavant les protégeoit et qui les défendoit » contre tous, a pris les armes contre eux-mêmes. » Le prophète Nathan usa des mêmes paroles, lorsqu'il voulût faire connoître à David la grandeur de son péché : (2 *Reg*. 12.) car il lui raconta premièrement les bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu, afin de lui faire mieux comprendre la grandeur du péché qu'il avoit commis. Toutes ces autorités nous prouvent la vérité du fondement que nous avions proposé, qui est, qu'une partie de ce peuple devoit croire, et non pas l'autre.

Le Catéchumène. Vous avez certes si bien prouvé ce que vous aviez proposé, que je ne pense pas qu'il y ait des personnes assez aveugles pour ne le pas avouer.

Le Docteur. Ce que j'ai dit, mon frère, est certainement une lumière très-claire, pour nous faire bien

voir et bien connoître les Ecritures des prophètes ; et ceux qui ne les comprennent pas, éclairés du même flambeau, seront certainement trompés, comme le sont ceux qui n'ont pas cru jusqu'aujourd'hui; parce que si nous considérons bien les écrits des prophètes, qui regardent les choses à venir, nous verrons qu'ils contiennent quelquefois des menaces de châtimens de la part de Dieu, d'autrefois qu'ils promettent ses faveurs et ses grâces; et cela leur est si ordinaire, que dans un même chapitre ils prophétisent de grandes faveurs de Dieu, et à quatre lignes de là ils semblent détruire tout ce qu'ils avoient avancé, menaçant d'autant de châtimens qu'ils avoient fait espérer de grâces: c'est ce qui met souvent les lecteurs en confusion, leur semblant qu'un passage détruit l'autre. Mais il y a en ceci une règle à observer, qui est infaillible : c'est que toutes les fois que Dieu promet des faveurs et des grâces par ses prophètes, il faut entendre qu'il parle à ses fidèles serviteurs; comme au contraire, lorsqu'il menace de châtimens, de calamités et d'abandonnement, il faut entendre qu'il parle aux méchans, de qui la mauvaise vie mérite une pareille récompense; c'est ce que nous a enseigné l'Apôtre, lorsqu'il a dit : (*Rom.* 2) *La colère, l'indignation, la tribulation et les peines d'esprit sont pour l'âme de celui qui mène une mauvaise vie, soit-il ou juif, ou gentil; comme au contraire, la gloire, l'honneur et la paix sont pour celui qui vit bien, soit-il ou gentil, ou juif.* Ceci, mon frère, est une règle bien certaine, et un avis bien nécessaire pour l'intelligence

des écritures des prophètes ; car sans cet avis, qui n'eût pas été mis en confusion par cette dernière prophétie que nous avons alléguée, puisque de la même plume dont il venoit de prophétiser les grands biens qui étoient promis aux enfans d'Israël, il écrit aussitôt les menaces de leur désolation? Mais on se tire facilement de cette confusion, si l'on considère que dans la première partie il parle aux gens de bien, et que dans la seconde il parle aux méchans.

Le Catéchumène. Cette règle et cet avis me semblent fort bons; mais je voudrois bien savoir quelles sont les menaces qui sont faites aux méchans, et quelles sont les promesses qui regardent les gens de bien.

Le Docteur. Pour les promesses, vous les avez déjà vues ; mais les menaces des châtimens sont telles, qu'il n'y a personne qui les puisse lire sans étonnement, parce qu'elles sont proportionnées à la grandeur du péché qui les a attirées, lequel a été le plus grand de tous les péchés du monde : c'est pourquoi dans le 68e psaume qui depuis le commencement jusqu'à la fin parle de la passion, David prophétise aussitôt les calamités qui devoient arriver pour punir ce péché, et il les prophétise même par voie de malédiction, pour donner plus de terreur; tellement qu'après avoir dit dans ce psaume : *Au lieu de viande, ils m'ont donné du fiel, et lorsque j'ai eu soif, ils m'ont donné à boire du vinaigre*, le prophète lance aussitôt ses malédictions, en parlant à Dieu de cette sorte : *Que leur table, Seigneur, soit un cordeau pour le châtiment de leur péché, et pour leur péché et*

pour leur scandale. Par ces paroles l'Apôtre entend la table et la viande des Ecritures saintes, qui est la vraie nourriture des âmes; parce que ceux qui demeurent obstinés dans leur incrédulité, ne retirent des Ecritures qui doivent être leur lumière et leur vraie nourriture, que des ténèbres et du poison pour les faire mourir. Le prophète l'explique lui-même de la sorte dans la seconde malédiction, lorsqu'il dit : *Que leurs yeux soient obscurcis pour ne point voir; et faites, Seigneur, qu'ils demeurent toujours méprisés et en servitude; versez sur eux votre colère, et que votre fureur les accable; que leur habitation demeure déserte, et qu'il n'y ait personne qui puisse demeurer dans leurs maisons; parce qu'ils ont persécuté celui que vous aviez blessé, et qu'ils ont ajouté de nouvelles douleurs à celles que je souffrois. Ajoutez, Seigneur, des péchés sur leurs péchés, et qu'ils n'entrent jamais en votre justice; qu'ils soient effacés du livre de vie, et qu'ils ne soient point mis au nombre des justes.* Toutes ces paroles sont du prophète, et vous voyez que ce sont les plus terribles malédictions et les plus grandes calamités qui se puissent imaginer; car ce ne seroit pas beaucoup d'avoir demandé que les hommes eussent été méprisés et asservis, qu'ils eussent été bannis et chassés de leurs maisons, et que leurs habitations fussent demeurées désertes, tout ceci ne regardant que la chair; mais de demander à Dieu qu'il permette que leurs cœurs soient endurcis, que leurs péchés s'augmentent les uns sur les autres, qu'ils soient abandonnés de la sainteté et de la justi-

ce, et enfin qu'ils soient effacés du livre de vie ; que peut-on s'imaginer de plus horrible ? Le prophète n'a pas oublié la cause de ces grands châtimens, car il a ajouté, que c'est *parce qu'ils ont blessé celui que vous aviez blessé, et qu'ils ont augmenté la douleur de mes blessures.* En quoi est-ce qu'ils l'ont augmentée ? Cela est bien clair, par les moqueries et par les injures ; mais lorsqu'il a dit, que le Père éternel l'avoit blessé, c'est pour nous faire entendre, que par son ardente charité il avoit voulu que son Fils unique s'offrît en sacrifice pour les péchés du monde ; ce qui fait dire au prophète, qu'il l'avoit blessé, et qu'il l'avoit livré à la mort.

Le Catéchumène. Je suis sans doute infiniment étonné de l'horreur de ces menaces, qui me font trembler de frayeur, mais je suis encore plus étonné de ce que ces châtimens sont prophétisés par voie de malédiction, cela me semblant contraire à la charité.

Le Docteur. Il ne faut pas croire que le prophète rempli du Saint-Esprit désirât ni demandât l'effet de ces cruelles malédictions sur ses frères ; mais c'est la coutume de l'Ecriture de prophétiser les châtimens par voie d'imprécation. Moïse en avoit usé de même, lorsqu'il prophétisa les calamités que Dieu devoit envoyer sur son peuple, s'il venoit à violer ses commandemens, car entre les autres châtimens, il dit (*Deut.* 28) : *Que le ciel soit pour toi de bronze, et la terre sur laquelle tu marches, de fer ; que Dieu envoie sur elle au lieu de pluie, de la poussière et de la cendre, jusqu'à ce que tu périsses de faim ; que Dieu te livre entre les*

mains de tes ennemis; que tu n'ailles contre eux que par un chemin, et que tu fuies devant eux par sept autres chemins; puisses-tu aller errant et vagabond par tous les royaumes de l'univers, et que ton corps mort soit dévoré par les oiseaux du ciel et par les bêtes de la terre. Tout ceci étoit prononcé par ce prophète par voie de malédiction, quoiqu'il soit bien évident, que ce n'étoient pas des imprécations que ce saint homme voulut jeter sur ce peuple qui lui étoit si cher. Il passa bien plus avant, lorsqu'il vint à demander qu'il l'effaçât du livre où il l'avoit écrit, s'il ne vouloit lui pardonner le péché qu'il avoit commis dans l'adoration du veau d'or; car toutes ces imprécations ou plutôt ces prophéties des calamités qui les menaçoient, faisoient bien mieux connoître la grandeur des péchés qui les avoient causées, lorsqu'elles étoient prononcées par voie de malédiction. Dites-moi maintenant, je vous prie, s'il y a jamais eu de péché au monde qui ait mérité de si grands châtimens et des malédictions si horribles, que celui qui a été commis en la mort très-injuste du Fils de Dieu, à qui les Juifs la procurèrent par les tourmens les plus cruels et les plus ignominieux qui se puissent imaginer, pour récompense des biens et des grâces infinies qu'il leur avoit faites. Les malheurs qui leur sont encore prophétisés au psaume 68, ne sont pas moindres. Vous les pouvez vous-même lire, sans que je m'arrête à vous raconter des choses si funestes. Après cela, jugez si toutes ces prophéties qui parlent contre les incrédules, qui prédisent leur aveuglement et leur obstina-

tion, l'abandonnement de Dieu, leur opiniâtreté invincible, et l'abaissement et le mépris où ils doivent être parmi toutes les nations de la terre, sont véritables. Vous le voyez vous-même, et tout le monde le peut voir, et par là vous pouvez et devez reconnoître que Dieu est Dieu en toutes choses; je veux dire, grand en toutes, grand lorsqu'il châtie, et grand lorsqu'il donne des récompenses, grand à punir, et grand à faire des grâces; grand en l'amour qu'il porte aux gens de bien, et grand en la haine qu'il a contre les méchans, parce que l'un et l'autre sont également des dépendances de sa bonté.

Or, suivant la règle que je vous ai proposée, comme ces grandes promesses que vous m'avez vous-même alléguées, regardent cette partie du peuple qui reçut son vrai Roi et son Sauveur; aussi ces épouvantables menaces regardent les autres, qui au lieu de le recevoir, lui procurèrent la mort. Dieu même parlant de ce péché à Moïse (*Deut.* 28), lui dit qu'il en seroit le vengeur, pour faire connoître que la vengeance qu'il en prendroit seroit fort grande; parce que selon le langage de l'Ecriture, on appelle les choses de Dieu, les choses grandes, comme quand on dit: le jour de Dieu, la montagne de Dieu, etc. et nous avons fait voir en ce livre combien cette vengeance a été grande, et combien elle l'est encore aujourd'hui. Après ceci, il me semble que vous devez être satisfait des réponses que j'ai faites au dernier doute que vous m'aviez proposé; car si vous jetez les yeux sur la grandeur du péché commis en la mort de notre Sauveur, tous ces châtimens et ce grand abandonnement dont vous avez parlé,

vous devront sembler très-justes; parce, comme je vous ai déjà dit, que si l'on mettoit dans une balance tout ce qu'il y a jamais eu de péchés commis au monde, et celui-ci seul en l'autre, il pèseroit sans doute plus que tous les autres ensemble. Nous voyons qu'à cause du péché d'idolâtrie, Dieu abandonna les dix tribus, qu'il leur ôta la possession de la terre de promesse qu'il leur avoit donnée, qu'il les mit sous la puissance des Assyriens, et qu'il permit qu'ils fussent répandus par toutes les nations du monde, sans que cette captivité ait été jamais révoquée. Il permit encore, que pour le même péché la tribu de Juda qui restoit, fût menée captive à Babylone, et que ce temple si superbe et si magnifique fût renversé par terre et brûlé, et tous ceux-ci n'étoient-ils point des descendans d'Abraham? n'étoient-ils point enfans d'Israël? n'étoit-ce point le peuple choisi de Dieu entre toutes les nations? Dieu ne s'appeloit il point quelquefois leur Père, et d'autres fois leur Epoux? Ne les retira-t-il point d'Egypte par des actions merveilleuses? Ne prit-il point vengeance de leurs ennemis? Ne leur donna-t-il pas sa loi sur le mont Sinaï, et ne les porta-t-il pas, comme il le dit lui-même, sur ses épaules, ainsi qu'un aigle, durant tout le long chemin de leur voyage? qui peut nier cela? Et après tout, lorsqu'ils furent désobéissans aux lois de leur libérateur et qu'ils adorèrent des dieux étrangers, il les abandonna, et comme dit Jérémie, il quitta son autel, il maudit le lieu qu'il avoit sanctifié, et les livra à des ennemis si cruels et si infâmes, qu'ils déshonorèrent les vierges de Sion,

et

et usèrent abominablement des enfans de Jérusalem. Voulez-vous un plus grand châtiment que celui-ci? Et là-dessus je veux vous donner avis d'une chose fort remarquable, qui est, qu'encore que l'amour de Dieu pour ses serviteurs soit semblable à celui d'un père pour ses enfans, et d'un mari pour sa femme, ainsi que les Ecritures le témoignent; néanmoins il a bien plus de rapport à l'amour du mari à la femme, qu'à celui du père au fils, parce que celui-ci est de telle qualité qu'il ne se perd pas, quoique le fils soit méchant, comme nous le voyons en l'amour que David eut pour Absalon, le plus méchant fils du monde (*Genes.* 2); mais l'amour du mari pour la femme, quoique plus fort et plus puissant que l'autre, ainsi qu'il se voit par les paroles que notre premier père dit à Eve, est néanmoins de telle condition, que si la femme manque de fidélité à son mari, la plus grande de toutes les amitiés vient à se changer en la plus grande de toutes les haines. L'amour de Dieu est semblable à celui-ci, il aime ses serviteurs autant qu'ils lui sont fidèles, et alors il leur tient lieu plus que de père ou d'époux; mais s'ils lui sont infidèles, en ce temps-là il les jettera au plus profond de l'enfer, s'ils viennent à mourir. Il en eût fait autant à David, lorsqu'il fut adultère, et à saint Pierre lorsqu'il le renia, (quoiqu'avant cela ils lui fussent très chers) s'ils n'eussent tous deux fait pénitence de leurs péchés. Ainsi en est-il de la synagogue; elle fut la très-chère épouse de Jésus-Christ, et nous voyons qu'il la traite en cette qualité dans ses cantiques; mais dès qu'elle eut commis adultère avec

les dieux étrangers, voyez de quels épouvantables châtimens elle fut punie. Or, le péché de la mort de notre Sauveur ayant été incomparablement plus grand, quelle merveille si elle souffre (au moins cette partie du peuple qui l'a commis, et qui n'a pas reconnu sa faute), ce que leurs ancêtres ont souffert pour une faute beaucoup plus légère? C'est ce que Notre-Seigneur a dit bien clairement par Jérémie : *mon héritage s'est révolté contre moi, il a crié contre moi comme un lion, et à cause de cela je l'ai pris en horreur.*

§ 2.

L'apôtre saint Pierre a divinement expliqué tout ce que je viens de vous dire, en l'Epître qu'il a écrite à ses disciples qui avoient cru en Jésus-Christ, tant juifs que gentils, lesquels étoient répandus dans les provinces de Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie et de Bithynie; et pour confirmer par un témoignage authentique les vérités qu'il leur enseignoit, il leur allègue cette prophétie d'Isaïe, Dieu a dit : (1 *Pet.* c. 2.) *Je mettrai au plus haut de l'angle de l'édifice une pierre excellente, une pierre d'élite et précieuse, et celui qui croira en elle ne tombera point dans la confusion.* « Cet honneur, leur dit-il, vous est offert à » vous autres qui êtes fidèles; mais pour ceux qui ne » croient point, cette même pierre, qui doit être mise » au plus haut de cet ouvrage, sera une pierre qui » fera broncher, une pierre qui causera du scandale » à ceux qui ne veulent pas ajouter foi à la parole de

» l'Evangile, comme ils y sont obligés. Pour vous, » mes frères, qui avez cru, vous êtes une race choisie, » un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple » que Dieu a acquis pour soi-même, afin que vous » publiiez les vertus de ce Seigneur qui vous a retirés » des ténèbres, et vous a appelés à cette lumière admi- » rable, c'est-à dire, à la connoissance du mystère de » son Evangile. » Voilà, mon frère, l'abrégé et le sommaire de tout ce que je vous ai dit. Par là vous pouvez juger combien sera grande la différence du sort de ces deux sortes de personnes, c'est-à-dire, quelle sera la dignité, la gloire et la richesse des grâces qui sont offertes à ceux qui auront cru fidèlement; comme au contraire, la chute et le scandale de ceux qui n'auront pas voulu croire, puisque pour les uns Jésus-Christ est la pierre fondamentale qui les soutient, au lieu que pour les autres il est la pierre de scandale, où ils bronchent, où ils tombent, et contre laquelle ils se brisent.

Comme le nombre des fidèles qui devoient croire dans tout le monde étoit beaucoup plus grand de la part des Gentils que de celle des Juifs, il ne doit pas vous sembler étrange que ceux-ci aient le principal et le premier rang dans l'Eglise, puisqu'ils en font la plus grande partie; et afin que vous ne soyez point scandalisé de cette proposition, voyez combien clairement Dieu même l'a dit dans Isaïe par ces paroles : *Que le fils de l'étranger qui veut s'approcher du Seigneur, ne dise point : le Seigneur m'a séparé de son peuple; que l'eunuque ne dise point non plus, je*

suis un arbre sec; car Dieu a dit : je réserverai dans ma maison et dans l'enclos de mes murailles pour les eunuques qui garderont les lois de mon amitié, un lieu exprès et remarquable, et un meilleur nom que celui de fils et de filles; un nom éternel et qui ne périra jamais. Il appelle ici fils et filles, les fidèles du peuple juif, et étrangers ceux d'entre les gentils qui avoient reçu la foi, lesquels jusqu'à ce temps-là étoient demeurés hors de la maison de Dieu. C'est à ceux-ci qu'il dit qu'il donnera un meilleur nom, c'est-à-dire une dignité plus relevée qu'à ceux qu'il a appelés ses fils et ses filles, qui sont ceux de la circoncision qui ont reçu la foi pour les raisons que je viens de vous dire. Dieu commença à donner des marques de cette prééminence dès l'origine du monde, ayant préféré les seconds enfans aux premiers nés. Ainsi des deux premiers d'Adam, qui furent Caïn et Abel (*Gen.* 4), le second fut préféré au premier; et des deux qu'eut Isaac, qui furent Esaü et Jacob, il en fut de même (*Malac.* 1). Mais ceci parut encore bien plus manifestement en la naissance des deux fils de Judas, qui furent Pharez et Zaran (*Gen.* 38); car Zaran au point de l'accouchement, ayant le premier mis la main dehors, la belle-mère lui attacha un fil de couleur, disant : celui-ci sera l'aîné; mais aussitôt il retira la main, et l'autre prit le devant, après lequel sortit celui qui obtint le droit d'aînesse. Ces deux enfans nous représentent les deux peuples fidèles, juifs et gentils. Celui-là sortit à la vérité le premier la main dehors, parce qu'il commença le premier à servir Dieu et à

exécuter ses commandemens; mais il la retira depuis, lorsqu'une partie de ce même peuple ne voulut pas recevoir son Roi et son Sauveur, et en son lieu sortit le peuple gentil, qui le reçut et le reconnut. Après qu'il fut sorti, celui des Juifs sortit aussi, les Ecritures nous en rendent témoignage lorsqu'elles disent qu'après que la plénitude des gentils sera entrée dans l'Eglise, tout Israël sera sauvé. A quoi la prophétie d'Osée que nous avons ci-dessus alléguée, se rapporte entièrement; et voilà comme dans cette naissance le premier a été fait le second, et le second le premier. Ce même échange et cette prééminence ne paroît pas moins naïvement dans ces deux enfans du patriarche Joseph, Manassès et Ephraïm, « Joseph les ayant » présentés à son père afin qu'il leur donnât sa béné- » diction, et ayant mis Manassès, qui étoit l'aîné, à » la droite, et Ephraïm à la gauche, le saint patriar- » che croisa les bras et mit la main droite sur le plus » jeune, et la gauche sur l'aîné. Joseph qui vit cela » avec beaucoup de déplaisir, prit les mains de son » père, et s'efforça de les lui remettre comme elles » étoient auparavant, lui disant : Il n'est pas juste, » mon père, de faire un tel changement; mettez donc » la main droite sur Manassès qui est l'aîné. Mais le » saint homme lui repartit : je le sais bien, mon fils, je » le sais bien; cet aîné croîtra et sera multiplié; mais » son puîné le sera encore davantage. » Vous voyez en ceci, mon frère, les avantages et la prééminence des fidèles d'entre les gentils divinement représentée, et sans préjudice néanmoins de l'autre peuple qui fut

aussi béni par le saint patriarche, lequel avoua bien qu'il seroit multiplié, mais non pas tant que l'autre; le déplaisir que témoigna Joseph de voir son second fils préféré à l'aîné, est le même que vous m'avez proposé au commencement, lorsqu'il vous a semblé que la première place étoit due à votre peuple; mais comme le saint homme se rendit lorsqu'il apprit que c'étoit la volonté de Dieu, ainsi vous devez vous rendre et demeurer satisfait, en lui rendant grâces de tout ce qu'il lui plaît d'ordonner.

§ 3.

Le Catéchumène. Je n'ai rien à répondre à ceci, et je ne puis que m'humilier, me soumettre et confesser que Dieu est saint et juste en toutes ses œuvres, et il nous doit suffire de savoir que c'est lui qui fait les choses, pour nous fermer la bouche et nous interdire la parole pour en faire des jugemens, ne l'ayant seulement ouverte que pour chanter ses louanges. Mais j'ai encore une petite difficulté à vous proposer, qui est : Comment est-ce que ces promesses dont je vous ai parlé au commencement de ce traité étant générales, et faites à tout ce peuple sous ces noms de maison de Jacob, de David, de peuple d'Israël, de Jérusalem, du mont de Sion, peuvent être appliquées à ce seul peuple qui a reçu la foi ?

Le Docteur. Pour répondre à cette question, je veux vous en faire une autre. Supposons que tout le peuple d'Israël devoit croire, je vous demande si la foi et la religion de ces nouveaux fidèles devoit être la même

que celle de leurs prédécesseurs, ou bien une foi différente.

Le Catéchumène. Il me semble qu'encore qu'il y ait quelques différences accidentelles entre la foi et la religion des uns et des autres, néanmoins dans l'essentiel ce n'est qu'une même foi, parce que la différence ne consiste qu'en ce point seulement, que ce que les uns espéroient devoir arriver, les autres soutenoient qu'il étoit déjà arrivé, et de là nous devons inférer que la foi des prédécesseurs est la même de ceux d'aujourd'hui.

Le Docteur. Votre réponse est fort bonne, mais je désire que vous me disiez encore quel nom vous donnerez à ce nouveau peuple qui croit en la manière que nous venons de dire.

Le Catéchumène. Je tiens qu'il doit avoir le même nom qu'il avoit auparavant, parce que la foi des uns et des autres étant la même, il s'ensuit qu'ils doivent porter les mêmes noms.

Le Docteur. Il faut donc suivant cela, appeler le peuple qui a cru en Jésus-Christ, la maison de Jacob et de David, le peuple d'Israël, le mont de Sion et la cité de Jérusalem. Et ainsi par ce mont de Sion, par cette Jérusalem et par cette maison de David, nous entendrons tout le peuple d'Israël ; et lorsque Dieu a dit à Zacharie : *dites à la fille de Sion qu'elle se réjouisse, parce que son roi est venu ;* et lorsqu'en un autre lieu il a dit par le même prophète : *je verserai sur la maison de David et sur les habitans de Jérusalem, mon esprit de grâce et d'oraison*, il est

certain qu'en ces passages nous entendons par la fille de Sion, le peuple d'Israël, pour lequel ce nouveau roi doit venir. Nous entendons la même chose par la maison de David et par les habitans de Jérusalem. Or, l'esprit de grâce qui est ici promis, n'étoit pas pour ces deux seules parties, mais pour tout le peuple qui étoit désigné sous leurs noms. Pour revenir à votre proposition, supposons, comme il n'a été que trop vrai, que tous n'ont pas cru, mais seulement une partie ; je vous demande un peu quel nom nous donnerons à cette partie qui a reçu la foi ?

Le Catéchumène. Je ne vois pas qu'il y ait raison de douter en cela, étant très-clair que cette partie qui aura cru, doit porter les mêmes noms que devoit porter tout le peuple s'il avoit reçu la foi.

Le Docteur. Or, si tout le peuple étant fidèle, avoir dû porter tous ces noms avec toutes les promesses qui lui ont été faites, pourquoi est-ce que cette partie qui a reçu la foi, sera privée de cette même dignité, et de l'honneur de ces titres ? Quelle raison y a-t-il que l'incrédulité de la plus grande partie fasse du préjudice à la plus petite du peuple qui a cru ? Car de même que s'il n'y avoit aujourd'hui que cent fidèles seulement dans l'Eglise chrétienne, dans ce petit nombre le nom de l'Eglise ne laisseroit pas d'être conservé avec tous les titres et tous les priviléges qui lui appartiennent ; ainsi dans le petit nombre de ceux qui crurent alors, les titres, les noms et les promesses qui avoient été faites à tout le peuple, devoient être conservés ; et comme une goutte d'eau s'appelle aussi jus-

tement eau, que toute l'eau de la mer, ainsi cette petite partie du peuple qui a cru, doit aussi justement porter le nom de tout le peuple, que si tout le peuple avoit cru; et aussi-bien se conservent, se vérifient et s'accomplissent en elle toutes les promesses faites de la part de Dieu à toute la nation.

Le Catéchumène. Il me semble bien que ce que vous dites est fort raisonnable. Néanmoins je voudrois vous demander encore une seule chose, savoir si les promesses divines qui sont faites au peuple juif, sous ces noms de peuple d'Israël, de maison de Jacob et les autres, sont aussi faites également pour ceux d'entre les gentils qui ont reçu la foi?

Le Docteur. Il est certain qu'aux yeux de Dieu, la différence des races et de la chair n'apporte nulle distinction entre ceux qui tiennent la même foi, qui rendent la même obéissance, et sont remplis du même esprit, et ceux-là sont beaucoup plus justement enfans d'Abraham qui imitent sa foi et son obéissance, que ne sont pas ceux qui descendent de lui selon la chair. Ceux-ci mêmes, s'ils se détournent tant soit peu de la foi de ce patriarche, l'Ecriture ne les met pas au nombre de ses vrais et légitimes enfans. Aussi Dieu parlant dans Ezéchiel, d'eux et de leurs semblables, dit : *La racine et le sol dont tu descends est la terre de Chanaan, ton père est Amorrhéen, et ta mère Céthéenne.* Vous voyez en ceci bien clairement, que Dieu ne tient pas pour enfans d'Abraham, ceux qui n'ont de lui que la seule chair, et qu'au contraire il les appelle enfans de Cananéens et d'Amorrhéens,

parce qu'ils imitoient leurs vices; et dans toutes les saintes Ecritures, qui font bien plus d'état de l'esprit que de la chair, chacun porte le nom de fils de celui dont il imite les actions; ainsi le Seigneur appela Zachée, quoique publicain, et de race de gentils, enfant d'Abraham, parce qu'il imitoit la sainteté d'Abraham; et voyant Nathanaël : *Voilà*, dit-il, *un vrai Israélite, qui ne sait ce que c'est que tromperie;* pour faire entendre que les trompeurs n'étoient pas vrais Israélites, quoiqu'ils fussent de la race d'Israël. Aussi nous ne mettons aucune différence entre ceux qui croient en Jésus-Christ, soit qu'ils soient juifs, ou qu'ils soient gentils, à cause de leur naissance, pourvu qu'ils aient une même foi, et un même esprit, parce que ç'a été ce que notre Sauveur a principalement eu dessein de faire, que d'unir ces peuples en une même foi, et en une même obéissance; c'est aussi pour cela que dans l'Ecriture il est nommé pierre angulaire, parce que c'est la pierre qui assemble les deux murs en un, c'est-à-dire les deux peuples en une même foi et en une même intelligence; et pour cela même il a ôté ce mur de division qui séparoit ces peuples, qui étoit les cérémonies et les sacrifices de la loi.

Le Catéchumène. Sur cette réponse, qui est à la vérité très-pertinente, il me reste encore une chose à vous proposer, qui est : Qu'outre les cérémonies et les sacrifices de la loi, qui mettoient distinction entre les juifs et les gentils, il y avoit encore une autre différence; car les juifs se ressouvenant du commandement que Dieu leur avoit fait, de ne faire aucune figure

ni peinture, ou des signes du ciel, ou des images de la terre, n'admirent aucune sorte d'images depuis leur captivité de Babylone; au lieu que les chrétiens mettent plusieurs sortes d'images dans leurs églises, ce que la plupart des hérétiques condamnent, le tenant pour une espèce d'idolâtrie.

Le Docteur. La religion chrétienne est bien si éloignée de ce péché, qu'il nous faudroit des volumes entiers pour faire voir ce qu'un nombre infini de martyrs ont enduré, je ne dis pas seulement pour ne pas sacrifier aux idoles, mais même pour ne pas toucher à la chair sacrifiée aux idoles. Que si nous nous servons d'images, c'est pour nous remettre devant les yeux, et pour nous exciter par la vue des images des saints, et par la représentation des mystères de notre rédemption, à une plus grande dévotion; et en effet qui ne voit la dévotion qui est causée par les tableaux où la nativité de notre Sauveur est représentée, par ceux de sa transfiguration glorieuse, du lavement des pieds, de son oraison au jardin, de sa flagellation, de son couronnement d'épines? de le voir chargé de sa croix sur ses épaules, et enfin de l'y voir souffrir la mort? Combien de larmes est-ce que ces peintures ont tirées des yeux des fidèles! Ceux qui savent lire sont à la vérité touchés de compassion à la lecture de ces pitoyables objets; mais les peintures servent aussi de livres à ceux qui n'ont pas de connoissance des lettres, pour leur faire lire par les yeux ce qu'ils liroient dans les livres mêmes, s'ils étoient capables de lecture. Mais pour cela, il ne faut pas s'imaginer que le res-

pect que nous portons à une image, s'arrête à la seule image, en tant qu'image; il passe bien plus avant, et s'adresse à la personne qui est représentée. Ainsi nous voyons que les rois rendent des honneurs extraordinaires aux ambassadeurs des autres rois, à cause qu'ils représentent leurs personnes; mais ces honneurs ne les regardent pas tant, qu'ils regardent la personne de leurs maîtres; comme aussi le mépris qu'on feroit d'eux ne les regarderoit pas tant, qu'il toucheroit ceux qui les envoient. Il en est de même lorsque nous honorons et adorons la croix, et que nous lui attribuons la rédemption du monde; car ce n'est pas que nous adorions ce bois, mais nous adorons celui qui le voulut prendre pour l'instrument de notre salut et de notre remède : aussi est-ce une chose ordinaire d'attribuer à l'instrument l'effet de la cause principale, comme quand nous disons, ceci est l'épée qui a conquis Séville. Que si Dieu en ce temps-là commanda au peuple juif de ne faire aucune image, ce fut parce qu'alors tout le monde adoroit les figures et les statues des démons, et que ce peuple particulièrement étoit très-enclin à l'idolâtrie; et tellement que Jérémie compare la passion qu'il avoit pour cela, à l'ardeur avec laquelle les ânes sauvages poursuivent leurs femelles au temps de leurs amours. Ils s'y adonnèrent si fort, que jusqu'au règne du roi Ezéchias ils adoroient le serpent d'airain que Moïse avoit fait fondre dans le désert; ce fut donc pour cette raison que ce législateur très-prudent et très-sage, qui avoit assez de connoissance des mauvaises inclinations de ce peu-

ple, leur voulut ôter cette occasion d'idolâtrie, en se faisant des images ou des statues. Mais maintenant que nous sommes si éloignés de ces occasions, quel péril y a-t-il de nous représenter les images de notre rédemption ?

Vous voyez par là comme les docteurs des Hébreux, pour confirmer ces malheureux peuples dans leur erreur, diffament notre religion, et nous reprochent faussement que nous sommes idolâtres, et que nous adorons les images, quoique nous soyons si éloignés de cette malheureuse pensée, que nous souffririons plutôt mille morts que de commettre un tel péché. C'est pourquoi les personnes qui veulent connoître la vérité, et qui croient avoir tant soit peu de jugement, ne se devroient pas laisser tromper à ces fausses apparences, ni croire témérairement et légèrement, non pas même prêter l'oreille aux faux témoignages que nos adversaires rendent contre nous ; mais plutôt s'informer des docteurs de notre religion, et leur demander l'explication des choses que nous professons.

Le Catéchumène. C'est maintenant que je suis content, et que j'ai l'esprit en repos, fortifié et consolé par la connoissance si claire que vous m'avez donnée de ces grandes vérités, desquelles dépend tout mon bonheur et mon salut tout entier ; car encore que par la lumière de la foi j'en eusse une entière et ferme certitude, je vous avoue néanmoins que par l'explication que vous m'avez donnée de ces mystères, mon cœur en est tout de nouveau demeuré ravi de joie et de consolation ; c'est pourquoi je rends des grâces in-

finies à ce Père des lumières, qui par le ministère de votre doctrine a illuminé et mis mon esprit dans une tranquillité parfaite. Mais tout ce que vous m'avez enseigné ne m'empêche pas de vous faire encore une question, qui sera, s'il vous plaît, pour la première de nos conférences.

XIII.e DIALOGUE.

Où il est traité des deux états de l'Eglise chrétienne, c'est-à-dire de celui où elle étoit au commencement, et de celui où elle se trouve aujourd'hui.

Le Catéchumène. J'ai deux choses à vous proposer, qui me semblent de très-grande importance. Vous savez bien que toutes les prophéties nous avoient prédit qu'après la venue de notre Sauveur, la sainteté et la justice devoient fleurir dans le monde, et qu'il paroîtroit des hommes si saints et si vertueux, que, selon Isaïe (*c.* 61), « tous ceux qui les verroient les pour» roient reconnoître pour tels, et qu'ils donneroient » gloire et louange à Dieu pour cela. » Or je voudrois vous demander où est cette grande sainteté, car nous ne la voyons point dans la plus grande partie du monde chrétien ; de sorte que je ne trouve point en ceci l'accomplissement de ces prophéties. Je vous demande aussi un autre éclaircissement touchant le nombre des fidèles, car après avoir bien considéré les Ecritures des chrétiens, il me semble qu'il devoit être beaucoup

plus grand, et que le règne de Jésus-Christ devoit avoir plus d'étendue que nous ne lui en voyons. Je vous demande, s'il vous plaît, satisfaction sur ces deux points.

Le Docteur. Vous auriez pu être satisfait sur la première de ces deux demandes, si vous aviez bien remarqué ce que j'ai dit des actions que notre Sauveur devoit faire en ce monde; car dans un des traités de ces actions, j'ai fait voir si clairement la sainteté qui a fleuri dans ces bienheureux temps de la primitive Eglise, qu'on ne sauroit la souhaiter plus parfaite, et toutes les histoires des plus grands auteurs de ce temps-là en sont pleines; car en commençant par Jérusalem, saint Luc parlant de la sainteté qui y étoit (*Act.* 2), raconte « que tous les fidèles n'avoient qu'un cœur et » qu'une âme en Notre-Seigneur; et qu'après avoir » vendu tous leurs biens, ils en apportoient le prix » aux pieds des apôtres, afin de le distribuer aux pau- » vres. » Saint Paul parlant des mêmes fidèles, dit aussi (*Hebr.* 10) : « qu'ils souffroient avec joie qu'on » leur ôtât leurs biens, et qu'on les outrageât à cause » de la confession de leur foi. » Pour les fidèles d'entre les Juifs qui avoient reçu la foi, et qui s'étoient retirés auprès d'Alexandrie, Philon, auteur très-célèbre de la même nation, en écrit les merveilles que nous vous avons naguères racontées; et saint Basile aussi-bien que saint Augustin, parlent très-avantageusement des autres fidèles qui étoient répandus dans toute la terre d'Egypte, appelant même les manichéens à témoin de cette vérité, quoiqu'ils écrivissent contr'eux, la chose étant si généralement connue, que les hérétiques mê-

mes, leurs plus grands ennemis, ne la pouvoient désavouer. Saint Jérôme écrit aussi particulièrement la vie de ces saints moines dans son épître à la vierge Eustochion, et saint Chrysostôme ne le fait pas avec moins d'élégance en plusieurs endroits de ses homélies; mais Théodoret qui vivoit cinq cent cinquante ans après la nativité de notre Sauveur, a écrit fort au long dans son histoire religieuse la vie des saints qui florissoient en Grèce. C'est dans cette vie où il dit: « Qu'il y avoit alors plusieurs monastères composés » de deux cents vierges qui demeuroient ensemble, » et qui étoient quelquefois davantage, lesquelles n'a» voient pour lit que quelques nattes, et pour office » que l'occupation continuelle de leurs mains à la lai» ne, et de leurs bouches à chanter les louanges de » Dieu. » Il dit que ce n'étoit pas seulement en Grèce qu'il y avoit de ces monastères, il y en avoit par tout l'orient; tellement que la Palestine, l'Egypte, le Pont, la Syrie, la Cilicie et la Mésopotamie en étoient remplis, et même toute l'Europe; l'Italie aussi qui fait partie de l'Europe a eu ses saints particuliers, desquels saint Grégoire, qui vécut après Théodoret, a écrit la vie dans les quatre livres de ses dialogues. Par là tout le monde peut voir combien la sainteté florissoit en ces bienheureux temps; mais cela ne se connoîtra pas moins par ce nombre infini de martyrs qui souffrirent pour la confession de la foi dans toutes les parties du monde. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci est, que tous ces saints étoient presque descendus de gentils et d'idolâtres; et en cela nous voyons

l'accomplissement

l'accomplissement des prophéties d'Isaïe, qui avoit annoncé qu'à la venue de notre Sauveur les loups s'assembleroient avec les agneaux, que les arbres stériles et sauvages se changeroient en des arbres fructueux, les déserts et terres incultes en des terres fertiles, et les lieux secs et arides en des ruisseaux et en des fontaines d'eau vive, pour nous faire entendre par ces comparaisons le grand changement de vie des hommes farouches et sauvages de ce temps-là, lesquels changeant leurs mœurs diaboliques, meneroient une vie céleste et angélique.

Notre Sauveur qui n'abandonne jamais son Eglise, a fait succéder à ses saints de la primitive Eglise les saints ordres des Augustins, des Chartreux, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique et de saint François, et plusieurs autres semblables dans les chroniques desquels nous voyons les vies de plusieurs très-saints personnages, qui ont principalement fleuri dans la naissance de chacun de ces ordres; et nous ne manquons pas encore aujourd'hui dans la chrétienté et en toutes sortes de conditions, tant de laïcs que d'écclésiastiques, de plusieurs personnes ornées de tant de vertus et de piété, qu'elles nous donnent de grands motifs, aussi-bien que de grands exemples par la pureté de leur vie, de louer et de glorifier Dieu. Que s'il y a maintenant moins de ferveur et de sainteté qu'il n'y en a eu dans les commencemens, c'est un défaut de la condition des choses humaines qui ne demeurent jamais dans le même état : cela s'est vu, aussi-bien qu'aujourd'hui, dans la conduite des en-

fans d'Israël, lesquels, après leur entrée dans la terre de promesse, persévérèrent fidèlement dans le service et dans la reconnoissance de ce qu'ils devoient à Dieu, tandis qu'ils eurent le souvenir récent des merveilles que sa bonté avoit opérées en leur faveur, pour leur faire obtenir cette conquête; mais le temps n'en eut pas plutôt effacé la mémoire, qu'ils commencèrent à déchoir de cette pureté de vie, pour s'abandonner au culte des idoles.

Et pour ce qui est de la prophétie que vous m'avez alléguée d'Isaïe, laquelle parle de la sainteté des fidèles, je vous réponds que ni cette prophétie, ni les autres semblables, ne se doivent pas entendre généralement de tout le nombre des fidèles; car le monde ne sera jamais sans péchés et sans pécheurs : il la faut seulement expliquer de ceux qui auront voulu tirer quelque profit de la doctrine, des remèdes et des sacremens que Jésus Christ a apportés au monde, pour opérer par leur moyen notre sanctification, sans l'expliquer de ceux qui par leur négligence ou par leur faute n'auront pas voulu s'en prévaloir. Cette explication est tout-à-fait conforme au style et à la manière de parler des prophètes; car je vous ai déjà dit une autre fois, que souvent dans un même chapitre ils proposent de grandes faveurs, qui sont aussitôt suivies d'épouvantables menaces; mais quoiqu'ils proposent toutes ces choses en parlant en général à tous, nous devons néanmoins entendre que les faveurs regardent les gens de bien, comme au contraire les menaces sont pour les méchans et pour les infidèles; tellement qu'en

ce sens, lorsque le prophète dit : « Que les fidèles au » temps du Messie seront tels, que tous ceux qui les » verront les connoîtront aussitôt, et prendront occa- » sion sur l'innocence de leur vie de glorifier Dieu, » il entend parler de ceux qui voudront tirer quelque profit des remèdes que le Fils de Dieu a apportés au monde, et non pas de ceux qui par leur négligence ou par leur faute s'abandonneront aux vices. La ressource ordinaire dont use la philosophie humaine, et que la nature même nous enseigne, est la même qui nous apprend à expliquer de la sorte ces passages; car par les choses claires nous allons à celles qui sont obscures, et par les certaines aux incertaines; et puisque nous avons ci-devant prouvé par des prophéties très-certaines et par des signes très-évidens, que le Sauveur étoit déjà venu au monde, nous devons expliquer cette prophétie de telle sorte, qu'elle ne nous oblige point à nier tout ce que nous avons déjà prouvé très-clairement, et par ce moyen la vérité de toutes les prophéties demeurera en son entier.

Le Catéchumène. Je ne vois pas qu'il y ait plus rien à opposer à cette réponse, tant elle est conforme au style ordinaire de l'Ecriture et à la raison; car ce seroit une pure extravagance, de penser que tous ceux qui ont reconnu le Messie seront saints, et dans l'état d'une vertu consommée, ceci étant un des avantages de la vie éternelle que nous espérons : mais tandis que nous serons dans celle-ci, environnés de chair et de sang, formés et conçus en péché, encore que par la vertu de la grâce de Jésus-Christ il y ait plusieurs

gens de bien, néanmoins par le défaut de la nature corrompue il y aura toujours plusieurs méchans, puisqu'il s'en est trouvé dans le ciel et dans le paradis, et dans l'école même de notre Sauveur. Mais puisque vous avez si bien satisfait à ma première demande, j'espère que vous ne me donnerez pas moins de satisfaction à la seconde, qui est de savoir comment la foi et le nombre des fidèles est venu à une si grande diminution?

§ 1.

Le Docteur. Pour répondre à cette question, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous faire comprendre l'horreur que Dieu a des péchés, et la sévérité épouvantable dont il se sert pour les punir. Après cela vous ne trouveriez pas étrange qu'après tant de péchés qu'il y a dans le monde, ce juge très-juste et très-équitable ait permis que le nombre des chrétiens se soit si fort diminué; mais parce que ce seroit une chose au-dessus de mes forces, je me contenterai de vous rapporter seulement une de nos histoires sacrées, qui vous fera assez connoître que ce sont nos seuls péchés qui ont causé cette diminution. Souvenez-vous un peu, je vous prie, de cette promesse si avantageuse et si magnifique que Dieu fit au patriarche Abraham, après qu'il se fut mis en état de lui sacrifier son fils Isaac; il lui dit : *J'ai juré par moi-même, que puisque vous n'avez pas pardonné à votre propre Fils pour l'amour de moi, je vous donnerai pour ce fils autant d'enfans qu'il y a d'étoiles*

au ciel. Dieu confirma encore cette promesse au même patriarche, lorsqu'il le conduisit dans un champ, où il lui promit de multiplier le nombre de ses enfans comme la poussière de la terre : l'accomplissement de cette promesse commença dès la captivité d'Egypte; car il n'y eut que soixante petits-fils, ou arrière-petits-fils qui y entrèrent; et durant l'espace de quatre cents ans ils furent tellement multipliés, qu'encore que par le commandement de Pharaon, tous les enfans mâles des Hébreux fussent jetés dans la rivière, néanmoins il sortit d'Egypte six cent mille hommes de combat, sans compter les femmes ni les enfans qui excédoient de beaucoup ce nombre. Depuis ce temps ils se multiplièrent tellement, qu'au temps de David et de Salomon l'Ecriture dit, que le nombre de ce peuple étoit égal au sable de la mer; de sorte qu'en la seule tribu de Juda il se trouva, après le dénombrement fait, cinq cent mille hommes de combat. En quoi vous voyez l'accomplissement bien exact de la parole et de la promesse de Dieu; mais qu'arriva-t-il depuis? Les péchés de ce même peuple se multiplièrent de telle sorte, qu'après que Dieu les eut tolérés plusieurs années, et qu'il eut envoyé plusieurs prophètes et divers châtimens sur eux pour les ramener à son service, sans rien avancer, à la fin il abandonna les dix tribus qui s'étoient séparées de la maison de David, et les livra sous la puissance du roi d'Assyrie, qui les dispersa par toutes ses terres dans un perpétuel esclavage. La tribu de Juda restoit encore dans le même pays où étoit située la ville de Jérusalem, et ce temple

très-magnifique de Salomon : elle devoit sans doute se faire sage par le malheureux exemple des autres, mais elle n'en fit rien ; au contraire, ayant suivi la trace de ses frères, et imité leurs péchés, elle souffrit les mêmes peines qu'avoient endurées les dix autres, ainsi qu'elle en avoit été menacée de la part de Dieu par Ezéchiel, ce prophète ayant dit (*c.* 23) : *Tu as suivi le même chemin de ta sœur* (qui étoit le peuple des dix tribus), *et je te donnerai aussi à boire le même calice qu'elle a bu ;* ce qui leur arriva. Nabuchonodosor étant venu mettre le siége devant Jérusalem, dont le peuple souffrit une faim si enragée, que les mères vinrent à manger la chair de leurs enfans, ainsi qu'en parle Jérémie dans ses lamentations, où il dit : *Les mains charitables et miséricordieuses des mères ont fait cuire leurs propres enfans, et elles s'en sont nourries dans la destruction de mon peuple.* Enfin cette superbe et puissante cité de Jérusalem fut entièrement rasée, et ce magnifique temple si célèbre par tout le monde, à la construction duquel Salomon avoit employé plus de cent cinquante mille hommes, fut brûlé et réduit en cendres, avec le tabernacle et l'arche du testament, et toutes les autres choses qui y avoient été mises par l'ordre et par le dessein de Dieu, sans qu'il restât dans tout le royaume ni autel, ni temple, ni peuple par qui Dieu fût honoré, ayant presque tous été menés captifs à Babylone avec leur roi. Ainsi ce grand peuple dont le nombre avoit été presque infini, fut réduit à une telle diminution, qu'après soixante-dix ans de captivité, lorsque Cyrus, roi des Per-

ses, vint à délivrer ce peuple, afin qu'il allât repeupler Jérusalem et rebâtir le temple, il n'y retourna pas plus de quarante mille hommes, ainsi qu'il est écrit au livre d'Esdras. Tout cela leur avoit été prophétisé par Moïse, lequel leur ayant dit une fois : *Je ne saurois tout seul supporter la charge d'un si grand peuple, car Dieu vous a multipliés comme les étoiles du ciel,* il leur dit après, Dieu parlant par sa bouche : *Si vous n'observez mes commandemens, j'enverrai contre vous toutes les plaies d'Egypte, jusqu'à ce que vous soyez entièrement détruits, et je vous réduirai à un très-petit nombre, vous qui étiez comme les étoiles du ciel* (*Deut.* 28). Ceci eut l'effet qui avoit été prophétisé dans cette captivité de Babylone, et ces trois saints jeunes hommes que le roi de Babylone fit jeter dans le feu pour n'avoir pas voulu adorer sa statue, le confessèrent ainsi. Tandis qu'ils étoient environnés de flammes sans se brûler, ils faisoient leurs prières à Dieu pour la liberté de son peuple, lui alléguant ce serment et cette promesse solennelle qu'il avoit faite à leurs pères, de multiplier leurs enfans comme les étoiles du ciel : (*Dan.* 3.) *Pourquoi, Seigneur,* disoient-ils, *sommes-nous venus à une plus grande diminution que toutes les autres nations du monde, et pourquoi sommes-nous aujourd'hui les plus méprisés et les plus oppressés qu'il y ait sur la terre, si ce n'est à cause de nos péchés? Il n'y a maintenant ni prince, ni prophète, ni sarifice, ni lieu sacré où nous puissions faire nos offrandes, si nous ne sommes reçus charitablement de vous, Seigneur, en esprit*

d'humilité, et ayant l'âme contrite. Voilà le vrai et unique sujet de cette grande diminution, les péchés en furent la cause; et ce qui est encore pis, c'est que Dieu n'ayant dans tout le royaume de Judée qu'un seul temple et un seul autel, où il étoit adoré, il ne se soucia point de conserver ce lieu lorsque les péchés se mirent entre lui et son peuple; c'est de quoi Jérémie se plaint si fort dans ses Lamentations, lorsqu'il dit : *Le Seigneur a abandonné son autel, et a maudit le lieu où il étoit sanctifié :* car comme il n'avoit pas choisi la nation pour l'honneur du lieu, mais bien le lieu pour l'amour de la nation, il ne fit pas de difficulté de détruire le lieu, lorsque la nation ne s'en prévaloit plus pour sa gloire.

§ 2.

Le Catéchumène. Je sais fort bien toute cette histoire; mais que fait cela à la demande que je vous ai proposée, pourquoi le nombre des chrétiens est si petit, la rédemption de Jésus-Christ étant si abondante, et les promesses qui avoient été faites au monde à son avénement si magnifiques?

Le Docteur. Cette histoire répond très-pertinemment à votre question, parce que comme Dieu est aujourd'hui le même qu'il étoit en ce temps-là, puisqu'il ne peut y avoir en lui ni altération ni changement, il nous châtie à présent comme il faisoit alors. Car comme il promit anciennement à ces saints patriarches une multiplication infinie de leurs enfans; et que par succession de temps il accomplit sa paro-

le, mais qu'ensuite lorsque les péchés vinrent à se multiplier, le peuple fut réduit à ce petit nombre que vous avez vu ; de même le Seigneur promit bien par la bouche de ses prophètes l'étendue du royaume de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde, ce qu'il accomplit aussi, puisque même dès le temps des apôtres la prédication de l'Evangile avoit parcouru tout le monde. Saint Paul nous en rend un fidèle témoignage, lorsqu'il dit : (*Col.* 1.) « Que l'Evangile » avoit été prêché à toutes les créatures qui étoient » sous le ciel, et que cette prédication avoit fait par- » tout du fruit » ; et c'est de quoi le prophète Isaïe s'étonnoit, disant (*c.* 24) : *Nous avons ouï jusqu'aux extrémités de la terre les louanges et la gloire du juste,* c'est-à-dire de Jésus-Christ, lequel par excellence est appelé juste; et le prophète admire en cet endroit la promptitude avec laquelle la prédication de l'Evangile et de la gloire de Jésus-Christ s'étoit étendue jusqu'aux extrémités du monde. Il témoigna le même étonnement, lorsqu'il dit : *Qui sont ceux ci qui volent comme la nue?* Il appelle nuées les prédicateurs de l'Evangile, lesquels ainsi que les nuées parcouroient toute la terre, l'arrosant de l'eau du ciel, afin qu'elle produisît des fruits d'une vie éternelle. Depuis les apôtres, les persécutions des tyrans s'augmentant, le nombre des fidèles s'augmentoit aussi chaque jour à proportion; car comme dans le temps de la plus grande persécution des Egyptiens contre les enfans d'Israël, l'Ecriture dit que Dieu les multiplioit davantage : ainsi se multiplioit de plus en plus le nombre des fidèles

par la persécution des tyrans, jusqu'à s'étendre dans toutes les parties de la terre. Mais deux siècles après, lorsque les tyrans étant éteints, les empereurs chrétiens, comme Constantin et les deux Théodose, et leurs semblables vinrent à leur succéder, ce fut alors que l'Evangile s'étendit encore davantage par toute la terre; tellement qu'à la fin tous les temples et tous les autels des démons furent ruinés et mis par terre; leurs idoles brûlées, mises en pièces, et eux chassés du monde. Et par là cette prophétie de Zacharie fut entièrement accomplie : *Je bannirai de la terre le nom des idoles, et il n'en restera plus aucun souvenir*, et cette grande victoire étoit réservée pour le seul Messie.

Mais après que l'Eglise eût étendu ses branches par tout le monde, après qu'avec le nombre des fidèles s'accrurent aussi les richesses et les prospérités temporelles par la faveur des empereurs, on vit croître en même temps le faste, l'avarice, les plaisirs du corps et l'ambition, et avec celle-ci ses filles légitimes, qui sont les querelles, les haines, les envies et toutes sortes de tromperies; et de cette sorte nous vîmes sur nous-mêmes l'effet de ce que Moïse avoit prophétisé au peuple juif, en lui disant: (*Deut.* 32.) *Le peuple aimé de Dieu s'est engraissé, et après s'être bien engraissé, enrichi et augmenté, il a abandonné son Dieu, l'auteur de son être et de son salut.* Il semble que le monde ait toujours été d'une même sorte, tellement que les mêmes causes concourant, il ne faut pas trouver étrange que les mêmes effets s'ensuivent, si ce n'est que Dieu y intervienne par des priviléges

particuliers de sa grâce. Ceci semble être arrivé en cette occasion, où la prospérité a été la plus véritable cause de notre ruine, comme elle l'a presque été de toutes les républiques du monde : les péchés s'étant donc multipliés par la prospérité, dans l'excès que nous pouvons remarquer par la lecture de toutes les histoires anciennes, et que nous avons sujet de déplorer dans ce malheureux temps, que doit faire ce très-équitable juge en une pareille occasion, sinon de prononcer le même arrêt et de permettre par un très-juste jugement, que ceux qui ont laissé leur foi dans l'oisiveté, perdent les fruits qu'elle devoit produire si elle n'eût pas été négligée ? C'est un témoignage qui nous est rendu par toutes les Ecritures. Dans l'Apocalypse, Dieu envoie menacer quelques Eglises, si elles ne font pénitence et si elles ne se corrigent des péchés dont il les avertit (*c.* 3) : « Qu'il viendra contre elles, et qu'il » changera le *chandelier de lieu.* » Or ce terme de changer le chandelier de lieu, c'est le priver du flambeau et de la lumière de la foi, et la faire passer ailleurs ; ce qui est la plus grande des punitions que nous pouvons recevoir de la main de Dieu, puisque par l'extinction de la foi, c'est fermer entièrement la porte à notre salut. Dans l'Evangile, notre Sauveur dit que celui qui a, recevra encore davantage ; mais que celui qui n'a rien, perdra même ce qu'il semble avoir (*Luc.* 8.) ; c'est-à-dire, que celui qui use bien des dons qu'il a reçus, et qui en fait son profit, en recevra davantage ; mais celui qui n'a pas, c'est-à-dire, celui qui ne sait pas se prévaloir des biens qu'il a reçus, sera frustré de ce

qu'il pense tenir, savoir de la foi et de l'espérance qui demeurent encore dans l'âme après la perte de la grâce après le péché. Ceci nous est montré bien clairement dans la parabole de ce serviteur négligent, « qui tenoit » le talent de son maître enveloppé dans un mou- » choir, sans le faire profiter : le maître commanda » qu'on le lui ôtât, et qu'il fût donné à celui qui en » avoit reçu dix, et qui les avoit bien ménagés. » Or, quel peut être ce talent avec lequel on acquiert les biens de la grâce et de la gloire, sinon la lumière de la foi, qui nous est donnée pour cela, et qui s'augmente dans l'âme de celui qui en sait tirer son profit, et se perd au contraire dans celui qui ne sait pas s'en prévaloir ? La même chose nous est aussi enseignée par l'Apôtre, lorsqu'il dit : (*Rom.* 1.) « Que la colère de » Dieu est déclarée dans l'Evangile contre l'impiété » des hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans » l'injustice ; » c'est-à-dire, que la vérité de la foi étant un don de Dieu aussi grand qu'il est, (puisqu'il nous enseigne la voie de la vie éternelle) si nous ne faisons pas ce qu'elle nous enseigne, c'est comme qui la tiendroit prisonnière, afin qu'elle ne puisse pas faire ce qu'elle feroit si elle étoit libre. C'est pour cela que les méchans méritent justement d'être privés de ce précieux talent, puisqu'au lieu d'en tirer leur profit, ce talent attire au contraire sur eux une plus grande damnation, parce que *le serviteur qui sait la volonté de son maître, et qui ne la fait pas, sera,* comme dit notre Sauveur, (*Luc.* 22.) *plus sévèrement puni que celui qui ne la connoît pas ;* et ce châtiment era la

privation de la lumière dont il n'a pas su se prévaloir. Ceci a été bien expressément enseigné par le même apôtre, lorsqu'il a dit: Que *les méchans n'ayant pas suivi la vérité pour être sauvés par son moyen, Dieu permettra qu'ils soient trompés par diverses erreurs, afin que quittant la vérité de Dieu, ils croient les mensonges du diable.* Vous pouvez, par ce que je vous ai dit, comprendre la cause de notre chute et de la vôtre, qui n'est autre que nos péchés, et le peu de soin que nous avons eu les uns et les autres de tirer quelque profit comme nous devions des lumières et du talent de la foi, aussi-bien que du secours et des faveurs qu'elle nous donne pour accomplir les commandemens de Dieu. Cela nous est divinement enseigné, outre les autres autorités que nous avons rapportées par cette parabole de la vigne d'Isaie : « Dieu » dit qu'il l'avoit plantée de sa main, qu'il l'avoit en- » fermée d'une haie, qu'il avoit bâti au dedans une » tour et un pressoir, et qu'après cela il s'attendoit » d'en recueillir les fruits ; mais qu'au lieu de raisins, » elle ne produisit que du verjus. » Cela veut dire, qu'au lieu de la douceur des bonnes œuvres, elle ne donna que l'aigreur des mauvaises ; c'est pourquoi le Seigneur ajoute, qu'il rompra la cloison de sa vigne, qu'il en abandonnera le soin, et qu'elle demeurera exposée aux pillages, et à être foulée aux pieds ; qu'il ne la fera plus tailler, ni bécher, qu'il commandera aux nuées du ciel de ne verser plus ses eaux sur elle; c'est-à-dire; qu'il la privera de la culture et des bienfaits de sa grâce; et qu'ainsi elle sera toute couverte de

ronces et d'épines, qui sont les vices et les péchés. Nous voyons que ceci a été accompli à la lettre par la captivité des dix tribus d'Israël que Dieu abandonna pour les livrer au roi d'Assyrie ; et par ce moyen elles furent dépouillées de toutes les faveurs et de tous les secours qu'elles recevoient de la grâce pour l'exécution des commandemens de Dieu ; c'est-à-dire du temple, des prêtres, des sacrifices, des prophètes et de la loi. si bien qu'elles se virent à la fin privées de tous les autres bienfaits qu'elles avoient reçus par la lumière de la foi.

§ 3.

Je vous demande maintenant lequel des deux peuples vous semble avoir reçu de plus grands bienfaits ou de plus grandes assistances de Dieu, pour mener une vie sainte ? croyez-vous que ce soit l'ancien peuple juif, ou le nouveau peuple chrétien ?

Le Catéchumène. Vous savez cela mieux que moi.

Le Docteur. Il n'y a point de comparaison de l'un à l'autre, parce que les Juifs n'avoient que les ombres, au lieu que nous avons la lumière ; ils n'avoient que les figures, et nous avons la vérité ; ils n'avoient que la loi, et nous avons l'Evangile ; ils n'avoient que la lettre qui tue, et nous avons l'esprit qui donne la vie ; ils n'avoient que les sacrifices des animaux, et nous avons le sacrifice du vrai agneau qui est Jésus-Christ, lequel est chaque jour offert pour nous dans l'Eglise ; ils n'avoient qu'un seul sacrement qui étoit celui de la circoncision, et nous en avons sept qui

possèdent et donnent la grâce à tous ceux qui sont en état de la recevoir; et entre tous ces sacremens, le très-divin sacrement de l'autel, que nous pouvons recevoir autant de fois que nous voudrons. Mais pardessus tout, nous avons le mystère ineffable de l'incarnation et de la passion du Fils de Dieu, par lequel nous pouvons comprendre la grandeur de l'amour qu'il a pour la vertu, et la haine qu'il a pour le vice; puisque c'est pour cela seulement qu'il est descendu du ciel en terre, qu'il s'est revêtu d'une chair humaine, et qu'il est mort sur une croix : à quoi donc est-ce que les chrétiens ne sont point obligés, ayant été secourus et même prévenus de tant et de si puissantes faveurs, pour embrasser la vertu et fuir le péché?

Maintenant pesez bien, je vous prie, ce que je m'en vais vous dire. Si les dix tribus de votre peuple, car je désire les prendre pour exemple, furent abandonnées de Dieu et chassées de la terre des Cananéens, que Dieu leur avoit donnée, et livrées au roi d'Assyrie; et si elles furent dispersées par tout le monde pour avoir seulement négligé la lumière de la foi et de la loi qu'elles avoient reçue, avec les sacrifices et les cérémonies qui y étoient attachés; que vous semble-t-il que méritent plusieurs chrétiens, qui ayant reçu des faveurs et des secours infiniment plus grands que ceux des Juifs pour bien vivre, vivent néanmoins plus brutalement que ne font les païens, faisant leur dieu de leurs ventres, aussi-bien que de leur argent, de quelque honneur vain et imaginaire, et des plaisirs de leurs sens, et donnant pour un plaisir de bêtes ce

que Dieu a acheté par son sang précieux ? Ne vous semble-t-il pas que ceux qui n'ont pas su se prévaloir de tous ces biens et de tous ces avantages, en doivent être privés ? c'est pour cela que je vous dis, mon frère, que non-seulement je ne m'étonne pas que ce juge très-juste ait permis qu'une si grande partie du peuple chrétien ait perdu la foi, qu'au contraire je lui rends grâces de tout mon cœur pour ce qui nous reste de sain dans notre religion parmi une corruption que nous y voyons si grande, qu'elle est presque générale. Car vous savez bien que Dieu ne change pas avec le temps, puisque mille ans ne sont devant lui que comme le jour d'hier qui n'est plus. S'il est donc vrai qu'il ait châtié, comme nous avons vu, son peuple choisi, ce peuple descendu de la race d'Abraham, son grand ami, et qui n'étoit assisté que de ce foible secours qui lui étoit donné par la loi pour bien vivre, que fera à votre avis ce même juge contre plusieurs chrétiens qui s'abandonnent à toutes sortes de vices, après avoir reçu tant de puissans secours pour les surmonter, puisque même cette sentence de notre Sauveur est très-véritable, qu'on demandera plus de compte à celui qui aura plus reçu ?

Le Catéchumène. Je suis entièrement convaincu par cette raison, et tellement que je ne m'étonne plus de la grandeur de ce châtiment et de cet abandon à tant d'hérésies, et à une si grande diminution du peuple chrétien ; au contraire j'admire bien plutôt comment les châtimens ne s'étendent pas plus loin, la plupart des hommes étant devenus tellement insensibles, qu'ils ne

ne s'aperçoivent pas seulement de ces châtimens si terribles et si rigoureux, bien loin de se corriger.

Le Docteur. Vous voyez donc, mon frère, la preuve très-claire, que si tant de nations ont perdu le don de la foi, il n'en faut attribuer la cause qu'à la négligence qu'elles ont apportée à se prévaloir des grâces qu'elles avoient reçues. Les docteurs disent que la théologie est une science spéculative et pratique tout ensemble, parce qu'elle nous enseigne et ce que nous devons croire, et ce que nous devons faire. La même chose se trouve dans l'habitude de la foi qui nous enseigne ces deux mêmes choses; tellement que si nous la laissons oisive, elle vient enfin à se perdre entièrement, en faisant des choses contraires à elles mêmes. Si vous ne mettez pas le fer en usage, il se couvre aussitôt de rouille qui le gâte; et le cheval qui est dressé pour la course, s'il n'est tenu en haleine, se perd par l'oisiveté dans l'écurie; ainsi il n'est pas étrange que Dieu permette que nous perdions la foi, si nous ne l'employons pas aux choses pour lesquelles elle nous a été donnée; c'est-à-dire, pour gouverner et conduire notre vie.

Le Catéchumène. Vous m'avez prouvé ceci non-seulement par des raisons, mais aussi par des témoignages si clairs et si évidens de l'Ecriture, qu'il n'est pas possible que ceux qui auront la foi le puissent nier, puisque le Saint-Esprit témoigne lui-même avec tant de certitude, que la perte de la foi est une des peines du péché.

Le Docteur. Mais la raison ne manque pas aussi

pour cela, y ayant un fort grand nombre d'hommes tellement enclins aux vices et aux plaisirs sensuels, et qui ont contracté en cela de si longues et si fortes habitudes, qu'il leur semble qu'on ne puisse pas vivre autrement qu'ils font, la dépravation de leurs mœurs, confirmée par la longue habitude de pécher, leur faisant croire ce mensonge, et les tenant si étroitement pris et enchaînés dans les vices, qu'ils ne trouvent point de moyens pour en sortir. Ces gens-là sont dans une disposition très-proche à perdre la foi; car s'étant déjà engagés dans les vices et dans les plaisirs (quoique ce ne soit pas sans quelques remords ni sans crainte des jugemens de Dieu et des peines de l'enfer), s'il vient quelque hérétique qui nie ou l'immortalité de l'âme ou bien la providence divine, ils sont en grand péril d'embrasser cette erreur, pour se tirer de l'âme cette épine qui les pique sans cesse, et pour dormir en repos dans l'ordure de leurs péchés. Je ne doute point que ce n'ait été pour ce sujet que tant de gens ont suivi la doctrine d'Epicure, qui nioit ces deux vérités, comme un homme brutal et ignorant qu'il étoit, et qui n'avoit jamais eu la moindre connoissance de la philosophie; et néanmoins il eut tant de disciples et de sectateurs de son erreur, et fut si généralement estimé, que la plupart portoient sa figure gravée sur des anneaux et dans leur vaisselle d'argent, disant que c'étoit le seul de tous les grands hommes de l'antiquité qui avoit atteint à la connoissance de la vérité, et qui avoit délivré le genre humain des vaines craintes. La raison de ceci est la

grande force qu'a l'amour pour aveugler la raison, à cause de la grande et de l'étroite correspondance qu'il y a entre l'entendement et la volonté. C'est pour cela même que la volonté étant fort attachée à une chose de laquelle elle ne peut se priver sans une extrême peine, l'entendement pour délivrer sa sœur de cette peine, trouve aussitôt des raisons pour justifier son désir, bien qu'il soit contraire à la foi; et cela n'est que trop prouvé par une infinité d'exemples que nous avons en ce malheureux siècle. En effet, ceux qui croient que la foi seule sans les œuvres est capable de nous sauver, ont les mêmes raisons pour vivre dans une entière liberté de pécher, que ceux qui nient la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme; c'est pour cela qu'une nouvelle lumière parut pour nous éclairer, lorsque ce blasphème fut prêché au monde, que la foi seule étoit suffisante.

Le Catéchumène. Cette raison ne satisfait pas moins mon esprit que la précédente; tellement que l'une et l'autre viennent à conclure nécessairement, que la multitude des péchés fait que les hommes perdent la lumière de la foi.

Le Docteur. Vous croiriez encore bien mieux ceci, si vous pouviez comprendre l'horreur et la haine épouvantable que Dieu porte aux péchés, et combien rigoureusement il les châtie; et je pourrois, si le temps me le permettoit, vous alléguer des exemples étranges de cette vérité; et néanmoins encore ne puis-je m'empêcher de vous rapporter ici un passage du prophète Ezéchiel, lequel je voudrois bien qu'on écrivît dans

toutes les places et dans tous les carrefours, afin que les hommes vissent à quel péril s'exposent ceux qui ont la témérité de s'élever contre Dieu. Le Seigneur voulant donc annoncer à son peuple par ce prophète la rigueur des châtimens qui lui étoient préparés à cause de ses péchés, parlant avec le même prophète, lui dit (*c.* 5) : « Toi, fils de l'homme, prends un rasoir bien » tranchant, et en coupe les cheveux de ta tête et le » poil de ta barbe; et prenant une balance, tu les » peseras et les diviseras en trois parties égales : de » ces trois parties, tu en brûleras une au milieu de la » place, tu couperas l'autre avec un couteau à l'en- » tour de la première, et tu jetteras et répandras l'au- » tre en l'air; tu tireras après cela ton épée hors du » fourreau, et iras contre tes cheveux, tu en prendras » un petit nombre, et les attacheras à un bout de ta » robe; tu en prendras encore quelque peu d'autres, » et les jetteras au milieu du feu, et de là il sortira » des flammes contre toute la maison d'Israël » : voilà quelle est la parabole. Le même Seigneur en ajoute aussitôt l'explication, disant : « Ceci est la cité de » Jérusalem que j'ai établie au milieu des gentils, et » elle a méprisé mes jugemens et mes commande- » mens, et s'est faite pire qu'eux; c'est pourquoi le » Seigneur a dit : Puisque vous avez surpassé les gen- » tils mêmes qui sont autour de vous en méchanceté, » je ferai justice de vous en présence des mêmes gen- » tils, et ferai pour punir vos abominations ce que je » n'avois point encore fait, ni ne ferai à l'avenir; car » les pères mangeront leurs enfans au milieu de toi,

» et les enfans mangeront leurs pères. Je rendrai » mes jugemens sur toi, je répandrai à tous vents ce » qui restera de toi, et ne te pardonnerai point. Je » suis vivant, dit le Seigneur, parce que tu as mé- » prisé mon saint nom par toutes tes offenses et par » toutes tes abominations ; je te mettrai aussi en piè- » ces : je ne te pardonnerai point, ni n'aurai point » compassion de toi. La troisième partie de toi mourra » de peste, l'autre sera consumée par la faim ; et l'au- » tre qui restera, sera dissipée par l'air : je tirerai » mon épée contre eux, et je déchargerai ma fureur » sur toi ; mon indignation se déchargera contre toi, et » je me consolerai dans tes châtimens ; l'on connoîtra » que j'ai ordonné tout ceci par mon zèle, lorsque je » déchargerai mon indignation contre toi. Je ferai » que tu seras une terre déserte et l'opprobre de tou- » tes les nations qui sont autour de toi, et de tous » ceux qui passeront devant toi. Tu seras l'oppro- » bre, le blasphème, l'exemple et un sujet d'éton- » nement et de terreur pour tous les peuples qui de- » meurent près de toi, lorsque j'exécuterai mes ju- » gemens contre toi dans ma fureur, dans mon indi- » gnation et dans les châtimens de ma colère. Je suis » le Seigneur qui l'ai ainsi résolu, et ma justice se » connoîtra lorsque j'enverrai contre toi des flèches » très-pernicieuses de famine, lesquelles seront mor- » telles ; je les enverrai pour te détruire, et j'enver- » rai avec la famine des bêtes furieuses contre vous, » qui vous tueront, et j'enverrai encore contre vous » la peste, le sang et le glaive. » Toutes ces paroles

sont de Dieu et proférées par la bouche d'Ezéchiel; elles nous font voir bien clairement la haine et l'horreur épouvantable que cette bonté infinie porte aux méchans et à leurs méchancetés.

Le Catéchumène. Je suis certainement épouvanté de ces terribles paroles et de ces menaces de Dieu par son prophète. Qu'est-ce que j'ai entendu? Dieu est-il tel? sa colère est-elle de la sorte et sa fureur aussi? Telle la rigueur de sa justice, telles ses menaces, telle l'horreur et l'aversion qu'il a contre le péché, et telle la vengeance qu'il en prend. Et après ceci, quel sera l'homme, s'il a tant soit peu de foi, qui ne tremblera point au seul récit d'un châtiment si nouveau et si extraordinaire, que les pères mangeront leurs enfans et les enfans leurs pères, et tout le reste qui est contenu en cette prophétie?

§ 4.

Le Docteur. Vous voyez en ceci avec combien de raison l'Apôtre a dit, que c'étoit une chose horrible que de tomber entre les mains de Dieu; c'est cela même que David a appuyé de son témoignage, lorsqu'il a dit (*Ps.* 89) : *Qui est-ce, Seigneur, qui connoît la puissance de votre colère? et qui est-ce qui en peut mesurer et comprendre la grandeur?* Mais que dirons-nous de cet étrange châtiment, lorsque Dieu permit que les vierges de Sion fussent violées par leurs ennemis, et qu'ils usassent abominablement des jeunes garçons? Car ceci passe au delà des maux du corps, et donne jusqu'à l'âme: c'est plutôt une punition de

juge courroucé et d'ennemi, qu'une punition de père; le Seigneur même en parle de la sorte dans Jérémie, disant (c. 30): *Je t'ai blessé et t'ai frappé comme ennemi, d'un châtiment cruel.* Dieu ayant donc permis que de si grands maux affligeassent son peuple, il a permis aussi dans sa juste indignation, que la foi se soit perdue en tant de parties du monde, pour la punition des mêmes péchés.

Le Catéchumène. Mais ne seroit-il point à propos que Dieu pour son propre honneur relâchât de cette sévérité, et qu'il ne permît point que le nombre fût si petit de ceux qui l'adorent d'une foi véritable et sincère?

Le Docteur. Je vous ai déjà dit, que si au temps passé Dieu n'a pas trouvé d'inconvénient à demeurer sans peuple, sans autel, sans sacrifices, lorsqu'il y a eu des péchés; quel inconvénient peut-il y avoir qu'il permette cette diminution de foi, maintenant que les péchés sont en si grand nombre? Pour vous faire mieux comprendre ceci, il seroit nécessaire que je vous racontasse cette multitude de péchés qui règnent maintenant au monde; mais parce que ce seroit une chose qui nous meneroit à l'infini, je vous dirai seulement avec une douleur extrême, qu'il me semble qu'une grande partie des chrétiens vivent aujourd'hui comme s'ils n'avoient aucune teinture du christianisme, comme s'ils n'attendoient point de Dieu, ni de jugement, ni de paradis, ni d'enfer, et comme si toutes choses finissoient avec cette vie; car leur abandon à toutes sortes de vices est si grand, leurs excès au boire,

au manger, aux pompes, aux jeux, aux plaisirs charnels et deshonnêtes, si grands, que nous ne saurions nous empêcher en les voyant, d'en verser des larmes; car il semble que nous soyons plutôt dans un pays de païens, que dans un pays de chrétiens. Mais que dirai-je de l'ambition, des délices, des voluptés sensuelles, de l'avarice, armée de mille sortes de tromperies, d'injustices et d'oppressions sur les pauvres (puisque c'est elle qui est la nourriture de tous ces excès et de ces déréglemens)? Or la providence ni les jugemens de Dieu ne dorment pas; au contraire, à mesure que les péchés s'avancent, les châtimens suivent; et en effet, d'où pensez-vous que toutes les calamités tant corporelles que spirituelles que l'Eglise a souffertes depuis sa fondation jusqu'aujourd'hui lui soient arrivées, si ce n'est en punition des péchés? Ne parlons point du temps passé, jetez seulement les yeux sur ce qui se passe aujourd'hui, et vous verrez combien est rigoureusement châtié le peuple chrétien, soit par les hérésies ou par les autres malheurs qui lui sont arrivés. Commencez par la Hongrie, passez en Allemagne, et suivez en Flandre, en Angleterre et en France, et vous y verrez les châtimens que Dieu a exercés dans tous ces pays par des hérésies étranges; la Castille et le Portugal n'ont pas été exemptes non plus de châtimens, quoiqu'elles soient exemptes d'hérésies, puisqu'elles ont souffert des famines, des pestes, des guerres, des naufrages, des pertes de personnes illustres et remarquables, qui sont arrivées en ce temps; et afin que l'Italie même eût sa part au châtiment, la

justice divine ne lui a-t-elle pas envoyé une si cruelle peste, qu'elle en a ravagé, comme vous savez, les plus belles parties ? Que dirai-je encore des catarrhes qui sont arrivés par-dessus toutes ces calamités, et qui ont parcouru toute l'Europe, avec des accidens si étranges, avec une si grande mortalité et un si grand ravage, qu'il ne se peut rien ouïr de plus effroyable ? Vous voyez par là que la justice de Dieu est une justice invariable, qui coupe et tranche partout où elle trouve des péchés, sans avoir égard à la destruction ni des rois, ni des royaumes, ni des peuples, ni des provinces, puisqu'elle ne pardonna pas même à tout le genre humain au temps du déluge, les péchés s'étant multipliés à l'infini ; c'est pourquoi vous ne devez point vous étonner si la foi est aujourd'hui diminuée dans le monde, puisque les péchés qui s'y commettent sont si grands : ils vont même tous les jours tellement en augmentant, que si nous n'avions des promesses très assurées que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise, il y auroit sujet de croire et de craindre que ce feu qui en a déjà brûlé une si grande partie, n'achevât de consumer tout le reste.

Le Catéchumène. Vous avez pleinement satisfait à ma demande, ayant confirmé les réponses que vous m'avez rendues par tant et de si puissantes raisons, par des exemples si pressans, et surtout par des témoignages si clairs et si évidens de l'Ecriture, qu'il ne me reste plus aucun doute, ni sur mes dernières questions, ni sur toutes les autres que je vous avois

faites ci-devant ; c'est pourquoi je n'ai plus qu'à rendre des grâces infinies au Père céleste, qui a voulu que par le ministère de votre doctrine mon entendement ait été éclairé, mon âme consolée et ma foi confirmée ; de sorte qu'avec sa grâce cette doctrine me servira désormais de guide pour me conduire au bonheur de sa gloire, laquelle il a promise à tous ceux qui marcheront dans la voie de ses commandemens. Que son nom soit donc à jamais béni, puisqu'étant si éloigné du bon chemin, il lui a plu de redresser mes pas dans le chemin de la vérité ; et pour vous, mon père, je le supplie qu'il vous donne pour récompense les mêmes lumières et la même doctrine que vous m'avez départie.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

DIALOGUES ENTRE UN DOCTEUR ET UN CATÉCHUMÈNE.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES.

C

E

I

L.

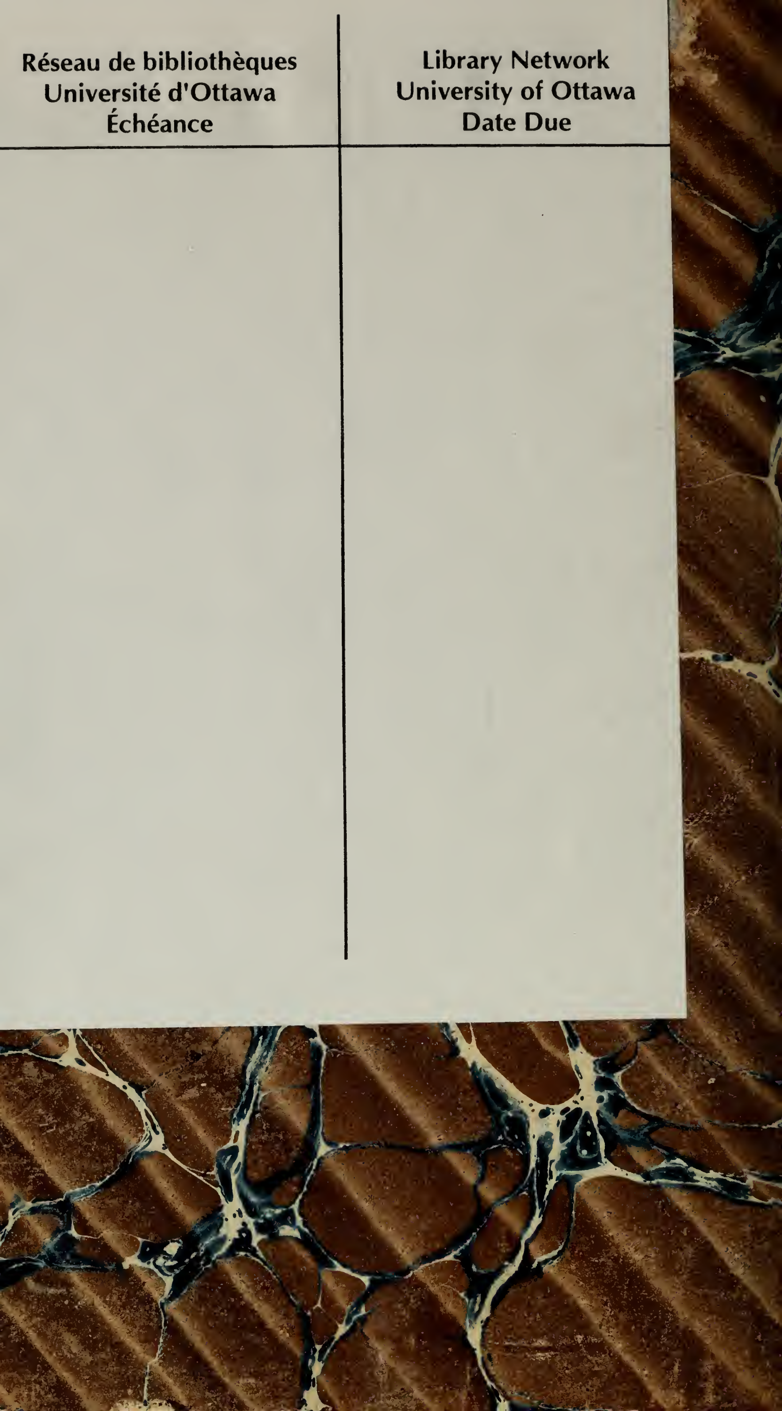
N

O

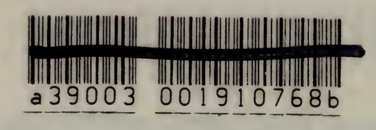
R

T

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance
Library Network
University of Ottawa
Date Due


a39003 001910768b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 05 19 9